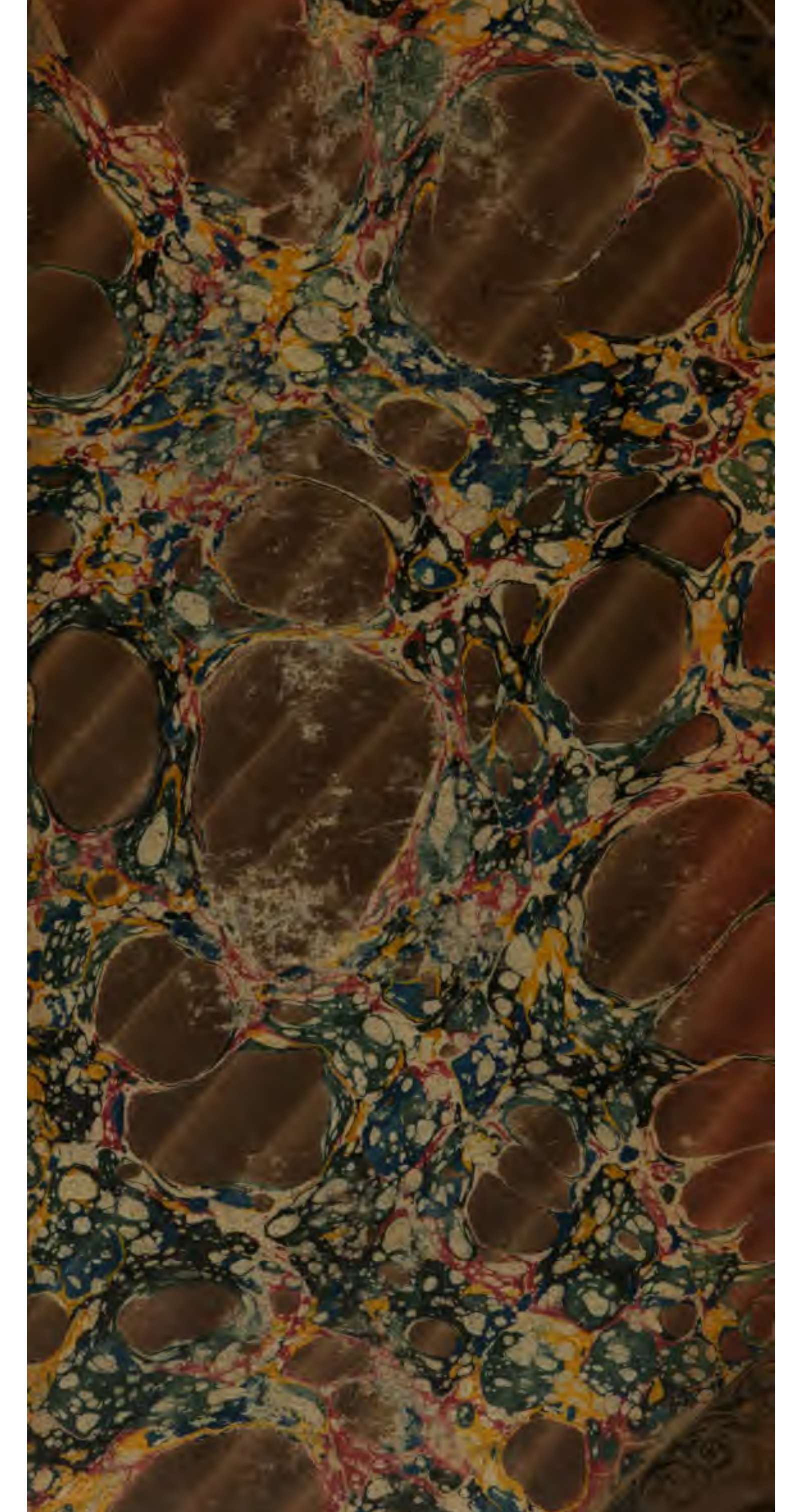
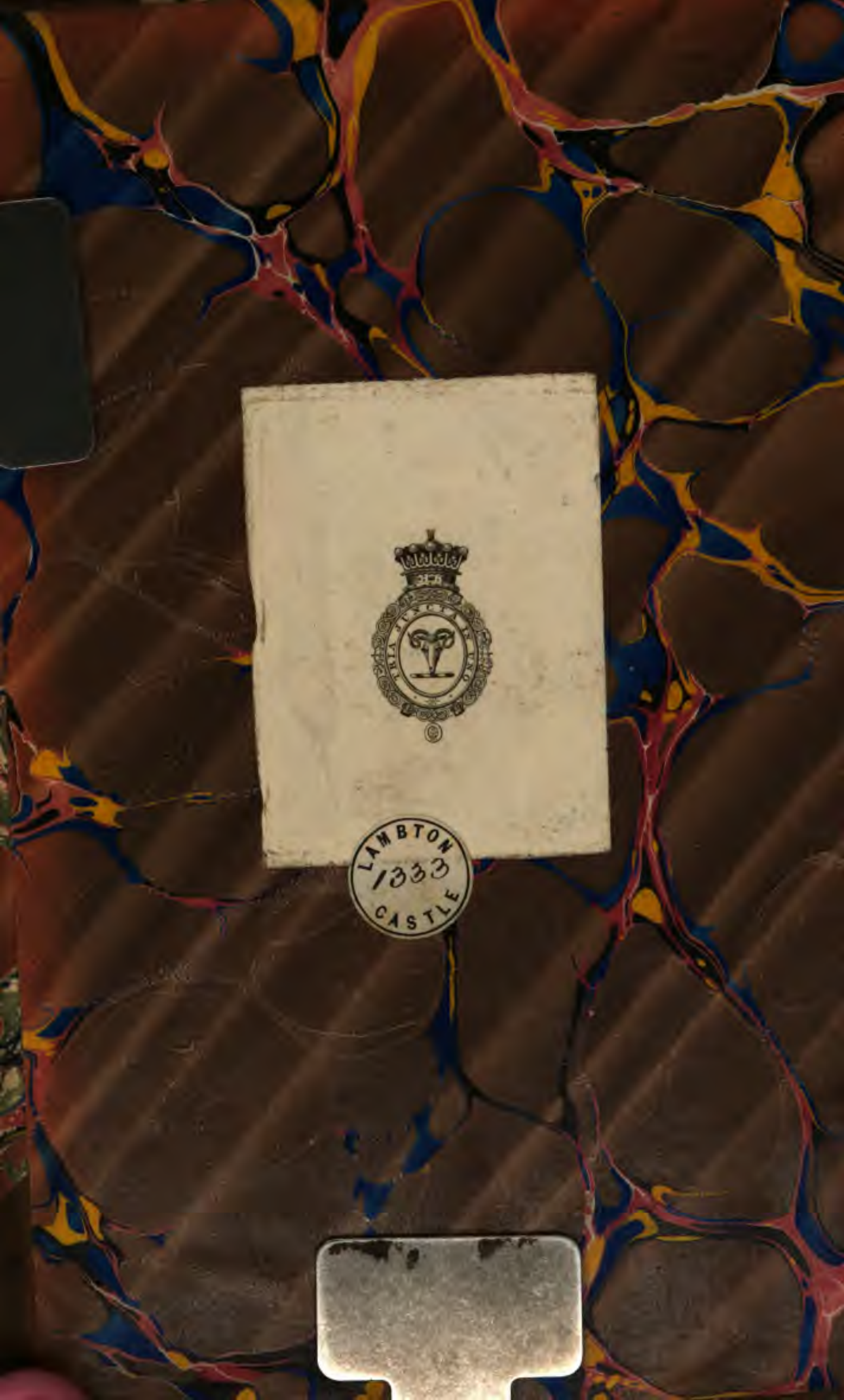
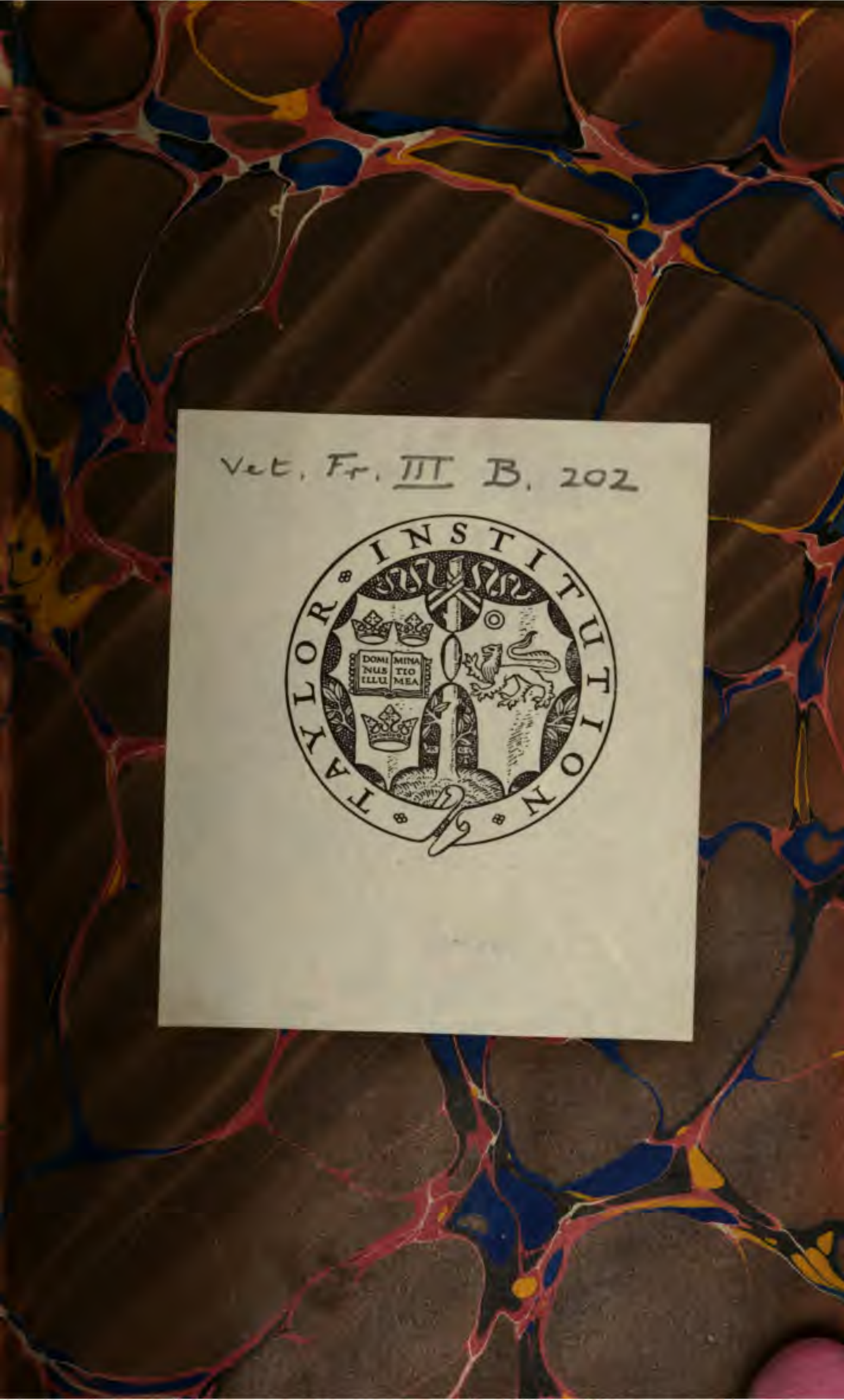



TRIA JUNCTA IN UNO
LAMBTON
1333
CASTLE


Vet. Fr. III B. 202
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

Xavier Boniface
dit Saintine

# LE

# MUTILÉ.

IMPRIMERIE DE FÉLIX LOCQUIN,
RUE NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES, N° 16

LE

# MUTILÉ,

PAR

X. B. SAINTINE.



PARIS.

AMBROISE DUPONT,

RUE VIVIENNE, 16.

—

1832



# PREFACE.

# PRÉFACE.

## I.

COMMENT L'AUTEUR EUT UNE CONVERSATION AVEC UN SIEN AMI AU SUJET DES PRÉFACES.

### Plan d'une Monographie du Bibliophile.

PRÉFACE!... Vous faites une préface?... A quoi bon?... depuis long-temps la mode en est passée.

— Je sais fort bien que depuis longtemps cela se dit, se répète, et cependant tous nos ouvrages modernes, drames, poèmes, romans, sont attachés et cousus à la préface de rigueur, déguisée sous le titre de *Préambule*, — *Prolgéomènes*, — *Discours préliminaire*, — *Avertissement*, — *Essai sur*, — *Considérations sur*, etc.; car aujourd'hui le titre joue un grand rôle dans notre littérature commerciale. Parfois même on saute par-dessus le mot d'annonce, on laisse une demi-page en blanc, puis on jette en avant son exorde, on débite ses raisons, et l'on croit fièrement s'être affranchi de la préface routinière. Le lecteur abusé tombe dans le piége, croit commencer une histoire, et lit une préface; c'est un tort: il ne faut tromper personne.

Le mot est là comme une sentinelle avancée qui avertit charitablement le lecteur que si, pour se conformer à l'usage, on a mis une préface devant l'ouvrage, ainsi qu'un fossé devant un bastion, du moins il peut faire baisser le pont-levis et passer outre. . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

— Singulière comparaison! . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

— Elle est juste en tous points; car il en est de nos ouvrages scientifiques et littéraires comme de nos villes de guerre : on peut juger de leur importance par les retranchemens qui en défendent les approches. N'avons-nous pas des livres qui, tels que des places de premier ordre, comptent trois rangs de fortifications? *Avis de l'Éditeur, — Préface, — Introduc-*

tion. Aussi ce genre d'ouvrage n'est-il réservé qu'au petit nombre de lecteurs vigoureux et tenaces qu'on n'intimide pas facilement. . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Qu'un poëme, qu'un roman réussisse, qu'on le réimprime : son succès doublant sa valeur, on s'empresse aussitôt de l'entourer de nouveaux remparts ; il n'avait qu'une préface, il en a deux : celle de la première édition et celle de la deuxième. Il est passé dans le second ordre de fortifications, comme ces villes à peine palissadées, et que l'on ceint d'un double boulevard, alors qu'une nouvelle délimitation de territoire les rapproche de la frontière. Il peut même, au besoin, être renforcé d'une Notice et d'un Avant-Propos. . . .

— A la bonne heure; mais la comparaison pèche toujours en cela qu'une place de guerre est flanquée de bastions et de fortins sur tous ses abords, au lieu qu'un livre...

— Et les Notes!

— C'est juste. Mais encore une fois à quoi bon une préface?

— A mettre en rapport le lecteur et l'auteur. J'avoue que lorsque je parcours un volume, j'aime assez à pouvoir asseoir mon jugement sur celui qui l'a écrit, à l'entendre me raconter quelles causes déterminantes l'ont poussé à braver l'indifférence du public et le silence de la critique; car aujourd'hui ce ne sont plus ses

attaques que l'on craint : elle garde son fiel et ses âcretés pour les discussions politiques, et non pour les œuvres littéraires.

— Ainsi, ressuscitant l'antique préface avec toutes ses gentillesses et ses génuflexions, vous allez, selon les anciens us, tout gonflé de modestie et d'humilité, vous prosterner devant votre *cher lecteur*, votre *ami lecteur*, lui dire comment et par quelle route votre livre est arrivé jusqu'à lui, et terminer en implorant, avec force expressions courtoises, l'indulgence et les bons avis de votre cher lecteur, de votre ami lecteur!

—Du tout. Ce n'est plus avec ces formes surannées qu'on s'adresse au public; nous

le traitons aujourd'hui un peu plus leste-ment. Chacun a repris son rang véritable; et comme il est reconnu que la masse écrivante a plus de bon sens, d'esprit, d'instruction que la masse lisante, on signifie simplement à son lecteur que — si on a fait ce livre, c'est qu'on a voulu le faire ; que n'étant pas forcé par état d'avoir du génie, il est possible qu'il n'en comprenne pas bien d'abord toute la portée; il n'a qu'à le relire une seconde fois, à l'étudier fortement, à s'en bien pénétrer. Si le style lui paraît obscur et embarrassé, c'est qu'il est un de ces hommes sans intelligence, avec lesquels il faudrait toujours être clair et simple. On n'écrit pas pour lui. Si les événemens lui semblent mal liés les uns aux autres, heurtés, discordans, invraisemblables, c'est qu'il manque d'imagination.

S'il trouve les caractères faux, hors de nature, c'est qu'il n'a jamais su lire dans le cœur humain, tel que nous l'entendons aujourd'hui; bref, c'est un sot! Qu'il retourne à sa boutique, à sa caisse, à son régiment, à sa préfecture, ou à son ministère; qu'il débite du calicot, qu'il spécule sur le cinq pour cent, qu'il éclipse tous les dandys du foyer de l'Opéra, qu'il soit le tyran de ses administrés, peu importe! Qu'il aille au bal, au concert, qu'il joue, qu'il se batte, qu'il conspire, il est libre; qu'il fasse des lois, des modes ou des révolutions, on le lui permet; mais qu'il ne juge pas: il n'en a point le droit. — Tout cela ne vous paraît-il pas fort bien raisonné?

— Oui, certes, dans l'intérêt des pro-

ducteurs... Je crains seulement que tous les industriels ne finissent par adopter cette logique tranchante, qui deviendrait bien plus préjudiciable s'il s'agissait de la nourriture du corps que de celle de l'esprit. Heureusement, les lois de police ont été faites plutôt encore pour les boulangers que pour les auteurs. Que ces derniers repoussent la censure des censeurs brevetés ; d'accord; mais celle du public, censeur payant...

— Le moyen est bon puisqu'il est nouveau.

— Pas encore si nouveau qu'on voudrait bien nous le faire croire. J.-J. Rousseau n'a-t-il pas souvent abusé de ces formes hautaines et dédaigneuses en s'adressant à son lecteur? — *Que celui qui ne se*

*sentira pas ému en lisant ces pages, ferme le livre : ce n'est pas pour lui que j'écris. —Que si quelqu'un m'osait blâmer d'avoir publié cet ouvrage* (la Nouvelle Héloïse), *il ne vienne pas me le dire : je sens que je ne pourrais de ma vie estimer cet homme-là, etc., etc.*

Long-temps avant Rousseau, le noble éditeur des œuvres *du grand, du divin Théophile,* avait été bien plus loin, quand, terminant sa préface l'épée au poing, il disait : *Si quelqu'un avait osé trouver une seule faute dans ces vers incomparables, qu'il se rétracte, ou qu'il sache que je m'appelle*

De Scudéry.

Vous voyez que la manière n'est pas nouvelle; et ce cartel, que nous envoie

encore aujourd'hui M. de Scudéry, du fond de sa tombe, peut être cité comme modèle du genre. Vous touchez au *Scudérisme* par plus d'un côté dans votre littérature à la mode : non que je pense que cet être collectif, capricieux, bizarre, qu'on nommait autrefois *mon cher lecteur*, mérite en tout les louanges dont on l'a saturé ; mais enfin il est votre aréopage, il fait vivre auteurs et libraires, il a ses charges, il doit avoir ses bénéfices. Acheter et lire, voilà le mauvais côté de l'emploi ; juger, voilà le dédommagement. C'est la vanité qui le donne. Qu'il jouisse donc de son droit, dût-il en abuser.

— J'y consens.

— Grande faveur vous lui faites !

— Peut-être.

— Cependant tout homme qui sort de la boutique d'un libraire, ou quitte même l'étalage d'un bouquiniste, un livre sous le bras, est un bienfaiteur pour vous ou peut le devenir.

— Erreur!... Nos plus grands ennemis se trouvent souvent parmi ces gens auxquels vous pensez que nous devons tant de reconnaissance. Je puis facilement vous le prouver par le plan rapide, le tableau analytique et synoptique d'un ouvrage que j'ai long-temps médité, et que j'aurais intitulé :

# MONOGRAPHIE

DU

## BIBLIOPHILE.

---

Je partageais le bibliophile en deux ordres principaux.

### Ordre Premier.

BIBLIOPHILE QUI NE LIT PAS.

### Ordre Deuxième.

BIBLIOPHILE QUI LIT.

Le premier ordre, divisé en familles, en genres, en espèces, devait comprendre, sous des dénominations bardées de racines

grecques et de terminaisons latines, cette foule de bibliomanes qui n'achètent des livres qu'à cause de leur rareté, de leur ancienneté, qui se pâment à la vue d'un papier gris sale, d'une impression douteuse, confuse, dégingandée, qui leur laisse croire que ce chef-d'œuvre (dont ils n'ont nulle envie de prendre connaissance) date des premiers temps de l'imprimerie. Si c'est le *Trithemianarum historiarum breviarium* de Scheffer, ils en deviendront malades de joie ; si c'est le *Speculum salutis*, de Coste, gravé sur bois, en 1430, ils mourront fous. Tous nos bibliophiles ne ressemblent pas à notre aimable Jacob, l'abeille de notre vieux Parnasse.

D'autres bibliomanes du même ordre, et qui sembleraient devoir nous intéresser

plus spécialement, n'aiment que les livres modernes ; mais ils les aiment par ton, par vanité, comme meubles, pour les gravures, pour les reliures, etc., etc. Quant au texte, ils s'en soucient peu : aussi plusieurs d'entre eux ont-ils déjà pris le parti économique de faire simplement figurer sur de longues bandes de carton des dos de volumes en veau ou en maroquin, frappés à froid, estampillés de rosaces et de fleurons d'or, et portant des noms et des titres parfaitement classiques. Cette méthode présente l'avantage d'unir au luxe apparent d'une bibliothèque la commode réalité d'une armoire.

Les autres, plus scrupuleux, se rendent chez un libraire : « Je voudrais acheter des livres.—Lesquels ?—Des in-octavo.—

Quel genre d'ouvrages?—Cartonnés à la Bradel. — De quel auteur? — Huit pouces au plus de haut [1]; c'est la distance de mes rayons. J'ai fait nouvellement confectionner, pour l'ornement de mon cabinet, deux corps de bibliothèque, dernier genre et à glaces; il n'y manque plus que des livres. » Puis ils tirent gravement de leur poche un pied-de-roi, mesurent la hauteur de chaque volume....., et l'enfouisseur emporte sa proie, l'enferme à double tour dans sa tombe d'acajou. Il peut en perdre la clef; on n'en aura besoin qu'après son décès.

— Qu'importe au libraire, s'il est payé?

— Au libraire, d'accord; mais l'auteur!

[1] Le mot est exactement historique.

Que devient le lucre de gloire qu'il avait espéré, si la plus grande partie de son édition tombe entre les mains de ces misérables?

—Vous êtes bien sévère!.....

—Pour ceux qui ne lisent pas; oui.

—Mais enfin ceux qui lisent?

—Ah! ceux-là auraient composé mon second ordre, divisé en deux familles:

Le Lecteur, c'est-à-dire celui qui lit à haute voix.

Le Liseur, celui qui lit des yeux et pour lui.

Je les traiterais avec plus d'égards. Je

reconnais toutes les obligations que nous pouvons leur avoir, et cependant parmi eux que d'ennemis encore qui compromettent nos succès, et s'inquiètent peu de l'avenir du malheureux qu'ils tiennent entre leurs mains!

Dans la première famille, LE LECTEUR, je vois deux genres distincts :

*Le Lecteur par état.*

*Le Lecteur par complaisance.*

Le premier, espèce d'automate qui, fatigué, rebuté de son métier, blasé par l'habitude, mécanique articulante, lit les mots sans les voir, les dit sans les comprendre, n'a plus d'ame à donner à sa diction, débite du même ton un roman de

Dinocourt ou une composition de Walter-Scott, une flasque tragédie de Campistron ou un drame vigoureux d'Alexandre Dumas, et dont la voix monotone et traînante semble donner aux productions les plus variées une même teinte de coloris et un même uniforme.

— Les anciens lecteurs royaux eussent-ils été compris dans cette catégorie?

— Non, les lecteurs royaux, ainsi que les bibliothécaires royaux, appartenaient naturellement au premier ordre : *Bibliophiles qui ne lisent pas.*

J'aurais divisé ensuite le deuxième genre en plusieurs espèces : *Lecteur ânonnant*, *Lecteur méridional*, etc., etc. L'un lisant par saccades, par bonds, s'arrêtant aux

virgules, sautant par-dessus les points, et, dans les vers, ne laissant jamais sentir l'hémistiche, alors même qu'on faisait des vers français avec hémistiches. L'autre espèce, que j'aurais pu subdiviser encore en un grand nombre de variétés, aurait compris cette foule de lecteurs sortis de la langue d'Oc, et qui font que

Calprenède et Juba parlent du même ton.

Pardon, si je cite Boileau.

— Faites.

—Après les développemens nécessaires, après avoir fait comprendre que la musique de Boyeldieu, d'Auber et de Rossini, exécutée par des ménétriers de village, pourrait bien ne plus être qu'un effroyable

charivari, je serais passé à la seconde famille du second ordre, où j'aurais analysé :

*Le Liseur affairé*, qui ne peut parcourir deux pages de suite sans regarder à sa montre, sans sonner son domestique, sans régler ses pendules, ou répondre à un billet d'invitation; etc.

*Le Liseur morphéiste*, qui ne prend aux cheveux un pauvre auteur qu'au moment de se mettre au lit, pour l'aider à dormir, et ne regarde un livre que comme un somnifère moins dangereux que l'opium.

*Le Liseur glouton*, autre espèce d'enfouisseur, qui lit beaucoup, lit sans cesse, mais ne digère rien, ne retient rien, ne

parle de rien, et dans lequel les livres vont s'engloutir comme dans un abîme sans fond et sans échos, au grand désappointement de l'écrivain.

*Le Liseur hypercritique*, le pire de tous, qui sans cesse veut substituer ses idées à celles de l'auteur, ne le lit que pour le combattre, et arrive à la fin du volume, fatigué d'une lutte continuelle, mais enchanté de ne s'être laissé ni entraîner, ni convaincre, etc., etc.

Il en existe mille autres; le sujet n'est que trop fécond : c'est ce qui m'en a détourné. Je me suis rappelé la *Physiologie du Mariage*, par M. de Balzac, ouvrage pétillant d'esprit; j'ai craint de me laisser entraîner comme lui par mon sujet; et deux

gros volumes in-octavo, quoi qu'on fasse, ne peuvent que bien rarement passer pour une aimable plaisanterie.

. . . . . . . . . . . .

Cependant j'aurais entremêlé le tout d'anecdotes fort piquantes, si je l'avais pu. J'aurais raconté l'histoire arrivée à un jeune poète, homme de génie. (Je déclare qu'il est mort, plus mort encore que Joseph Delorme, afin qu'il ne m'arrive point de tous côtés un reproche de personnalité.) Il venait de faire imprimer son premier poème, et le premier exemplaire, tout humide encore des embrassemens de la presse, avait été déposé par lui aux pieds d'une jolie dame qui paraissait aimer beaucoup les vers et les poètes. Elle avait accepté son hommage avec un de ces sourires qui peuvent tout payer, l'avait com-

plimenté sur l'élégance du volume, la finesse des vignettes et du papier. Elle se réservait de lui faire d'autres complimens lorsqu'elle aurait lu, ce qui ne tarderait pas ; car elle comptait y consacrer sa soirée. Le lendemain il se présente chez elle. L'éloge qui sort d'une jolie bouche est chose si friande, qu'on ne saurait trop se hâter d'aller au-devant. Elle venait de se lever... un peu tard... mais elle avait passé une partie de la nuit à s'enivrer de ses vers... elle était dans l'enchantement. Notre jeune poète ne se sentait pas d'aise. Dieu sait à quel point un si précieux encouragement, accompagné d'un regard céleste, pouvait faire se développer dans son cerveau ce lobe précieux qui contient à la fois le germe de la vanité et celui de la poésie, lorsqu'en levant les yeux d'une

manière tout-à-fait modeste, l'auteur triomphant pâlit tout à coup. Il venait de voir distinctement imprimé sur le front de sa jolie liseuse, un hémistiche entier de son poème, avec le nom du héros au milieu! Il n'y avait point à s'y tromper... Le malheureux! il avait été mis déjà en papillotes!

Eh bien! que dites-vous de nos chers lecteurs? Arrivez donc à la gloire à travers tant d'écueils! Si l'auteur dramatique est celui dont la réputation se fait avec le plus de rapidité, c'est qu'au théâtre il est affranchi de toutes ces misères. Là, on tient son public claquemuré, sous clef, il ne bouge pas; il n'ira point remonter ses pendules; il faut qu'il subisse l'ouvrage jusqu'au bout, serré, foulé, cerné, em-

prisonné qu'il est entre d'étroites banquettes. Là, l'auditeur le moins intelligent se trouve plus apte à juger, à sentir, car il y a dans le frottement des individus, il circule autour des grandes masses rassemblées une atmosphère émotionnée qui ranime la langueur du cerveau. S'il veut rester silencieux et impassible comme le liseur glouton; s'il veut faire sa pièce, comme le liseur hypercritique veut faire son livre, malgré lui, l'étincelle électrique l'atteindra, et il sera forcé de prendre part au mouvement général. S'il aime à se livrer, comme le liseur morphéiste, aux affections soporeuses, le bruit des applaudissemens, ou.... enfin, n'importe, il se réveillera; ou, s'il dort, son sommeil du moins ne sera point tranquille, et l'auteur sera vengé.

— Mais, au milieu de tout cela, il existe des liseurs hommes de goût, de tact, de sentiment, dont on peut être fier d'ambitionner le suffrage; des lecteurs qui vous font valoir presque aussi bien qu'un acteur habile. Ceux-là finissent par décider de l'opinion publique; car depuis que le monde est monde, c'est par les minorités qu'on arrive.

— A la bonne heure! Aussi, heureux encore l'auteur qu'on lit bien ou mal! Heureux, trois fois heureux, l'auteur qu'on critique à tort ou à raison! Mais avant d'arriver à cette étrange félicité, que de contrariétés, que de déboires n'a-t-on pas eu déjà à supporter!

Et de la part de qui?

— Du libraire. Je vais vous rapporter textuellement la conversation que j'eus dernièrement avec le mien. Vous y verrez la cause déterminante de ce livre : c'est là, seulement, ce dont j'avais à faire part au public ; aussi sera-ce là ma vraie préface.

# PRÉFACE.

## II.

COMMENT L'AUTEUR EUT UNE CONVERSATION AVEC SON LIBRAIRE, ET CE QUI EN ADVINT.

---

J'ÉTAIS tranquillement chez moi, étendu dans une de ces longues bergères de cuir, à plan incliné en arrière, invention moderne, imitée, comme toutes les autres,

des anciens, et qui semblent avoir été créées pour faciliter la méditation, *la première des Muses*, ou le Sommeil, ce *donneur de biens*. Mon esprit indécis flottait entre ces deux états, position mixte, souvent pleine de douceur ; mais alors de vagues idées de tristesse et de découragement préoccupaient ma pensée. Je venais de parcourir quelques journaux ; dans presque tous j'avais cru voir la mauvaise foi, l'intérêt individuel, l'ambition déçue monter en chaire pour prêcher contre le bien général... Mon cerveau s'obscurcissait, et pour ne pas tomber dans ces excès de mélancolie auxquels je suis fort sujet depuis quelque temps, j'essayais de ne plus penser ; et naturellement cherchant à m'affranchir de la méditation, je me livrais sans force au second état, et prévoyais

avec peine que j'allais avoir un sommeil chagrin, chose toujours fâcheuse ; car qui voudrait retrancher de sa vie les châteaux en Espagne et les bons rêves ? C'est avec cette fausse monnaie-là que nous achetons nos plaisirs de tous les jours.

. . . . . . .

Mon libraire entra. J'avais l'esprit mal disposé.—J'ai appris, me dit-il, que dans ce moment vous vous occupez avec activité.

—Vous le voyez, lui répondis-je, en me frottant les yeux comme un homme qui s'éveille.

—N'importe, après le travail, il est permis de chercher le repos. Mais, voyons, combien de volumes avez-vous à faire imprimer ?

— Moi? Dieu m'en garde!

— Il faut cependant que je publie quelque chose de vous. Le moment est favorable ; la librairie, stérile depuis longtemps, n'a pas de quoi fournir aux besoins qui vont se manifester. Voilà l'instant, il faut se hâter.

— Je n'ai rien, absolument rien.

— Vous avez travaillé cependant?

—Beaucoup.

— Et je n'ai point entendu parler de vous.

— Je le crois. Je me délasse de travaux futiles, auxquels je ne mets point mon nom, par des travaux plus graves, aux-

quels mon nom est attaché, mais dont peu de gens se soucient.

— Ce n'est pas le moyen de se faire une réputation.

— Qui vous dit que ce soit là mon but? Mes goûts tiennent plus de ceux du campagnard que de l'homme de lettres. J'aime l'étude pour elle-même, et non pour en tirer bénéfice. J'aime le travail pour m'occuper, pour me distraire, pour exercer les ressorts de mon intelligence et de mon imagination; mais ce qui devient travail positif me répugne. La plume me fatigue la main, et me contrarie la pensée. Je prends un grand plaisir à inventer un sujet, à le composer, à le détailler en moi-même, à rassembler les matériaux qui doivent m'en fournir les couleurs et les

descriptions. Tout cela me plaît et me suffit à moi; mais lorsqu'il faut l'écrire pour les autres, la paresse me gagne. Aussi, comme le bon pasteur Bemrode, d'Auguste Lafontaine, je possède un grand nombre de cahiers de papier blanc, avec un titre en lettres majuscules : le titre me dit tout, et sur ces feuilles blanches j'ai seul le don de lire ce qui peut-être s'y trouvera un jour.

—Eh bien! le titre, c'est déjà beaucoup; c'est ce qui fait le succès d'un livre. Mais rappelez-vous que M. Rey-Dussueil a dit qu'il ne faut point faire de l'art comme Onan faisait de l'amour. Allons, un peu de courage, et prenez la plume.

— Je n'ai point le temps, vous dis-je.

—Voyons, avons-nous dans tout cela quelque ouvrage qui touche à l'époque, qui soit un peu de circonstance? Avez-vous un roman historique, des contes fantastiques, philosophiques, drolatiques, des chroniques du moyen-âge, en style moitié seizième, moitié dix-neuvième siècle?

— Rien de terminé...

—Vous terminerez. D'abord, écoutez un bon avis, et croyez-en mon expérience de libraire : si vous possédez quelque ouvrage dans le style romantique, hâtez-vous de le faire paraître..... Plus tard, il ne serait plus temps... car le genre passe.

— On dit cela depuis dix ans; mais le mot reste, cela suffit. Le parti romantique est

celui du mouvement littéraire; il marche, non pas vers la perfectibilité peut-être, mais vers le nouveau. Qu'un talent novateur surgisse encore, il s'emparera de la tête de la colonne, et la guidera. En politique, nous voyons nos plus purs patriotes d'autrefois accusés aujourd'hui de tiédeur et de monarchisme; en littérature, Lamartine et Châteaubriand sont presque déjà rangés parmi les classiques. C'est qu'on veut marcher en avant, toujours en avant, dût-on tomber dans le double gouffre de l'anarchie et du pathos.

— Ceux qui visent à l'anarchie, sans doute espèrent y trouver leur compte. J'aimerais assez le pathos, s'il pouvait m'aider à faire fortune. Savez-vous faire du pathos?

— Mais...

— Je ne partirai pas d'ici sans emporter quelque chose ; il faut pâture à mon imprimeur. Songez-y bien, les ouvrages mûrissent vite en portefeuille ; aujourd'hui ils s'y gâtent : les productions de l'esprit y deviennent *blettes* presque aussi rapidement que les fruits déposés dans un endroit trop humide.

— Nos pères cependant prétendaient qu'après avoir composé un ouvrage, il fallait le couver neuf ans avant de le produire à la lumière.

— Nos pères étaient fous, croyez-moi; neuf mois, aujourd'hui, ce serait déjà trop.

— Je n'ai cependant qu'un seul de mes cahiers rempli jusqu'à la fin, et il l'est depuis plus long-temps.

—Victoire! Je prends note du fait. Son titre?

— Son titre? *Le Mutilé.*

— Fort bien! LE MUTILÉ! excellent titre à mettre sur un frontispice! Je m'en empare. Il s'agit sans doute d'un soldat de la république ou de l'empire, blessé à Castiglione ou à la Brenta?

— Non; j'ai pris pour époque le seizième siècle.

— J'entends; c'est un de ces malheureux que les hommes ont effacé de leurs

rangs, et à qui le ciel a donné une voix de haute-contre en compensation des plus doux plaisirs?

— Nullement.

— Qu'est-ce donc enfin?

—Lisez.

— Du tout; je respecte trop le public pour me servir avant lui, et chasser sur ses terres : je m'en tiens au titre; il est bon, cela me suffit. Mais expliquez-moi du moins la cause qui vous fit retarder cette publication.

— Mon amour des beaux vers. J'avais autrefois communiqué l'idée de cette nou-

velle à l'un de mes amis, M. Jules Lefèvre, l'une des plus brillantes organisations poétiques de notre époque. Cette idée, il l'avait trouvée grande et belle, et pouvant fournir le sujet d'un poème remarquable. Ma paresse me fit reculer devant un semblable travail. Il l'essaya, et m'en communiqua quelques fragmens. Notre route n'était pas la même : il envisageait le sujet sous un tout autre rapport. Je crus néanmoins devoir lui faire alors le sacrifice de mon humble prose. Mais, depuis, le poème ne s'acheva pas. Lui-même, après avoir écrit comme Byron, voulut mourir comme lui. Il courut, à travers mille obstacles, s'enrôler sous la bannière de l'indépendance polonaise, et se signala par de grandes actions, ce qui vaut bien de beaux vers. Maintenant, imprimez ma

nouvelle si vous le voulez. Je crains seulement que son peu d'importance...

— Laissez donc! le titre est à effet.

— Oui, mais pour faire un volume.....

— Cela ne vous regarde plus.... C'est mon affaire.

Puis il examina le manuscrit.—Effectivement, dit-il, il est léger; mais vous y ajouterez bien quelques descriptions, quelques incidens.... une dissertation savante sur les mœurs de l'Italie au seizième siècle.

— Je n'ajouterai rien.

— Quoi! pas même une nouvelle théorie

sur le système que vous avez adopté dans votre composition.

— Je n'en ai point.

— Qu'importe!

— Je sais que chacun aujourd'hui établit des règles littéraires d'après son genre de talent, à soi, comme on fait de la doctrine politique d'après ses intérêts, et de la morale d'après ses penchans. Mais mon siége est fait.

—Alors nous aurons recours aux blancs, aux grandes marges, aux faux titres.

— A votre aise.

— Puis, vous diviserez l'ouvrage par chapitres.

— A quoi bon?

— Avec quelques épigraphes bien choisies; cela fait des pages.

— La chasse aux épigraphes coûte du temps, il faudrait entreprendre des recherches.

— Fi donc! on fait des épigraphes soi-même, comme Walter-Scott, lorsqu'il met aux siennes pour souscription: *vieille ballade* ou *ancienne comédie*. Nous avons même des gens qui font très-joliment du Montesquieu, voire même du Montaigne et de l'Amyot.

— Eh bien! chargez-vous-en pour moi, et n'en parlons plus.

— Ne vous fâchez pas... Mais il y avait deux volumes dans ce titre-là. Adieu, je reviendrai.

Et il emporta LE MUTILÉ.

LE

# MUTILÉ.

# LE
# MUTILÉ.

MONSTRUM SINE VITIO.

## Pasquin et Marforio.

---

C'ÉTAIT vers la fin du seizième siècle. A Rome, la plus grande confusion régnait dans le sacré palais. Depuis quelque temps une suite d'épigrammes et de satires avait

été dirigée contre le pape; et quel pape! Sixte-Quint.

Partout, dans les groupes du peuple, dans les réunions patriciennes, dans les assemblées cléricales, on ne s'entretenait que de l'audace de Pasquin.

Pasquin! ce nom qui résonna si souvent dans l'histoire de l'Italie moderne, avait été celui d'un tailleur d'habits, bon homme, d'un esprit caustique et railleur, et dont les reparties pleines de malice amusaient autrefois les oisifs de Rome, lorsque l'aiguille en main et les jambes croisées, il répondait aux propos des passans en montrant sa joyeuse figure mascaronique, enluminée, vermillonnée, aux pommettes saillantes, aux petits yeux noirs et plissés; car il connaissait l'art de

relever l'importance de ses quolibets par un geste, par une grimace, et surtout par un gros rire qui retentissait dans tout le voisinage comme une cloche de jubilation, annonçant à chacun que Pasquin venait de faire un bon mot.

Bientôt les *concetti* fabriqués à Rome ne purent avoir cours qu'en portant son empreinte. Tous furent mis sur son compte, portèrent son nom; et Pasquin était mort depuis long-temps, qu'il jouissait encore de son privilége. Le peuple cependant lui trouva un héritier.

Dans une fouille entreprise vis-à-vis le *Palazzo Torres*, on avait découvert une vieille statue tronquée, défigurée, que l'on déposa comme monument pu-

blic près de la maison occupée autrefois par le diseur de bons mots, au coin de l'édifice d'Ariane. Cette statue exerça la sagacité des antiquaires et des savans mythologues : les uns voulaient que ce fût un Alexandre-le-Grand, les autres un Hercule. Le peuple les laissa discourir et la nomma simplement PASQUIN, en mémoire du pauvre tailleur.

Le Pasquin de pierre continua à lancer l'épigramme, comme son prédécesseur, non-seulement contre les voisins ou à l'occasion des petits scandales de la ville, mais plus souvent encore contre les actes de l'autorité, la tyrannie des nobles et des grands et les débordemens du clergé.

Quiconque avait une saillie, une sen-

tence à faire connaître, chargeait Pasquin de sa publication, en l'inscrivant sur le socle qui soutenait la statue ou sur le mur auquel elle était adossée.

Plus tard, on songea à lui trouver un interlocuteur. Non loin de ce carrefour, gissait une autre grandeur déchue, un débris de Dieu ou d'empereur, couché en fleuve, mais, au lieu d'urne, tenant une botte d'épis sous son bras replié. Les savans crurent découvrir en lui un Jupiter *Panarius*. Le peuple n'y voulut voir que le compère de Pasquin, l'interrogant Marforio. Alors commença la guerre par demande et par réponse.

—En l'honneur de qui, compère, demandait Marforio, ce nouveau jeûne qu'on vient d'ordonner?

— En l'honneur du nouvel impôt, répondait Pasquin; le peuple n'ayant plus de quoi manger, le conseil du vatican daigne lui faire de nécessité vertu.

— Tu te négliges, Pasquin; pourquoi te montrer dans les rues couvert de linge sale?

— C'est que ma blanchisseuse est devenue princesse, répliquait l'insolent critique, faisant allusion à la sœur du Saint-Père.

Sixte-Quint venait de rendre un arrêté pour la construction de plusieurs fontaines; Pasquin, dès le lendemain, en publia la parodie, en formulant ainsi le titre : S. Q. *Fontifex maximus*, etc., etc.

Le surnom en resta long-temps au pontife, qui, malgré son vif désir de châtier les auteurs de ces impertinentes railleries, ménageait encore le favori du peuple, Pasquin le censeur, dernier représentant de l'opposition démocratique à Rome, et qui, lui révélant souvent à lui-même les secrets de la ville, lui servait à sonder la disposition générale des esprits, car tout devenait moyen de gouvernement entre les mains d'un homme aussi habile que Sixte-Quint.

Mais un jour ce ne furent plus des quolibets, des concetti que se renvoyèrent Jupiter et Alexandre. A chaque demande de Marforio, Pasquin répondait par des vers dont l'énergie et la vivacité révélaient assez une même plume exercée et redoutable. De hautes questions étaient

abordées dans ces pamphlets poétiques où l'on parlait au peuple au nom de ses droits, au pouvoir au nom de la raison et de la justice. On eût dit que, se relevant de leurs ruines, ces deux vieilles statues se métamorphosaient tout à coup en tribuns populaires. Gracchus et Rienzi semblaient renaître armés du palladium et du gonfanon, pour évoquer les grands souvenirs des deux Romes éteintes. Le peuple s'amassant en foule autour des orateurs muets du nouveau forum, avait déjà maltraité des sbires qui tentaient de faire disparaître ces philippiques ardentes où le pape n'était pas ménagé. Des copies commençaient à s'en répandre avec profusion dans le public.

Sixte, pontife grand-justicier, résolut d'atteindre l'auteur de ces diatribes, et fit

publier à son de trompe qu'une récompense de deux mille pistoles attendait celui qui viendrait à ses pieds dénoncer le coupable.

Nul ne se présenta.

Sixte alors ordonna que tous les poètes de Rome, ou réputés tels, seraient saisis vifs, et détenus au château Saint-Ange jusqu'à plus ample information.

A en juger par le nombre des arrestations, jamais, à aucune autre époque, la ville éternelle n'avait possédé dans son sein autant de favoris des Muses. Quelques-uns protestèrent hautement contre ce titre de poète dont on les gratifiait un peu légèrement; d'autres, par vanité, briguèrent la persécution.

Parmi ces derniers, se trouvait Pandolfe Norsini, qui, versificateur habile à l'aide de son secrétaire, prenait fièrement sa part d'une suspicion qui le désignait à ses concitoyens comme capable d'avoir composé ces pamphlets audacieux, pleins de verve et de génie. Mais avec Sixte-Quint il en coûtait cher de poser à l'antique et de trancher du vieux Romain; il lui fallait son coupable. Les moyens de douceur et de religion furent d'abord employés. Par son ordre, les détenus se virent interrogés d'abord, confessés ensuite, et sans absolution. L'interrogatoire et la confession n'amenant aucun résultat, il se rendit lui-même au château Saint-Ange, assembla les accusés, mais sans les bénir; puis il sollicita d'eux une révélation volontaire sur l'insensé qui avait osé s'attaquer

au double pouvoir qu'il tenait de Dieu et des hommes, comme souverain, héritier de Saint-Pierre et des empereurs de Rome. « Il est parmi vous, leur dit-il ; s'il vous » est connu, nommez-le, et les portes de » ce château vont s'ouvrir..... Vous vous » taisez !... Eh bien donc, qu'il se dénonce » lui-même, et avec les deux mille pistoles » qu'il aura gagnées par cet aveu, je lui » promets encore la vie sauve. »

Quelque temps immobile et la rougeur au front, Sixte attendit une réponse. L'impatience et la colère brillaient dans son œil gris, dont le regard fixe et perçant s'arrêtait tour à tour sur chacun de ses auditeurs, qui, par un mouvement de crainte et de respect, s'agenouillait et se signait aussitôt. Ce silence se prolongeant,

le terrible pontife sembla méditer un moment ; et lorsque la main qu'il passait sur sa figure s'en fut écartée, sa physionomie parut à tous entièrement changée. Au mouvement de sa paupière à moitié abaissée, de ses lèvres pressées l'une contre l'autre, on eût cru qu'une idée riante venait de le distraire tout à coup, si le mouvement de son pied n'avait témoigné encore d'un reste d'orage. Mais bientôt, sur ses traits si mobiles et si caractérisés, toute trace de satisfaction ou d'emportement disparut ; il n'y resta que l'air d'humilité et de componction du cardinal Montalte. Son regard avait perdu sa vivacité, et ce fut d'une voix monotone et traînante qu'il murmura ces paroles : « Mes enfans, Dieu a gardé pour lui seul » le pouvoir de pénétrer dans les replis

» de la pensée; à lui seul appartient de » lire au fond des cœurs. Moi, le servi- » teur de ses serviteurs, ce n'est que par » des moyens purement humains que je » puis arriver à la connaissance de la » vérité... A demain donc la torture. »

Le lendemain, les bourreaux étaient prêts. Chargés de tous leurs instrumens de pression et de dislocation, ils traversèrent la ville de Rome deux à deux, se dirigeant vers *Monte-Cavallo* d'un pas grave, l'œil fier, la face rayonnante, car ils allaient opérer sous les yeux du pontife lui-même. La consternation était partout sur leur passage, et la foule qui les suivait s'arrêta stupéfaite et silencieuse à la vue du palais Quirinal. Un jeune homme seulement, se détachant des groupes, s'élança

tout à coup au pas de course, les devança, et pénétra sous le grand portique avant eux.

Le pape présidait alors la congrégation des Indulgences.

Non loin de lui, sur un siége moins élevé, étaient placés le cardinal camerlingue, le cardinal chancelier, le cardinal vicaire, puis encore, plus bas, les autres cardinaux en grand costume, ayant à leurs pieds, sur des carreaux, leurs officiers caudataires, revêtus de la soutane et du manteau de soie. Des prélats, des théologiens réguliers ou séculiers, appelés à la délibération, se tenaient debout, dans une posture humble, attendant que le pape daignât avoir recours à leurs lumières.

Déjà plusieurs causes avaient été appelées, accueillies ou rejetées, il n'importe! lorsque le camérier d'honneur, véritable gentilhomme de la chambre, en camail et en rochet, frappa trois légers coups à la porte, l'entr'ouvrit doucement, se glissa timidement derrière les cardinaux, alla droit au pape, se courba devant lui, et lui parla bas à l'oreille.

Sixte se leva.

« Princes de l'Eglise et prélats, dit-il à » l'assemblée, laissons là aujourd'hui brefs » et bulles d'indulgence. Je réclame vos » avis pour une affaire non moins importante, et, de ma propre autorité, je » vous établis en *consulte*. Un inconnu se » présente pour me dénoncer l'auteur des

» *pasquinades* dirigées contre ma per-
» sonne; j'ordonne qu'il soit introduit ici.
» Quant aux accusés, que le cardinal
» vicaire aille, en mon lieu et place,
» présider à la question qui va leur être
» donnée sur-le-champ. La vérité sur sem-
» blable matière ne saurait nous arriver
» par trop de voies. »

Le dénonciateur fut introduit.

C'était ce même jeune homme qui avait pris le pas sur le cortége des bourreaux à l'entrée du palais.

En vain dans son regard, en vain sur ses traits ont eût cherché ce sceau de bassesse qui doit signaler aux yeux l'ame flétrie d'un délateur; tout, au contraire,

semblait révéler en lui un caractère de force naïve et de vertu. Si l'on eût voulu sur sa figure expressive surprendre la trace des passions, aux plis légers de sa bouche, au relèvement de ses sourcils, aux rides précoces de son front, le physionomiste le plus exercé n'eût pu reconnaître que l'existence des affections vives et tendres et d'une pensée rêveuse.

Ce ne fut pas sans trouble, et sans une sorte de timidité cependant, qu'il parut se présenter devant l'assemblée. D'après les instructions du camérier d'honneur, il s'avança faisant une génuflexion à l'entrée de la salle, puis une seconde au milieu; puis enfin il lui fut permis d'approcher du pontife, aux pieds duquel il dut se prosterner. Sixte lui donna la bénédiction

apostolique, lui fit remettre un chapelet, selon l'usage, et l'interrogea lui-même.

— Quel est votre nom?

Il le dit; mais ce nom n'est point parvenu jusqu'à nous.

— Quel rang, quelle place occupez-vous dans Rome? Il nous importe de le savoir, quoique nous nous sentions disposé d'avance à mettre en vos paroles une confiance entière.

L'interrogé hésitait à répondre. Un théologien éleva la voix : — Ce jeune homme est le secrétaire du seigneur Pandolfe Norsini, mon voisin.

— C'est bien, dit le pape; et s'adressant

au camérier : Que le seigneur Pandolfe Norsini soit mis à la question avant tout autre.

« Arrêtez ! s'écria le délateur ; si je me » suis présenté devant vous, c'est pour » épargner à mon maître, comme à ses » compagnons d'infortune, un supplice » affreux, et qu'aucun d'eux n'a mérité ; » car le coupable, c'est moi ! »

Et jetant à ses pieds une liasse de papiers : « Voici mes preuves, dit-il ; satires, » épigrammes, j'ai tout composé seul ; en » voici les originaux avec les corrections, » les ratures, toutes de ma main ; nul n'a » été mon confident : moi-même, pendant » la nuit, j'en ai été placarder les copies au » bas de la statue de Pasquin. Telle est la

» vérité, je le jure par mon salut éternel.
» Si j'ai failli, Dieu le sait; mais puisqu'en-
» fin je me suis remis au jugement des
» hommes, que je reçoive d'eux le prix de
» mes œuvres; car je ne veux céder à per-
» sonne l'honneur de les avoir composées.»

Sixte-Quint, le plus implacable des gens d'église, aimait à sentir sa proie palpiter sous sa main. Une longue habitude de dissimulation lui avait appris à contenir ses plus amers dépits. Ce fut donc sans efforts qu'après avoir, dans un discours sentencieux et prolixe, établi d'abord l'énormité du crime, il s'attacha à faire renaître l'espoir dans l'ame du patient, pour lui rendre plus sensible le coup qu'il lui réservait. Il avait engagé sa parole sacrée que le coupable, se dénonçant lui-

même, non-seulement jouirait de la récompense promise au dénonciateur, mais encore aurait la vie sauve. Le jeune poète refusa les deux mille pistoles. La vie, il l'accepta ; il avait cru en faire le sacrifice, mais il la reprit avec transport : elle est si belle à vingt-trois ans, surtout lorsqu'on marche escorté des illusions de la poésie, qu'on met de l'amour dans tout, qu'on prête une ame à tout, qu'on croit aux paroles des hommes et au visage des femmes! La vie! comme s'il l'eût reçue une seconde fois de la main de Dieu, il l'accepta du pontife avec enivrement, avec délices : ses yeux s'humectèrent de joie; son cœur si fier s'amollit de reconnaissance, et presque de remords. Noble enfant! crédule et généreux, il croyait à la clémence! Et déjà, jetant un regard de

honte sur les essais malheureux de sa verve satirique, abjurant son faste de vertu, il allait fléchir le genou, lorsque Sixte commença sa terrible péroraison :

« J'ai promis la vie, mais non pas l'impu-
» nité. Le pardon qui, en protégeant la
» tête d'un assassin ou d'un libelliste, lui
» laisserait encore la puissance du mal,
» serait un outrage fait à l'humanité. Vous
» contenteriez-vous de briser une plume
» ou un poignard? Sont-ce là les véritables
» instrumens du crime? Ne peuvent-ils se
» retrouver? Ici, c'est l'esprit, c'est la
» pensée qui a forfait. En privant ce mal-
» heureux de sa liberté, êtes-vous certains
» encore d'empêcher la manifestation de
» cette pensée coupable? Ce n'est donc pas
» lui qu'il faut emprisonner; c'est elle! »

N'est-ce point là votre avis? (Quelques fronts s'abaissèrent en signe d'assentiment; mais le pontife, sûr de la complaisante servilité de ses *chapeaux rouges*, n'y fit nulle attention, et continua en élevant la voix) « Eh bien! voici notre » arrêt, notre arrêt irrévocable : Que la » langue qui articula contre nous ces vers » infâmes et calomnieux soit tranchée par » le fer; que la main qui les transcrivit, » que celle qui aida à les placarder, soient » coupées et clouées à la statue de Pas- » quin; et désormais que la pensée de cet » homme, que son génie venimeux, soient » des armes qu'il ne puisse plus tourner » que contre lui-même. »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Sixte s'était levé. Les cardinaux interdits contemplaient, non sans effroi, le terrible

chef qu'ils s'étaient donné. Au fond de la salle, prélats et théologiens se communiquaient à voix basse leurs émotions diverses : les uns jetaient à la dérobée sur le pauvre poète, si jeune et si beau, un regard craintif de pitié ; les autres se demandaient avec une sorte d'anxiété si les formes légales avaient été observées, ou si l'exécution serait publique. Les camériers de service parcouraient la salle, allaient et venaient, recevant et portant des ordres, et au milieu de cette agitation sombre et sourde, la porte entr'ouverte avait permis à la nouvelle de se répandre au dehors.

Le condamné, l'œil fixe, immobile, stupide, semblait anéanti sous le coup qui venait de le frapper ; une sueur froide

découlait de son front, et ses membres étaient agités de mouvemens nerveux. Bientôt il promena son regard autour de lui, comme cherchant à sortir d'un songe pénible; croisant les mains, il porta convulsivement à ses lèvres le chapelet qu'il tenait encore, et soudain, soit que sa pensée troublée l'abusât sur le genre de supplice qui lui était réservé, il passa vivement ce chapelet à son cou, et ramassant les plis du léger manteau qui couvrait ses épaules, il s'en enveloppa étroitement avec les gestes et l'expression d'un homme qui se résigne à mourir sous l'épée ou le poignard.

Déjà le pontife descendait les degrés de son estrade pour se retirer, lorsqu'un cri perçant, une voix de femme, se fit en-

tendre à plusieurs reprises dans l'intérieur du palais. Cette voix si lamentable, si déchirante, parut frapper de stupeur toute l'assemblée; Sixte lui-même s'émut et s'arrêta. A ce cri, le jeune homme releva la tête; une effroyable pâleur couvrait sa figure; il écouta quelque temps cette voix, ces cris qui allaient en s'affaiblissant; puis, n'entendant plus rien, il frappa du pied avec fureur, étendit sa main vers le pontife, comme pour lui donner l'ordre de rester, et, prolongeant sur lui un regard d'indignation et de mépris, sans doute il s'apprêtait à lancer à son tour l'anathème sur le cruel vieillard; mais une émotion trop vive avait paralysé ses organes : ses lèvres tremblantes ne purent balbutier un mot. Suivi des cardinaux, Sixte sortit de la salle d'un pas tranquille et assuré, et

lui, étouffé de rage, épuisé d'émotions, il tomba sans connaissance... dans les bras des bourreaux.



## Gaëtana la Chanteuse.

---

Quinze jours après, une compagnie de Gardes-corses escortait sur la voie Flaminienne un petit chariot couvert, dont elle ne laissait personne s'approcher. Un dia-

cre, en costume d'inquisiteur, et monté sur une mule, le précédait, tenant en main une croix renversée, signe fatal devant lequel les voyageurs et les voituriers se détournaient aussitôt pour prendre le côté opposé de la route. Dans les bourgs qu'on traversait, dans les villages désignés pour la nourriture ou pour le gîte, le peuple lui-même avait bientôt réprimé le sentiment de curiosité que pouvait faire naître en lui le chariot mystérieux; car le bruit se répandait qu'il renfermait un hérétique, un excommunié que le Pape avait exilé des États de l'Église. On connut son histoire sans qu'il inspirât moins d'horreur ou plus de pitié. Le pauvre Mutilé ne rencontra sur sa route que des cœurs ennemis; chacun se signait à son passage, en lançant des regards furieux sur le

misérable chariot d'où il ne pouvait sortir, et les enfans du pays, à son départ, s'amassant en troupe, le poursuivaient de leurs cris et de leurs pierres, en répétant : Mort au Mutilé!...

A Viterbe, la scène menaça de devenir plus sérieuse. Un habitant de la ville, qui revenait de Rome et avait rencontré le triste cortége, fit part à ses concitoyens de l'une des mille versions qui circulaient sur cette terrible aventure. Il avait vu les mains du supplicié suspendues, livides, à la statue de Pasquin; il racontait que c'étaient celles d'un impie, d'un athée, d'un socinien blasphémateur et sacrilége, qui, non content de nier la divinité de Jésus-Christ, avait, en plein marché, dans le *Campo-Viccino*, brisé et foulé la croix à

ses pieds : tout Rome en avait été témoin. A ce récit, la population s'était émue, et lorsque le tombereau du poète se présenta devant les portes de la ville, elles étaient fermées, et un rideau noir couvrait la madone. La prudence des magistrats éclatait dans cet ordre; mais il fallut tourner la ville, et, dans l'un des faubourgs, la populace ameutée barra tout à coup le passage. La faible escorte n'eut que le temps de se jeter dans une espèce de métairie, close de murs, où elle se barricada. Mais le peuple voulait sa proie, un spectacle, un supplice, une matinée de fête; et ceux-là même qui eussent craint de respirer son souffle ou de toucher ses habits du bout de leur gant, croyaient s'ouvrir le ciel en se couvrant du sang d'un malheureux que ses bras ne

pouvaient plus défendre, et dont la bouche ne pouvait crier : grâce!

Déjà les portes étaient ébranlées, et les Gardes-corses, interdits, se demandaient entre eux si ce reste d'homme valait la peine qu'ils risquassent leur vie pour le défendre, lorsqu'une jeune femme, un ange, fit tomber la fureur des assaillans devant ses cris, ses larmes, ses prières, étayés de quelques pièces d'argent.

Cette jeune femme, c'était Gaëtana, Gaëtana la chanteuse, la belle Gaëtana!

Célèbre par ses charmes, d'une naissance distinguée, séduite, enlevée par un grand seigneur, elle avait autrefois étonné Florence de son luxe et de ses fêtes. Alors, brillante, adorée, entourée d'hommages,

ceux qu'attiraient autour d'elle l'éclat et la flexibilité de sa voix, elle savait, sans le chercher, sans le vouloir, les retenir par la douceur de son regard et son enjouement naïf. Jeune fille sans expérience, jetée au milieu d'un monde galant et corrompu, elle y vivait sans penser; charmée, éblouie de ses diamans, de sa parure, de sa jeunesse, de sa beauté, heureuse de sa vanité satisfaite, de l'admiration qu'elle voyait éclater dans les regards arrêtés sur elle, ne connaissant point encore les grandes émotions de l'ame, ne les désirant point connaître, fière de son amant parce qu'il était jeune et de grande famille, riche et généreux, elle aimait de l'amour les plaisirs qu'il lui rapportait; coquette plutôt pour se faire jalouser des femmes que pour se faire adorer des hommes, elle évi-

tait le repos et l'ennui, cherchait les distractions par instinct, par besoin, préférait la foule au tête-à-tête, et le tête-à-tête à la solitude, voilà tout.

Mais ce second amour, presque toujours le plus fort, le plus durable de tous, car le premier n'est qu'un amour d'essai, était venu la surprendre pour le secrétaire de Pandolfe Norsini. Il n'avait à lui offrir qu'une ame ardente et des trésors de passion; mais, dans ses élans de folie, il savait la faire rire à longs éclats; mais, taciturne et rêveur, il savait avec de douces paroles, lui faire répandre des larmes plus douces encore, et pour le poète elle avait quitté le grand seigneur, la riche *villa* des bords de l'Arno pour l'habitation modeste des bords du Tibre. Établie à Rome,

elle y avait vécu des débris de son luxe passé et de la profession de maîtresse de musique. Aujourd'hui elle a tout abandonné de nouveau pour suivre le Mutilé.

Depuis le jour où, en apprenant le sort réservé à son amant, à son dieu, à son poète, elle avait, sous les vestibules du palais Quirinal, poussé ces cris de douleur mortels à entendre, un seul projet avait absorbé sa pensée. Vivre pour lui, partager son destin, le préserver de l'isolement, du désespoir, de la misère, telle était la tâche, la mission sublime qu'elle s'imposait. Meubles, bijous, parure, elle vendit tout, et lorsque le chariot sortit des murs de Rome par la porte du Peuple (*Porta del Popolo*), elle le suivit, mar-

chant à pied sous le soleil, ne demandant que du pain et un abri dans les pays où l'on s'arrêtait; ne se rebutant ni des fatigues de la route, ni des sarcasmes grossiers des soldats de l'escorte. Et lui, pendant ce temps, ajoutant cette douleur à toutes les autres, il pouvait se croire oublié, car ses gardiens ne permettaient pas même à la voix de Gaëtana de parvenir jusqu'à lui.

Sur le territoire d'Orvietto, le cortége s'arrêta; le supplicié descendit du chariot: on lui lut l'arrêt qui l'exilait à tout jamais du domaine de l'Église, puis il fut libre d'aller souffrir et mendier où bon lui semblerait.

Plongé dans la stupeur, le malheureux,

fixant des yeux hagards sur cette terre désormais maudite pour lui, voyait presque avec regret s'éloigner ces durs soldats, qui du moins l'avaient protégé contre les outrages de la multitude, lorsque le premier objet qui s'offrit à ses regards, ce fut Gaëtana, sa douce Gaëtana, qui, le sein palpitant, à genoux, lui souriait, les yeux en pleurs, et lui tendait les bras. Avec quels transports il la pressa sur son cœur, et couvrit de baisers les cheveux noirs de sa florentine! Ranimé par un tel dévouement, un instant il crut encore au bonheur. Qu'il était loin cependant d'avoir épuisé la coupe d'absinthe!

. . . . . . . . .

D'un tempérament de feu, d'une imagination féconde, brillante, prodigue, né poète enfin, il avait dès l'enfance éprouvé

un insatiable désir de célébrité. Laisser après lui un livre, un nom, une tombe, environnés de gloire, tel avait sans cesse été l'objet de son impérieuse ambition. Quand les noms de Pétrarque, du Dante et de l'Arioste, avaient été devant lui répétés par l'admiration, il s'était surpris jaloux, non qu'il se crût déjà capable de lutter contre de semblables athlètes, mais il sentait venir sa force, il avait confiance dans son génie et dans sa volonté, et comptait sur l'avenir. Secrétaire de Norsini, il avait éprouvé la puissance de sa plume, en rendant la vie et l'éclat aux écrits informes et prosaïques de son patron. Le désir d'essayer plus directement sur l'esprit des Romains l'effet de ses ïambes, l'avait poussé à charger Pasquin de la publication de quelques boutades critiques contre

Sixte-Quint ; mais, eussent-elles été laudatives, il se serait gardé de s'avouer l'auteur de ces productions légères, improvisées dans un mouvement de verve, tant d'avance il respectait ce nom qu'il croyait devoir rendre immortel !

Son besoin de gloire, pour être comprimé, n'en devenait que plus ardent : c'était là le véhicule de sa vie ; le reste, et l'amour lui-même, n'était que secondaire dans son existence ; et cependant il aimait avec fureur, avec délire ; car qui sait mieux aimer qu'un poète ? Mais cet amour où l'imagination dominait les sens, il se plaisait à l'exalter, comme pour s'en faire un moyen d'inspiration, un levier pour son génie. Alors Gaëtana, à ses yeux, se parait de toutes les perfections les plus op-

posées qu'il rêvait ; c'était une idole qu'il s'était faite pour l'adorer, une argile flexible qui s'animait à son souffle et se transformait sous mille figures différentes. Tantôt il initiait sa jeune maîtresse aux mystères de la philosophie la plus sublime, en lui révélant le système de l'univers, qu'il avait appris lui-même à Padoue, dans les entretiens instructifs et confidentiels du jeune Galilée ; tantôt, après avoir élevé son ame jusqu'à ces hautes contemplations, il prenait plaisir à la voir redescendre vers les superstitions les plus frivoles, qu'elle tenait de son éducation italienne.

. . . . . . . .

A sa voix, s'enthousiasmant pour la vertu, pour le plaisir, pour la liberté, elle se montrait tour à tour enfant naïf,

philosophe sceptique, ou dévote, ou bacchante, assemblage bizarre et charmant qui lui faisait aimer toutes les femmes en une seule, source intarissable où il s'abreuvait d'illusions, foyer mobile où il puisait toutes ses émotions de poète; car sur le front si beau de Gaëtana, dans ses yeux, dans ses bras, sur ses lèvres, il s'enivrait plus encore de poésie que d'amour.

. . . . . . . . . . .

Aujourd'hui, pour le Mutilé la gloire n'est plus possible; son génie, captif, sans issue, sans moyens d'éclater au dehors, ne peut plus avoir d'écho sur la terre: le poète sera sans nom dans la postérité, et vivra inconnu même de ses contemporains.

. . . . . . . . . . .

Voilà à quoi il faut te résigner, impru-

dent satirique! l'arrêt d'un pape t'a d'avance rayé du nombre des grands hommes; ta patrie n'aura point de Capitole pour toi; la jeune fille romaine ne rêvera point en te lisant, et murmurant tout bas: *Que je l'aurais aimé !* Comme la lampe suspendue dans les tombeaux des Pharaons, ton génie brillera inaperçu. Tâche de l'éteindre, il serait pour toi un supplice mille fois plus cruel que ceux que tu as déjà éprouvés. Espoin de l'avenir, applaudissemens du peuple, regards d'amour, larmes d'admiration, tout est fini, résigne-toi. . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . .

Il le sentait; il essayait d'étouffer ces germes de création qu'il avait cru pouvoir féconder un jour. Occupé à se distraire de ces inspirations subites qui faisaient

tout à coup rougir son front, grandir et briller ses yeux, c'est avec ténacité qu'il fixait sa pensée sur des objets qui pussent la détendre et la refroidir. Mais dans cette lutte continuelle avec le démon qui se débattait dans son sein, ses forces s'épuisaient, son sang s'allumait, et les souffrances physiques venaient ajouter encore aux angoisses de son esprit.

Les soins, la tendresse de Gaëtana parvinrent cependant à calmer ses agitations poignantes; il éprouva des intervalles de repos, de calme : alors ses désirs effrénés de gloire semblaient s'effacer, et il espérait que bientôt l'amour suffirait seul à son coeur.

Retirés près de Florence, dans une ha-

bitation modeste de la Vallombreuse, sous un ciel pur, au milieu d'une nature enchantée, ils vivaient l'un pour l'autre, se croyant protégés contre les persécutions des hommes par les rives de l'Arno et les montagnes de l'Apennin. Ils erraient au milieu de ces riches vallées, s'asseyaient sur les bords d'un ruisseau, respirant la fraîcheur de l'onde et de l'air parfumé; et là, Gaëtana, s'appuyant, les mains jointes, sur l'épaule de son ami, essayait de reprendre son enjouement, tâchait, par de douces paroles, de faire renaître la joie sur son front, et les yeux fixés sur les siens, guettait une réponse muette. Elle lui rappelait le commencement de leurs amours, et ce jour ineffaçable dans sa vie, où, lorsqu'il fut admis avec son patron Norsini dans le palais Strozzi, elle l'avait vu

pour la première fois; et comme au récit qu'il fit des misères du peuple de Rome, elle avait senti son esprit subjugué, et qu'ensuite, en l'entendant discourir avec enthousiasme sur la musique et sur l'amour, elle l'avait aimé et suivi.

Elle lui rappelait encore mille circonstances légères, mille détails puérils; car rien de ce grand jour n'était sorti de sa mémoire, et en lui parlant, elle penchait sa tête sur la sienne, et lui baisait le front, et la bouche et les yeux; et lui, lui, le Mutilé, la poitrine gonflée des expressions de tendresse les plus passionnées, il ne pouvait que proférer des sons inarticulés en la pressant dans ses bras.

Il était plus heureux lorsque, près

d'elle, il rêvait d'elle. Alors parfois il oubliait son désastre, conversait avec Gaëtana par la pensée, et composait en son honneur une canzonetta, qu'elle ne devait jamais connaître. . .

Elle aussi rêvait; mais, cessant d'être soutenue par un sentiment généreux d'exaltation, son esprit s'assombrissait. Un nuage passait devant ses yeux; elle y lisait sa jeunesse écoulée loin du monde et des plaisirs; elle sentait alors toute la pesanteur du fardeau dont elle s'était chargée. Ramener le repos dans une ame brûlée de passions, verser le baume dans une plaie incurable, parler d'amour sans espérer une réponse, craindre sans cesse de réveiller un souvenir douloureux, suffire seule à celui qui attendait son bonheur

de l'admiration des peuples, une faible femme pouvait-elle l'espérer? Elle le voulait pourtant; elle le voulait encore avec ardeur, invoquait à son aide la Vierge et les Saints, et sortait de sa rêverie avec un sourire.

Un jour cependant elle désira revoir Florence : il y consentit; et, ensemble, ils traversèrent le fleuve, lui caché sous un large manteau, elle sous un vêtement qui semblait devoir la déguiser à tous les yeux; car elle avait emprunté d'une jeune fille de Montefiascone le corset rouge, le collier de corail, le long voile, et cette coiffure bizarre, présentant un carré blanc, damassé et frangé. Au milieu de cette ville, des impressions bien différentes devaient les assaillir encore tous deux.

La coquette florentine y songeait à ce temps où les riches possesseurs de ces palais de marbre se disputaient un seul de ses regards, où, par sa parure non moins que par le nombre de ses poursuivans elle était un objet d'envie pour ses rivales. Sous ces larges allées de verdure, où, le soir, à la clarté des fanaux de couleur, se rassemblait toute la bonne compagnie, elle avait vu naguère les groupes élégans se croisant, se heurtant, se disputant le terrain avec des révérences et des sourires, tout le mouvement du luxe et de la galanterie. Devant les cercles assis, c'étaient les chanteurs avec leurs instrumens, et les marchands de sorbets et de fruits faisant circuler leurs légers plateaux de bois ciselé, tandis que la jeunesse rieuse échangeait des paroles d'amour au son des

guitares ou au bruit du frottement des robes de soie. Puis, quand elle arrivait, une sorte de rumeur louangeuse, tous les yeux fixés sur elle, toutes les têtes d'hommes se retournant sur sa trace, et la foule toujours plus épaisse là où elle s'arrêtait. Puis, les femmes l'examinant d'un air dédaigneux, l'évitant au passage, sur un mot, sur un geste, cherchant querelle à leurs amans; et le lendemain, cependant, se montrant parées des ajustemens dont, la première, elle s'était revêtue la veille. . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Elle se rappelait encore les courses à cheval, où la fraîcheur du vent sur son front et dans ses cheveux lui faisait sentir une si douce impression de bien-être; les concerts et les bals qui duraient jusqu'au

jour, et dont elle était la reine, l'ame, la vie, par ses grâces et par l'éclat de sa voix; et les promenades sur le fleuve, la nuit, dans des gondoles illuminées, devant une table somptueuse, couverte de fleurs, de fines pâtisseries, de vins épicés, et au bruit des hautbois, des violes et des sambuques : voilà ce que lui retraçait Florence.

Le poète y retrouvait ce qu'il devait le plus redouter, des souvenirs de gloire. Dans cette ville où les Médicis avaient appelé les arts au secours de leur puissance, chaque objet, chaque rue, chaque place, chaque monument, ressortaient à ses yeux, parés d'un nom illustre. Il semblait que ses murs se fussent élevés comme ceux de Thèbes, aux sons de la

lyre. L'air y était imprégné de poésie. Tout lui parlait du Dante, de Pétrarque, du Pulci, de Boccace, et de ce Berni, qui, comme lui, avait été secrétaire à Rome, et qui, comme lui, avait été frappé par une main toute-puissante. Mais avant de mourir, il s'était saturé de louanges et d'honneurs; ses vers lui avaient survécu. Et son nom! il était là, partout, sur les murailles de sa ville natale, et dans la bouche de ses concitoyens!

Accablé de ses réflexions, la tête pesante, le Mutilé voulut s'asseoir sur la pierre du Dante (*il sasso di Dante*); et sur cette pierre où le grand Alighieri venait rêver son Enfer, il se plongea dans une méditation profonde.

Debout près de lui, Gaëtana, distraite,

promenait ses regards sur la toilette des dames de Florence, sans songer même à ramener son voile sur sa figure, lorsque, entendant derrière elle prononcer son nom, elle se retourne vivement, et se trouve aussitôt entourée de plusieurs jeunes cavaliers qui s'écrient : C'est elle! c'est Gaëtana! Interdite, effrayée, elle prend le bras du Mutilé, et s'éloigne. Elle s'éloigne; mais soit qu'une vive curiosité poussât, comme autrefois, ses jeunes compatriotes sur ses traces, soit que sa conquête excitât encore leur ardente émulation, ou qu'ils sortissent de table, la tête échauffée par le vin et pleine de folles idées, ils la suivent en l'accablant de propos oiseux, de fades complimens, lui demandant compte de son déguisement, de son absence, de ses jours perdus loin

d'eux. Ils pensent, ou feignent de penser, que celui qui l'accompagne, n'est qu'un complaisant écuyer, l'argus peut-être de son amant, chargé par lui de maintenir sauf son honneur et de la protéger contre l'approche des gens ivres et des galans trop énamourés. Ils continuent sur ce ton, l'escortant toujours, quelques-uns d'entre eux fredonnant des refrains de chansons appropriés à la circonstance, et les autres, plus calmes, ou plus désireux, multipliant les questions sur les causes de son arrivée à Florence et sur le lieu de sa retraite.

Gaëtana, confuse, embarrassée, n'avait d'abord répondu à ces vaines persécutions que par son silence et la rapidité de sa marche; mais quand elle les vit s'acharner sur ses pas, s'animer par leur poursuite

même, quand elle les entendit interpeller, en termes méprisans, son malheureux compagnon, sa gêne devint souffrance. Elle se risqua à tourner vers eux, à la dérobée, des regards supplians qu'ils interprétèrent à leur guise, et les apostrophes discourtoises recommencèrent à tomber sur celui qu'à sa toilette peu recherchée, ils prenaient plutôt pour un tuteur, pour un geôlier, que pour un amant.

Le Mutilé baissait la tête et cachait sa rougeur sous son manteau; mais Gaëtana, le bras enlacé au sien, comptait les pulsations de son cœur et les frémissemens de son corps. En effet, sa fureur concentrée s'exaltait au point que, cherchant avec rage un moyen de châtier leur inso-

lence, il croyait, dans ses vains rêves de vengeance, qu'au bout de ses bras sans mains, ses doigts renaissaient, s'alongeaient; il les agitait l'un après l'autre, il les sentait se replier sur eux-mêmes avec force et fureter le long de sa ceinture pour y saisir sa dague ou son poignard. Son illusion se dissipant avant que sa fureur fût amortie, d'autres projets terribles se succédaient dans son ame exaspérée. Arrivés au pont qu'il voyait devant lui et qui rattachait le quartier du Saint-Esprit au reste de la ville, il s'arrêterait tout à coup, laisserait passer Gaëtana la première, et celui qui tenterait de la suivre, il le saisirait brusquement entre ses bras, avec vigueur, avec rage, l'étoufferait, le broyerait ou le précipiterait dans l'Arno.

Il n'en devait point encore être ainsi. Avant qu'il eût atteint le pont, un aigre sarcasme dirigé contre Gaëtana, accueilli même par le murmure désapprobateur du reste de la bande, avait frappé les oreilles du Mutilé, qui, cessant de pouvoir se contenir, fit volte-face, les yeux étincelans.

A la vue de cette figure si expressive, si animée, où se trouvaient empreintes, en caractères muets, toute l'énergie, toute la vivacité de la parole humaine; à la vue de cette figure qui n'était plus, comme ils l'avaient supposé d'abord, celle d'un tuteur ou d'un argus, mais bien celle d'un amant furieux, les railleurs reculèrent d'un pas, et portaient déjà la main à leur épée, lorsque l'un d'eux, le jeune Sanderino, con-

seilla prudemment la retraite, dont lui-même il donna l'exemple.

Plus tard, il en expliqua les motifs. C'étaient certain arrêté du grand-duc, dont il était un des favoris, contre les mêlées d'armes sur la voie publique, sa colère contre tout chevalier de St-Étienne qui prenait part à ce scandale; et Sanderino venait de recevoir sa promotion.

A ces raisons ostensibles, on en pouvait peut-être ajouter d'autres tout aussi décisives.

Le nouveau chevalier de St-Étienne avait autrefois persécuté Gaëtana de son amour. Fier de l'éclat de sa famille, de ses richesses, et n'éprouvant que des refus,

il avait pensé que le cœur de la jeune fille était encore retenu dans les liens trop forts d'un premier amour et qu'il fallait attendre.

Mais dès qu'au palais Strozzi il se rencontra avec le secrétaire de Norsini, tous deux se devinèrent. Après une discussion hautaine de part et d'autre, il se revirent à Fiézole, derrière les ruines du temple des anciens augures toscans. Depuis ce temps, le jeune courtisan sut ce que pesait une épée dans la main d'un rival. Il en garda long-temps un amer ressentiment.

Mais s'il avait sur ses traits la beauté d'une femme, il en cachait aussi dans son ame la pusillanimité. A sa dernière rencontre avec le poète, il ignorait comment

Sixte-Quint avait pris soin de le venger. Épouvanté par cette apparition imprévue, par ce regard terrible, le souvenir de Fiézole lui revint, et sous des conseils de prudence il dissimula sa frayeur et sa lâcheté : que Dieu lui pardonne !

. . . . . . .

Les amans ne songeaient plus à retourner à Florence ; mais l'écho de cette ville venait de retentir du nom de Gaëtana, et jusque dans les retraites de la Vallombreuse de nouveaux adorateurs la poursuivirent. Messagers secrets, chargés de protestations d'amour et de bijoux et de promesses brillantes ; tout fut mis en jeu auprès d'elle. Le péril était grand. La florentine avait peut-être songé avec regret à son éclat passé ; cependant l'idée d'abandonner un malheureux que seule elle

pouvait aimer sur la terre, était loin de son cœur. Elle lui confia tout d'abord, et les poursuites dont elle était l'objet, et ses refus d'ouvrir les missives et d'accepter les présens.

Mais les confidences de Gaëtana, répétées, finirent par jeter le trouble dans l'ame de son amant. Quoi! tant de persévérance de la part de ses rivaux!... Une jeune fille, faible, ardente, élevée dans le luxe, une femme dont lui-même avait exalté l'imagination et les désirs, résisterait-elle long-temps et toujours à ces tentateurs? Que pourrait-il donc lui offrir en échange de ce qu'elle refusait? Autrefois, l'or, la moire, les tapis soyeux, l'enchantement des fêtes, elle avait tout quitté pour lui; mais alors il possédait ce talisman céleste avec

lequel il éteignait ses souvenirs d'opulence et faisait taire ses regrets de jeune fille. Autrefois, à Florence, Gaëtana débutait à peine dans la vie; le monde ne s'était encore révélé qu'à ses organes extérieurs; le bonheur n'avait frappé que ses yeux, ses oreilles, n'avait caressé que la surface de son être; elle ne le connaissait que par cette impression de fraîcheur et de plaisir, semblable à celle que lui faisaient éprouver une toilette nouvelle, le bruit d'un concert ou le vent dans ses cheveux : il ne s'était point fait sentir au-delà de l'enveloppe matérielle. C'était affaire de jeunesse, de nouveauté, de vanité satisfaite. Ce fut alors que le poète la vit, qu'il s'adressa à ce cœur inerte encore, et à sa voix puissante, à ses accens enflammés, un olympe s'était ouvert devant elle, tout

brillant de promesses passionnées, d'amour, de délire, de poésie et de rêves dorés; et il avait triomphé de ses rivaux.

Aujourd'hui que lui reste-t-il pour lutter contre eux?

Le sentiment de son infériorité lui fait enfin connaître la jalousie, dont son orgueil et sa fierté l'avaient préservé jusqu'alors. Si la jalousie est toujours un supplice, un vautour de Prométhée pour quiconque l'éprouve, que dut-elle être pour lui! Lui poète! lui chez qui tout était folle joie ou désespoir, dont chaque pensée retombait sur son cœur brûlant, comme, sur le fer rougi, la goutte d'eau qui pétille, s'échauffe et remonte agrandie en vapeur enflammée! Jaloux! lui,

l'homme sans langue et sans mains, lui dont toutes les émotions se centuplaient en se concentrant. Lorsque cette puissance frénétique fut là, faisant mouvoir, excitant tous les ressorts d'une pareille imagination, quels drames terribles durent se passer dans sa tête, confus, inachevés, mais si riches de combinaisons douloureuses, de motifs d'angoisses!

. . . . . . . . . . . . . . .

Et comment s'en défendre, comment la combattre? Gaëtana s'était aperçue qu'en éclairant son amant, qu'en lui dévoilant avec franchise tous les moyens employés pour la séduire, elle n'avait fait que redoubler ses ennuis. Elle crut devoir se taire, et, pour rendre le calme à cet esprit irrité, elle lui cacha ses émotions, dérobant à sa vue, autant qu'elle pouvait

le faire, les tentatives de ses adorateurs, les combats qu'elle avait à soutenir et dont elle sortait toujours victorieuse, renonçant par-là au prix qui devait lui en revenir dans son estime, et lui faisant ainsi le plus grand sacrifice qu'une femme puisse faire.

Mais ce silence même ajoutait aux tourmens du misérable. Craignant tout, soupçonnant tout, ne pouvant provoquer une de ces explications toujours si persuasives dans la bouche de celle qu'on aime, si elle essayait de sourire, il la croyait perfide; si son front s'abaissait soucieux, et qu'une pensée de tristesse obscurcît son visage, il la croyait coupable. Un mot, un geste, un regard, le feuillage agité par l'oiseau, un enfant qui fredonnait ou sif-

flait en gardant ses chèvres, un moine qui regagnait le cloître fondé par Saint-Gualbert, tout lui semblait piége, signal, déguisement; tout exaspérait son imagination pressée d'un aiguillon âcre et vénéneux, et lancée sans frein, sans guide, dans une carrière illimitée. Rien ne s'offrait à lui qu'il ne rattachât à cette idée fixe : on eût dit que les hommes et la nature, ligués ensemble, ne marchaient plus que vers un seul but, celui d'arracher sa maîtresse de ses bras.

Lui-même comprenait son injuste folie; il en rougissait. Pour y mettre un terme, il résolut de se vaincre, d'affecter une confiance qu'il essayait en vain de ressentir, de souffrir seul, et de ne point justifier du moins les lâches propos qui l'avaient

accusé de n'être que l'argus de la belle florentine.

Il cessa de l'accompagner le matin, dans les courses qu'elle avait à faire pour aller à la provende; souvent même elle ne le retrouvait plus à son retour à l'habitation. Il errait dans ces bois de hêtres et de sapins, élevés en amphithéâtre sur la pente des collines, et dont la sombre épaisseur a donné le nom à la vallée ombreuse.

Un jour, assis sur un rocher qui montait presque jusqu'à la cime d'un de ces noirs massifs, il embrassait d'un coup-d'œil tout le paysage, tandis que Gaëtana, pour quelque emplette à faire, s'était rendue seule au prochain village; il con-

templait les tours et le clocher du monastère qui s'élevaient au-dessous de lui; ses regards plongeaient dans les cours intérieures, calmes et silencieuses, sous ces longues galeries de pierre, basses, froides et tristes, dont les murs n'avaient pour ornemens que des cénotaphes et des devises lugubres, où l'on marchait sur les morts, où tout appelait au recueillement et à la méditation; puis, sous ces corridors, il vit s'avancer gravement un religieux qui, le front baissé, les mains jointes, traversait avec lenteur ces bandes d'ombre et de lumière qu'y projetaient alternativement la clarté du ciel et les sombres piliers de la voûte; il y croyait voir une image emblématique de toutes les choses d'ici-bas, et de l'existence de l'homme et de celle des peuples, où sans

cesse les instans de bonheur et les siècles de gloire sont interrompus par l'obscurité, où la nuit succède au jour, l'ignorance à la civilisation, et où l'on passe, le front courbé, au milieu des tombeaux, sur les débris des générations, sans y laisser même la trace de son pied.

A force d'y rêver, il en vint à se dire : « Pourquoi n'irais-je pas vivre au milieu » de ces hommes qui se font des vertus » du silence et de la méditation? Com- » bien d'entre eux n'a-t-on pas vus renon- » cer au monde, s'interdire la parole, » s'isoler même de leurs compagnons, et » volontairement se condamner à l'état » d'inertie et d'impuissance où je suis » tombé. Eh bien ! ceux-là je les retrou- » verai à mon niveau, et je me résignerai

» à ma misère en voyant autour de moi » ces riches qui possèdent, dédaigner ce » qui me manque et que je pleure... Mais, » pensait-il, étaient-ils poètes, étaient-ils » amans? Qu'importe! la poésie et l'a- » mour doivent s'éteindre privés d'air et » de soleil. J'aimerai Dieu, je prierai, je » jeûnerai, je presserai de ma poitrine et » de mon front les dalles glacées du cloî- » tre, et je vaincrai ou j'en mourrai »

Alors il se sentit soulagé; son cœur battit plus librement; il crut ne devoir plus éprouver que des émotions calmes et douces. Ses yeux achevèrent tranquillement l'inspection de la vallée, et, pour la première fois depuis long-temps, se levèrent confians vers le ciel, comme pour lui demander assistance. Ils s'arrêtèrent

en s'abaissant sur un chemin étroit et sablonneux qui, prenant à revers la colline sur laquelle il était placé, tournait autour d'une de ses croupes, en la divisant comme par un ruban fauve qui descendait ensuite vers la plaine, au milieu de laquelle il se perdait en se déroulant.

Ce chemin était celui par lequel Gaëtana devait passer. En le reconnaissant, le Mutilé détourna aussitôt sa tête. C'était un premier sacrifice qu'imposait à ses passions mondaines cet homme misérable, qui, sans fanatisme religieux, presque sans croyance, pensait pouvoir supporter les rigueurs et l'ennui du cloître.

Pour résister à l'instinct de son amour jaloux, il essaya d'abord de s'en distraire

par les grandes images que fournissait à sa mémoire la vie ascétique et contemplative des premiers chrétiens ; devant lui s'ouvrirent les catacombes de Rome avec leurs agapes fraternels interrompus par le martyre ; les déserts de la Thébaïde avec leurs Antoine et leurs Macaire, dans la solitude, vivant face à face avec Dieu, et léguant au monde le secret d'un bonheur découvert au milieu des privations et des souffrances.

Mais en vain son imagination s'évertuait pour l'enchaîner avec force à ses nouveaux projets ; la conviction lui manquait, l'enthousiasme ne le gagnait pas, et machinalement sa vue se détournait encore vers le sentier de la plaine. Cependant il voulait triompher de ses désirs, de sa dé-

fiance; il l'exigeait de lui-même, et pour en venir à bout, il eut recours à des moyens puérils qui le servirent bien mieux que son génie défaillant.

Fixant obstinément ses yeux sur le tronc large d'un vieux hêtre, du côté où le vent d'ouest le frappait, il s'imposa pour tâche de compter un à un, en suivant une ligne qu'il se traçait, les lichens, les mousses parasites qui croissaient sur l'écorce de l'arbre. Pendant un long temps, son esprit fut absorbé par cette seule occupation, et il comprit alors comment, à la honte de la raison humaine, les devoirs minutieux et répétés de la vie monastique, l'égrenement d'un chapelet, l'observance d'un rituel, cette vie d'habitude, où l'oisiveté même a ses règles, où chaque instant a

son emploi, cette existence uniforme, monotone, écrite d'avance, limitée, notée pas à pas, suffisait souvent pour faire disparaître des passions dont tous les argumens contraires d'une sage expérience, les volontés mêmes d'une ame forte, n'avaient fait qu'accroître la violence.

Sa résolution fut prise. Dans ce moment la nuit tombait et les vêpres sonnaient au monastère de Saint-Gualbert. Il se leva, se tourna vers le cloître en s'inclinant, comme si déjà il voulait participer aux saints travaux des moines, et quand la cloche cessa de se faire entendre, il regagna sa demeure lentement, sans presser le pas, même en s'en approchant.

Gaëtana vint au devant de lui; il la reçut sans ouvrir les bras, s'assit dans un

coin de l'habitation, et sembla méditer profondément.

Le lendemain, s'efforçant de faire prendre de plus en plus racine à sa résolution, il garda la même impassibilité, rêvant à son existence monacale, se voyant déjà au milieu des jardins du cloître, ou, comme le religieux de la veille, parcourant la longue galerie à travers les jets d'ombre et de lumière. Il songeait aussi aux moyens de faire comprendre à Gaëtana la nécessité d'une séparation, et souriait amèrement en pensant que, sans doute, il allait combler par-là ses voeux les plus ardens.

De son côté, la jeune femme était agitée de réflexions pénibles : ses sacrifices méconnus irritaient sa fierté ; elle pensait que

les tourmens de la jalousie causaient seuls la tristesse de son amant, et, blessée au cœur d'une telle défiance, elle ne cherchait ni par un mot, ni par un regard, à le tirer de cette langueur léthargique. Ainsi se passa la journée.

Le jour suivant, tous deux affectaient encore les mêmes dispositions à la froideur et à la contrainte. Mais le Mutilé était pâle, abattu ; son front blême, son œil terne et fatigué révélaient assez les souffrances d'une nuit sans sommeil. Il avait repris sur un siége sa place et sa contenance de la veille. Silencieuse, agitée, avancée sur le seuil de la porte, un pied hors du logis, comme pour se distraire ou pour sortir, Gaëtana semblait partagée entre un dépit orgueilleux et un sentiment plus doux ;

mais ses yeux se tournent vers son amant, et à la vue d'une larme qui roulait dans sa paupière, un transport sublime d'amour et de pitié s'élève dans son cœur; le saisissant tout à coup par le bras, d'un geste elle lui ordonne de l'accompagner et l'entraîne avec elle, lui laissant à peine le temps de se reconnaître.

A peu de distance et derrière la maison qu'ils habitaient, était une chapelle à moitié ruinée, élevée en l'honneur des victimes de la peste qui en 1374 avait désolé la Toscane. Deux frênes en ombrageaient l'entrée, décorée de colonnes en marbre noir de Pistoie, dont quelques-unes étaient encore debout; un rideau de lierre qui d'abord s'implantant dans le ciment des pierres les avait ébranlées, les

préservait maintenant d'une chute compléte, tapissait l'extérieur et jusqu'aux anciens vitraux, et revenait pendre en festons jusque sur l'autel, par une large crevasse de la toiture qui seule permettait à la lumière de pénétrer dans l'intérieur du saint édifice.

C'est devant cette chapelle que Gaëtana s'arrêta. Ses yeux respiraient l'enthousiasme, son sein se soulevait avec précipitation, et un tremblement passionné agitait tous ses membres. Elle se retourna alors rapidement vers le Mutilé, à qui pendant ce court trajet elle n'avait adressé ni un mot ni un regard. Il put lire dans l'expression de ses traits combien les sentimens les plus contraires peuvent s'allier et se fondre dans le cœur

d'une femme. Il y avait dans la douce illumination de son regard, dans l'abaissement de ses sourcils, dans la contraction de ses lèvres, le vif coloris de son teint, de l'indignation pour l'offense et du pardon pour l'offenseur, les reproches d'une juste fierté, et les joies d'une ame qui pouvait faire preuve à la fois d'innocence et de générosité. Elle quitta le bras qu'elle pressait encore, et, tombant à genoux sur le seuil de la chapelle, s'écria, pleine de ferveur : « Vierge divine, et vous, bien-
» heureux Gaëtan de Thiène, frère de
» mon aïeul, et que ma mère m'a choisi
» pour patron, je vous prends à té-
» moins que si jamais je me montrai par-
» jure, ce fut pour le suivre, lui que
» voilà! Je vous adjure par le sang du
» Christ, qu'il retombe sur ma tête si je

» fais défaut à la vérité; ai-je mérité depuis
» que je l'aime, depuis que j'ai tout aban-
» donné pour le suivre, les calomnies qu'il
» amasse contre moi dans sa pensée? Non,
» mes saints protecteurs; et puisque ma
» parole est impuissante pour lui rendre
» le repos, faites descendre en lui la per-
» suasion : vous seuls le pouvez. Qu'il sa-
» che que ce cœur est encore à lui, à lui
» seul; que tous les biens du monde ne
» peuvent me tenter auprès de lui, de lui
» pauvre et souffrant. Le seul soulagement
» à un malheur sans remède ne peut être
» qu'un amour sans fin. Cet amour, je le
» lui jure encore. Je serai sa compagne,
» son amante, sa sœur, son épouse. O
» Vierge sainte! je dépose mon salut éter-
» nel entre vos mains, comme gage de la
» vérité de ce que j'avance. »

Le Mutilé était tombé à genoux, la face contre terre. Toutes ses craintes, toutes ses terreurs jalouses étaient évanouies, et avec elles ses vains projets de retraite et ses songes de cénobite. Prosterné devant Gaëtana, ce n'était point Dieu qu'il invoquait, c'était elle! Du fond de son cœur, il lui criait grâce! en sanglottant, lui montrait au milieu de ses larmes ce sourire de bonheur qu'il croyait ne plus pouvoir exprimer.

Dans cette ame si mobile, dans cette imagination si vive, où toutes les nuances, tous les échos de la passion se reflétaient, se répercutaient avec tant de force, déjà les rêves d'avenir, les illusions, les enchantemens de la vie revenaient en foule. Tout s'était subitement métamorphosé en

lui. Là où il y avait eu angoisses et frénésie, il ne ressentait que calme, repos, espoir, confiance. Les regrets de sa conduite passée, ses remords tout à l'heure si violens, s'effaçaient même devant la plénitude de son bonheur, et, sans que ses larmes eussent cessé de couler, elles ne partaient déjà plus de la même source, et ne brillaient sur son visage que comme un signe de joie et d'amour.

Gaëtana lui souriait à son tour, en pleurant avec lui, l'appelait son époux.... Alors s'écoulèrent quelques instans de silence et d'ivresse; puis tous deux se relevèrent embrassés, et leurs regards, après s'être rapidement interrogés, se tournèrent ensemble vers l'autel.

Infortunés, jouissez de ce bonheur si

doux qu'un pareil moment mène toujours à sa suite; jouissez du peu de jours tranquilles que vous devez goûter encore. Hâtez-vous ; ils sont comptés, et ne seront pas nombreux.

## La Cour de Florence.

---

Sandraino n'avait pas renoncé à ses desseins ; mais, par un sentiment de retenue qui avait sa source bien plus dans sa fierté vaniteuse que dans un mouvement

de conscience, avant d'employer contre son rival les secrets de la pharmacie italienne ou le fer des *bravi*, il voulait essayer le pouvoir de ses séductions sur le cœur de Gaëtana.

Ses efforts infructueux l'ayant convaincu de l'impossibilité de la réussite, il en était revenu aux moyens usités à cette époque en pareille circonstance. Un de ses affidés s'était entendu avec un chef de bandits. Deux cents sequins pour un coup de stylet révélaient peut-être imprudemment qu'un grand seigneur s'intéressait à cette affaire; mais ce *brave* avait juré de ne point chercher à connaître celui qu'il allait servir, et si, par hasard, il venait à savoir son nom, de le taire, même dans sa confession faite sur le chevalet, et de

ne songer enfin à le prononcer que lorsque la corde trop serrée empêcherait les mots de passer.

Tout cela avait été conclu de bonne foi, sous serment, dans une église et la main au bénitier.

Mais lorsqu'il fallut en venir au fait, le *brave* chargé de l'exécution, après s'être rendu dans la Vallombreuse, avoir parcouru, visité les lieux, inspecté l'habitation désignée, ne put reconnaître la victime à son signalement. On lui avait indiqué un jeune homme ardent, redoutable, contre lequel il fallait s'entourer de mesures de précaution, frapper de nuit et par-derrière. Il ne trouva qu'un pauvre infirme languissant, abattu. Le scrupule

lui vint, et il retourna auprès de son chef chercher de plus sûres informations : car dans la morale de ces bandits, qui alors marchaient avec un moine confesseur dans leurs rangs, grande était la différence entre un meurtre payé, commis par besoin, par état, ou un crime inutile, c'est-à-dire improductif.

C'est ainsi que Sanderino fut instruit du malheur de son rival. Il remonta à la source et en apprit la cause. Ne le craignant plus, il cessa de désirer sa mort. Il se sentit même plus à l'aise, plus content, lorsqu'il calcula que, sans un grand fardeau pour sa conscience, il lui était loisible de s'en débarrasser facilement, décemment, par la calomnie. Il ne tarda pas à pouvoir faire usage de ce nouveau moyen.

Une grande solennité pour les arts, une fête donnée au palais Pitti lui en fournit l'occasion. Nous allons pénétrer avec lui à la cour de Florence, où bientôt il devait être question du Mutilé et de sa compagne.

Le grand-duc Ferdinand I^er^, dont Sanderino était l'un des courtisans favoris, venait de s'asseoir récemment sur le trône de Toscane après la double mort imprévue de François de Médicis son frère et de la belle Bianca Capello. Le poison avait joué son rôle dans cette affaire. Mille versions, les unes élaborées à la cour, les autres dans les faibles conciliabules des partisans dispersés de la république florentine qui, depuis la conjuration de 1578, n'osaient lever la tête, circulaient parmi le peuple, le divisaient, et réveillaient en lui

ce vieil amour de liberté et ces souvenirs sanglans qui, depuis un demi-siècle, s'attachaient au gouvernement et à la vie privée des Médicis.

Doué de talens plus que de vertus, d'un caractère haut et libéral, quoique facile à surprendre, préoccupé de vastes projets pour la prospérité de la Toscane, le nouvel intronisé sentait le besoin de distraire fortement son peuple de ces idées, pour le rallier tout entier à lui.

Secouer le joug de l'Espagne qui depuis trop long-temps pesait sur l'Italie, rétablir l'ordre et la justice dans ses états, éloigner de ses côtes les Barbaresques, et purger les campagnes des bandes de brigands qui les infestaient, tel était son but. Mais pour l'atteindre, il fallait d'abord se

rendre maître de cet ennemi intérieur qui travaillait encore sourdement la républicaine Florence, Florence la mutine. De ce côté, il n'avait qu'à continuer l'ouvrage de ses prédécesseurs, qui, peu soucieux de la moralité des moyens à employer, comme tous les usurpateurs succédant à un pouvoir démocratique, ne songeaient à adoucir les mœurs que par la corruption.

Déjà le hideux *sigisbéisme,* favorisé par eux, s'était introduit au milieu des familles, pour en relâcher les liens, en séparant l'époux de l'épouse, et refroidissant le cœur des pères par un doute cruel. Le commerce, qui entretenait l'esprit d'indépendance parmi ces riches citoyens, qu'aucun lien de servilité ne pouvait rattacher au gouvernement, le commerce, à

qui les Médicis eux-mêmes devaient leur prodigieuse élévation, avait reçu, depuis le règne de Cosme I<sup>er</sup>, de continuelles atteintes, d'abord par l'établissement de l'ordre religieux et militaire de Saint-Etienne, puis par la création des titres de noblesse, lesquels forçaient les Toscans à soutenir leurs dignités nouvelles par d'immenses achats de terres, par l'érection de majorats, par des substitutions perpétuelles en faveur des aînés, qui détournaient les capitaux de leur destination primitive, allumaient la guerre entre frères, divisaient les familles anciennes, et donnaient en même temps au trône les grandes fortunes patrimoniales pour ornement et pour soutien.

Le plus noble de tous ces moyens de

corruption, mais non le moins efficace, était les encouragemens donnés aux arts et aux artistes.

Le grand-duc Ferdinand avait résolu d'essayer de se montrer digné du nom qu'il portait, d'opposer sous son règne Florence à Rome, comme métropole des beaux-arts, et de dompter le caractère superbe des Toscans, en faisant succéder poux eux le bruit des fêtes aux orages politiques du forum.

Sous prétexte de rétablir la façade nouvellement détruite de la cathédrale, (*il duomo*), il appèla autour de lui les architectes, les peintres, les sculpteurs, qui pouvaient l'aider de leurs conseils, de leurs talens, pour l'embellissement de

cette admirable basilique, et, lorsqu'ils se furent réunis, concertés, qu'ils eurent préparé leurs devis, leurs plans, approuvés préalablement par le conseil canonical, il les accueillit tous au palais Pitti avec les plus grands honneurs. Des réjouissances publiques furent même ordonnées; il y eut des danses et des farandoles sur les places de la ville, des joûtes sur le fleuve, et, tandis que le peuple faisait retentir de ses cris de joie les rues de Florence, un spectacle plein d'un intérêt touchant avait lieu chez le grand-duc.

Dans les vastes salons du palais ducal, au milieu de jeunes seigneurs couverts de courts manteaux de soie et de toques emplumées, selon la mode espagnole, presque

généralement suivie alors dans la Péninsule, on voyait des poètes, des historiens, des artistes, vêtus avec simplicité, entourés par des femmes élégantes qui, à l'exemple du grand-duc, semblaient leur faire la cour plutôt que recevoir leurs hommages. La confusion des uns, leur air embarrassé et contraint, l'orgueil qui brillait sur le visage des autres, dont la plupart n'étaient là que pour ajouter au nombre et simuler encore la richesse de cette partie de l'Italie en talens de tous les genres, donnaient lieu à des contrastes piquans qui n'échappaient pas aux observations malicieuses des courtisans railleurs.

. . . . . . . . . . . . . . . .

Après le tumulte des premières félicitations, Ferdinand, voulant dignement fêter ses hôtes, leur fit annoncer que pour amu-

ser leurs loisirs jusqu'à l'heure du repas, un célèbre improvisateur se mettait à leur discrétion, réclamant d'eux du silence et un sujet pour ses inspirations.

Cet improvisateur, c'était le Gelmi, fils d'un boulanger de Vérone, d'abord héritier de l'état de son père, et que le démon poétique avait ensuite chassé de ses foyers pour lui faire courir le monde.

Tandis que chacun prenait place pour l'entendre, et que des valets qui portaient sur leurs casaques brodées l'image d'un *ballot*, blason marchand, armes parlantes des Médicis, construisaient une estrade au milieu du salon, deux hommes s'entretenaient familièrement et à voix basse dans l'embrasure d'une croisée. L'un était San-

derino, l'autre le chevalier Vanni, peintre célèbre, né à Sienne, doué de grandes connaissances, d'un esprit caustique et hautain, et qui alors traversait la Toscane en se rendant en Lombardie. Nous rapporterons une partie de leur conversation, qui peut nous aider à reconnaître au milieu de cette foule les hommes remarquables d'une époque dont l'amant de Gaëtana peut-être eût suffi pour relever la gloire. . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

— Cotisons-nous, disait Vanni à Sanderino, pour attacher un nom et une idée à chacune de ces figures. Je ne connais ici que quelques peintres obscurs, à l'exception du Naldini, que vous voyez là-bas, souriant au plafond, assis dans ce riche fauteuil, sans s'inquiéter de la nièce

du grand-duc, la princesse Marie de Médicis, debout près de lui ; car c'est le plus distrait des hommes.

— C'est par distraction sans doute aussi, interrompit Sanderino, qu'il est venu faire sa visite à son souverain en costume d'atelier.

— Mais voici l'attelage qui doit traîner à la postérité la gloire de l'école bolonaise... les deux couples de frères Carrache ; tous quatre travaillant sans relâche à l'illustration d'un seul nom. Aussi, il le faut avouer, il ira loin. Celui qui caresse sa moustache et joue avec le pommeau de son épée, c'est Louis, le chef de la famille. Son petit frère Paul est à ses côtés. Le nom qu'il porte sera lourd pour celui-là, et il

fera bien de ne point quitter la compagnie de son frère et de ses cousins.

— Lequel des deux autres est Annibal?

— Le voici : en surcot de velours noir, tenant lestement de sa main renversée sur sa hanche une toque *à la Raphaël*, car il a voué un culte d'amour au *maître*, quoiqu'il se croie son égal pour la composition. Ce jeune homme pâle, à la figure maladive, à l'air timide et soucieux, et qui roule machinalement sous ses doigts les bords de son manteau de drap, c'est Augustin son frère, autrefois orfèvre, aujourd'hui peintre et graveur, et à qui Annibal voudrait faire abandonner les pinceaux pour le burin ; car il craint de se voir sur-

passer par lui. Sa jalousie est un hommage mérité qu'il rend au pauvre Augustin, le plus poète de tous les Carrache. Mais en voilà assez sur les frères et cousins..... Je ne vois plus ici, parmi mes connaissances, que Jacques Lippi qui vaille la peine d'être nommé. Maintenant, à votre tour, animez pour moi ces fantômes qu'un mot suffit peut-être pour grandir à mes yeux de toute la hauteur d'un piédestal.

Sanderino voulut d'abord lui faire passer en revue les gens titrés, les prélats, les chevaliers de St.-Étienne, et jusqu'aux moindres officiers du duc; mais Vanni l'interrompit.

— Ceux-là, leurs plaques, leurs habits

suffisent pour me dire ce qu'ils sont, et l'importance de leur maintien pour m'apprendre ce qu'ils voudraient être. Bornons-nous, s'il vous plaît, aux hommes de science et d'art : Ce sont les héros de la fête.

— J'y consens. Voici d'abord le comte Bardi de Vernio....

— Encore un comte !...

— Attendez donc, c'est l'ordonnateur en chef des fêtes de la cour.

— Que m'importe!

— Et puis, il est de plus poète fort distingué.

— A la bonne heure !

— Vous voulez des poètes, ajouta Sanderino avec une sorte de nonchalance et en agitant à droite et à gauche les gants ambrés qu'il tenait à la main; en voici deux. Ce jeune homme, sans barbe au menton, qui cause en ce moment avec la princesse Marie, à qui le Naldini a permis de reprendre possession de son fauteuil, c'est Ottavio Rinuccini, le lyrique. On en fait grand cas au palais, surtout la jeune princesse. Cet autre, c'est le Tassoni, auteur de *la Secchia rapita*. (le sceau enlevé), poème héroï-comique. Maintenant, voulez-vous des musiciens, des compositeurs? nous n'en manquons pas, Dieu et sainte Cécile en soient loués! Voici Emilio del Cavaliere, Luca Marenzio, Giulio Caccini, Corsi, Peri, Strozzi, Malvezzi... sept! une pléiade musicale complète!

— Et cet homme noir, en est-il aussi?

— Je l'ignore. Je sais seulement qu'il se nomme Bellarmin, et qu'il arrive de Louvain.

— Bellarmin! s'écria Vanni en entendant prononcer le nom du savant professeur, non, ce n'est point positivement un musicien, mais un théologien, l'une des lumières les plus ardentes de l'Église romaine, qui, dans tous ses écrits, soutient et développe cette thèse que les rois ne peuvent tenir leur pouvoir que de la volonté des peuples, mais que ceux-ci doivent entière soumission au pape.

— Alors, dit Sanderino, une belle réception l'attend à Rome.

Je crains fort, ajouta tout bas Vanni, en jetant un regard scrutateur sur Bellarmin et sur le grand-duc, qu'il n'ait pas autant à se louer de celle qu'on lui aura faite à Florence. Ces deux ecclésiastiques avec lesquels il paraît s'entretenir si vivement sont sans doute deux savans aussi ?

— Savans! je n'en crois rien. Ce sont les prieurs de St.-Marc et de Ste.-Marie-Novella, tous deux en guerre depuis longtemps au sujet d'un baume précieux, d'une panacée universelle, que fabriquent et que débitent leurs moines, et qui profitent de leur entrée libre chez le prince pour tenter de lui faire prendre part à ce grand débat, le forcer à se prononcer pour l'un ou pour l'autre et à faire cesser

la concurrence. La ville a déjà failli être en feu pour cette querelle.

— *Peccavi!* Je ne suis point physionomiste aujourd'hui, puisque je prends Bellarmin pour un chanteur et des moines pour des savans. Cependant, dites-moi quelles sont ces quatre figures vénérables de vieillards adossés, à l'extrémité de ce salon, contre la tapisserie qui donne tant de relief à leurs traits caractérisés, et fait si bien ressortir les tons de leur chair et la blancheur de leurs cheveux? Il y a de la pensée dans ces vieilles têtes-là. Par la manière heureuse dont ils sont éclairés, par la simplicité de leurs poses et de leurs ajustemens, on croirait que c'est un tableau du divin Paul Véronèse qui vient de s'animer.

— Le premier, de notre côté, dont la fraise est encore plissée avec coquetterie et la moustache grise galamment retroussée, dit Sanderino, essayant de mettre encore en défaut son interlocuteur, c'est un illustre. Il passa, vers le milieu du siècle, pour le plus grand séducteur de son temps, avant que l'usage des *cavalieri serventi* n'eût gâté le métier en le mettant à la portée de tout le monde. C'est un de nos pères conscrits, à nous autres, ajouta le jeune fat en se passant la main dans les cheveux.

— Me suis-je encore trompé? et comment figure-t-il ici?

— Le duc l'aime beaucoup et le loge même dans son palais?

— Mais qu'a-t-il fait?

— Le récit de ses aventures amoureuses serait trop long à vous conter. Il a pu mettre sur sa liste jusqu'à des sœurs et des nièces de papes.

— Enfin, quels sont ses titres ?

— Chanoine de Santa-Maria *del Fiore*.

— Mais son nom, mais son rang? Il est autre chose, sans doute, qu'un ancien séducteur.

— Ah! poète, historien, que sais-je! c'est Scipion Ammirato, qu'on surnomme, depuis qu'il vit à la cour, le prince des historiographes de son siècle.

— Grand nom! qui me sauve et qui me

suffisait seul. Maintenant, quel est cet autre vieillard couvert d'une espèce de dalmatique à l'ancienne mode, et que votre pléiade musicale vient d'entourer avec tant de respect.

— Palestrina, le prince de la musique; car depuis Cimabué, le prince des peintres, et le Dante, le prince des poètes, dans votre république des lettres et des arts, on se jette les principautés à la tête. Le troisième vieillard, c'est Vincent Galilée; encore un musicien qui cultive aussi avec succès les mathématiques, quoiqu'il soit plus connu par ses motets que par ses équations. Près de lui, vous voyez son fils, cette tête de songe-creux: il le destinait aussi aux arts, à quelque commandement supérieur des violes et des trombo-

nes ; mais le jeune homme a mal tourné. Il a professé à Padoue des principes d'une philosophie qui sent le fagot, dit-on, et ses nombreuses découvertes dans des sciences dangereuses pourront bien finir par le brouiller tout-à-fait avec l'Église.

Ce jeune homme indiscipliné, dont le père n'avait pu parvenir à faire un musicien, c'était le grand Galilée, déjà inventeur du thermomètre, du pendule et de la balance hydrostatique, et qui, quarante ans plus tard, à genoux devant un prêtre, devait faire abjuration de son génie.

— Enfin, demanda Vanni, ce dernier personnage vénérable à qui le grand-duc vient d'adresser la parole avec des gestes si affectueux ?...

— C'est Jean de Bologne, un sculpteur.

A ce nom, si honoré, de l'artiste français, alors entièrement fixé à la cour de Florence, Vanni fit de la tête et de la main un salut aussi profond et aussi respectueux que si Jean de Bologne eût été là, près de lui, pour le recevoir et y répondre. Il s'apprêtait même à relever par un sarcasme l'air d'indifférence hautaine du courtisan en désignant si haute renommée; mais le murmure des conversations avait cessé autour d'eux; on n'entendait plus sortir de quelques bouches que ce demi-sifflement qui appelle le silence. L'improvisateur était déjà sur son estrade, possesseur d'un sujet donné, fermant les yeux, et se passant lentement les mains sur le front.

Il avait à chanter la gloire italique au seizième siècle.

Essayant d'abord d'esquisser largement l'ensemble de ce grand tableau, il employa l'*ottava*, mesure de prosodie créée par Boccace, et que l'Arioste et le Tasse avaient popularisée. Son début fut brillant et pompeux. Il représenta, des deux extrémités du siècle, deux Médicis, Leon X et Ferdinand Ier, se tendant la main, et les lyres des deux époques répétant le même nom avec reconnaissance. La première moitié de ce siècle avait vu s'élever sur l'Italie un de ces météores de gloire qui n'apparaissent qu'une fois durant la vie d'un peuple. Tous les genres de talens réunis, et poussés à leur dernier degré de perfection, avaient tellement ébloui le regard par leur assemblage éclatant, qu'auprès de ce vaste faisceau de lumières, l'autre moitié du même siècle

semblait devoir rester plongée dans l'obscurité... Mais silence!... Si le soleil, à son lever, n'éclaire qu'un versant de la montagne, il n'en gardera pas moins les flammes de son inépuisable foyer pour le versant opposé. En effet, il s'élève, grandit, descend à l'horizon vers sa couche de pourpre, inonde de clartés ce qui d'abord était dans les ténèbres ; et le pâtre qui, debout sur le sommet du roc, a contemplé ce double tableau, jette un dernier regard sur ces coteaux chargés de pampres, sur ces carrés de seigle dont le vent du soir agite doucement la cime bleuâtre, sur ces vallées verdissantes d'où s'élèvent de chaudes vapeurs; il rappelle ses souvenirs du matin, et se demande si le jour a été plus beau, le ciel plus riche de couleurs, la terre plus riante lorsque le soleil

se levait à l'orient ou lorsqu'il touchait à son déclin. . . . . . . .

. . . . . . . .

Après cette ouverture exécutée à grand orchestre de poésie, et dont on applaudit tout ce qui était à la gloire de Ferdinand, le Gelmi changea de rhythme, abandonna l'*ottava rima*, et voulant se mettre plus à l'aise, entrer plus profondément dans les détails, en quelques centaines de *versi sciolti* rimés ou non rimés, il débita le panégyrique de la seconde époque, et passa à l'encens toutes les célébrités contemporaines et présentes.

. . . . . . . .

Les poètes et les savans, qui n'étaient qu'en petit nombre dans l'assemblée, furent dépêchés rapidement; les sculpteurs et les peintres eurent leur tour : mais ce

fut pour les musiciens que le poète improvisateur réserva les élans de sa verve et ses éloges les plus prolongés.

En effet, la seconde moitié du seizième siècle était l'ère nouvelle de l'harmonie et de la mélodie.

Élève de Claude Goudimel, de Besançon, Palestrina avait été le chef d'une révolution musicale en Italie. Avant lui, la musique des solennités civiles, les refrains populaires, répétés au coin du foyer ou au milieu des fêtes, les airs qui excitaient à la danse et au plaisir, aussi bien que le chant des églises, étaient tous composés d'après le même système harmonique : un style fugué, barbare, confus, imitation dégénérée des modes de l'ancienne mu-

sique grecque. Palestrina, le premier, l'avait dépouillée de cette fausse enveloppe scientifique, si nuisible à l'expression et à la mélodie. Il avait fait entendre des chants purs, simples et nobles; sa messe du pape Marcel, son *Stabat*, avaient commencé une réputation à laquelle il avait mis le scéau par la création de ses *madrigali* à quatre et cinq voix.

Une autre révolution s'opérait aujourd'hui dans l'art si difficile, si compliqué, de la composition musicale. Emilio del Cavaliere avait déjà fait à Florence le premier essai de la musique appliquée à une action dramatique complète. Corsi, Peri et Giulo Caccini, en cherchant à retrouver la mélopée des Grecs, avaient inventé le récitatif.

Tel fut le sujet, fort peu inspirateur par lui-même, que traita le Gelmi avec une grande adresse. Homme habile, il savait que les détails en seraient rebelles à la poésie; mais il comptait sur l'effet d'un mot, d'un nom, d'un éloge à bout portant. Chacun devait s'intéresser à un tableau dont les modèles posaient encore sous ses yeux, surtout dans ce temps où l'art musical, attaqué, défendu, controversé, avait failli allumer une guerre civile en Italie, et comptait un si grand nombre d'enthousiastes. Il ne se trompait point; l'effet de ses vers fut prodigieux : à plusieurs reprises, on l'interrompit par des applaudissemens frénétiques et des cris d'admiration. Lorsqu'il eut cessé, chacun se leva; les yeux étaient brillans, les figures animées, et les applaudissemens

redoublèrent. Plusieurs coururent l'embrasser, et Ferdinand lui-même, se mêlant à la foule des complimenteurs, prit gracieusement la main du Gelmi et lui laissa au doigt une bague d'un grand prix.

Alors s'engagea une conversation générale, bruyante, confuse, saccadée, où vingt sujets furent traités ensemble et tour à tour, mais où, comme dans l'improvisation du Véronais, il ne fut bientôt plus question que de l'art musical.

Après avoir entendu discourir Emilio et Caccini, le grand-duc, adoptant leurs idées, voulut prendre part à l'élan qui se manifestait autour de lui, et ne point laisser échapper, dans un pareil jour, l'occasion de montrer sa bienveillance

pour les arts. Afin de les mettre à même d'essayer de leur nouveau système, il chargea sur-le-champ le jeune Ottavio Rinuccini de la composition d'un poème dramatique dont Peri, Corsi et Caccini devaient se distribuer la partition. Pour que la pièce fût représentée avec toute la pompe et tout l'éclat convenables, il déclara qu'un théâtre allait être construit aussitôt, à ses frais, dans le jardin *Boboli* attenant au palais. Rien ne devait être épargné pour hâter l'exécution de ce nouveau projet; et Médicis, après avoir essayé de se tenir à la hauteur de l'enthousiasme général, se laissant séduire par ses propres idées, dépassa bientôt tous les autres, et pensa avec orgueil que peut-être l'avenir mettrait au nombre de ses plus beaux titres de gloire d'avoir attaché

son nom à la création du premier théâtre lyrique. Les architectes, les peintres présens, prirent, d'un commun accord, l'engagement solennel d'interrompre leurs travaux commencés, pour ne songer qu'à l'érection et aux embellissemens du nouveau monument, qu'ils devaient entreprendre sous la direction du comte Bardi de Vernis.

Ces marques de munificence du grand-duc furent accueillies avec la plus vive reconnaissance. Chacun y trouvait son emploi, chacun se félicitait; mille voix s'élevaient pour célébrer les vertus du souverain de la Toscane, et la protection éclairée qu'il accordait au talent.

Giulo Caccini seul n'était pas encore

satisfait. Il voyait autour de lui, pour construire l'édifice de sa gloire future, des poètes, des peintres, des architectes; mais il lui fallait des chanteurs. Grand chanteur lui-même, il savait de quelle importance devait être dans une action dramatique une voix douée d'une ame. Quant à ses chœurs, il espérait rencontrer, soit à l'église, soit parmi les porte-faix de Rome, des organes pleins et sonores, et les castrats pouvaient y figurer facilement sous le costume féminin. Mais cela ne suffisait pas : il fallait des femmes, une surtout, pour jouer, chanter, s'attendrir, pleurer, aimer avec lui. Où la trouver cette femme encore jeune, jolie, au regard expressif, au gosier flexible, qui connût et surmontât les difficultés de l'art, sans cesser de se prêter à toutes les illusions

de la scène? Où la trouver, quand rien encore n'avait pu préparer sa venue? La jeune fille timide, élevée dans la culture des arts, quitterait-elle sa mère pour s'élancer tout à coup sur les planches d'un théâtre et affronter les mille regards d'un public? Non, quelle femme, riche encore de grâces et de talens, oserait donc partager leurs travaux et s'associer à leur gloire?

. . . . . . . . . . . . . .

Le nom de Gaëtana fut prononcé..., d'abord sourdement, à voix basse, dans un angle du salon; mais il gagna de proche en proche; bientôt, il se répéta plus hautement; chacun se répria de souvenir; car la plupart des hôtes du palais Pitti l'avaient été naguère du palais Strozzi, et la voix harmonieuse et argentée de la jeune fille semblait

encore vibrer à leur oreille. Il y eut cependant encore un moment d'hésitation, de réflexion, comme si on eût craint (tant les têtes étaient exaltées sur le nouveau projet du grand duc!) de traiter trop légèrement une si importante affaire. Mais on se rappela les charmes de sa personne, l'élégance de sa taille, l'expression pénétrante de son regard... Il se fit un silence, puis on applaudit tout à coup, et, dans un élan unanime, le nom de Gaëtana fut répété avec enthousiasme par toute l'assemblée.

Mais cette femme, sur le sort de laquelle on délibérait ainsi, sans s'inquiéter de ses idées, de ses scrupules, de ses refus possibles, où la rencontrer, et qui la déciderait?

Sanderino se chargea de tout. « Rien
» ne sera plus facile sans doute, disait-il,
» que de décider Gaëtana à nous seconder
» dans une entreprise projetée en faveur
» d'un art qu'elle a cultivé et qu'elle aime.
» De plus, son état présent de gêne, la vie
» misérable qu'elle mène aujourd'hui, non
» loin du lieu qui lui rappelle ses anciens
» triomphes, la mettront bientôt à notre
» merci. Un obstacle cependant se pré-
» sente; qu'on le lève et je réponds du
» reste. »

Il travestit alors l'histoire du satirique romain, qu'il représenta comme un malheureux convaincu d'hérésie et de nécromancie, et qui, par sortilége, phylactère ou brevet magique, avait lié le sort de cette jeune femme, si brillante encore, à

son sort, à lui, démon à face humaine, tout sillonné des foudres de l'église. « Faites, » ajoutait-il, cesser le charme en sépa- » rant le sorcier de sa victime, et, dès » demain, Gaëtana, rendue à la raison, au » bonheur, aux arts, accourra d'elle-même » au devant des largesses de notre gra- » cieux souverain. »

Le succès de la grande révolution lyrique ne tenait donc plus qu'à un ordre d'arrestation, signé Ferdinand.

Quelques voix généreuses, sans connaître le proscrit, risquèrent un doute en sa faveur. Mais d'autres, en nombre beaucoup plus grand, combattaient par tous les moyens pour faire triompher la motion de Sanderino. Les uns (des éclésiastiques

peut-être) y applaudissaient au châtiment d'un hérésiarque et d'un sorcier ; les autres n'aspiraient qu'à aplanir la route qui devait conduire au nouveau temple de l'harmonie, et puis on voulait entendre et revoir encore la merveille du palais Strozzi.

Ferdinand de Médicis, monté sur le trône par un double empoisonnement, se laissa facilement persuader que pour complaire au Vatican, dont il avait à redouter les réprimandes, il devait continuer les vengeances du pontife.

Pour le pape et la chanteuse, il signa l'arrêt.

Dans ce moment, des cris bruyans et

joyeux retentissaient au-dessous du palais. On entendait le galop des cavalcades au milieu des rires et des éclats de voix multipliés du peuple : c'étaient les vainqueurs du *Calcio* ou du jeu de ballon, divertissement fort honoré alors des Toscans qui le tenaient de leurs ancêtres ; ils venaient recevoir les complimens du prince, et déposer aux pieds de la jeune Marie la grande banderole des vaincus. Le duc et sa nièce marchèrent au devant d'eux. Chacun alors se dispersa de côté et d'autre pour prendre sa part de la joie populaire, et il ne resta bientôt plus dans les sallons que le chevalier Vanni et Sanderino, qui tenait à la main l'ordre de s'emparer du sorcier, mort ou vif.

— Vous avez poursuivi ce malheureux

avec acharnement, lui dit Vanni. De quelle espèce d'hérésie a-t-il été convaincu?

— Ce n'est nullement pour cause d'hérésie qu'il fut condamné et mutilé à Rome.

— Vous le soupçonnez donc réellement coupable de magie?

— Je ne crois point à la magie, dit Sanderino.

Vanni le regarda fixement, et après quelques momens de silence, il lui tourna le dos brusquement et sortit. Sanderino se mit aussitôt en devoir de mettre l'ordre à exécution.

Ainsi cette grande assemblée, convo-

quée avec éclat pour procéder à la reconstruction d'une Église, venait de décider l'érection d'un Théâtre et cette fête brillante donnée en l'honneur du talent et des arts, aux acclamations universelles, se terminait par une nouvelle persécution dirigée contre un poète dont le malheur seul peut-être égalait le génie.

## Les Apennins.

---

Le lendemain, au jour naissant, déjà une compagnie de piquiers et d'arquebusiers se dirigeait vers la Vallombreuse, lorsque, par un billet, l'un des pour-

suivans de Gaëtana l'avertit généreusement du danger.

Pauvre Florentine ! il lui fallut encore une fois se mettre en route à la suite du proscrit. Et cette fois c'était sa patrie qu'elle quittait. Ils tournèrent vers l'Apennin, et marchèrent sans s'arrêter jusqu'au village de Nipozzano. On entrait dans le mois de mai ; il y avait dans l'air des brises fraîches, de douces senteurs, et les berges herbeuses que n'avait point touchées le soleil, étincelaient de rosée. Mais les fugitifs n'avaient plus d'ame à donner au plaisir ; la leur était absorbée par une douleur profonde, car chacun d'eux souffrait des peines de l'autre.

Pensifs, étourdis encore du coup qui

venait de les frapper, de l'interruption du repos si doux qui avait semblé recommencer pour eux, ils suivaient lentement un sentier, longeant le village, et dont la courbure leur permettait d'éviter l'entrée de Nipozzano, lorsque, de derrière une haie, des cris confus et joyeux, des rires éclatans et prolongés se font entendre et, tout à coup, devant eux, légères, folâtres, parées de leurs plus beaux ajustemens, en jupes courtes, de couleur bleue ou écarlate, les cheveux en nattes, entremêlées de fleurs, et leur petit chapeau sur l'oreille, se montre une bande bondissante de jeunes filles de douze à quinze ans, qui, audacieuses avec la pudeur au front, se tenant toutes par la main, leur ferment le passage, en riant et en rougissant.

C'était dans toute la Toscane un des

priviléges des fêtes de mai, d'aller ainsi, dès le matin, de maison en maison, réveiller les voisins, ou, sur la route, suspendre la marche du voyageur par un *allegro maggio*.

Le proscrit s'arrête étonné; Gaëtana sourit le cœur brisé, car cet usage lui rappelle et la patrie qu'elle abandonne et les plaisirs passés de son enfance. Six jeunes filles, se détachant du groupe, présentent aux étrangers quelques fleurs cueillies dans les fossés et sur les bords du chemin, et, entonnant en chœur les paroles suivantes, en accompagnent l'air par leurs poses cadencées, par leurs mouvemens multipliés d'allées et de venues, se plaisant à voir voltiger les longs rubans de diverses nuances attachés au-dessus de leurs épaules.

« C'est le *maggio* qui est revenu, le » joyeux mai, qui donne de la chaleur au » sang et fait qu'on s'aime mieux. Jouis- » sez de la belle saison du plaisir et de l'a- » mour, voyageur, jouissez-en gaîment, » car aujourd'hui tout fleurit en même » temps sur vos pas, l'espérance et les » orangers, dont les fruits sont si doux. » *Allegro maggio, allegro !...*

. . . . . . . . . .

» Le *maggio* est revenu, et, comme l'hi- » rondelle, vous vous mettez en route; » comme elle, vous reverrez les amis que » vous laissez derrière vous; vous les re- » trouverez heureux et bien portans; vous » leur raconterez vos aventures, après » avoir, à votre retour, jeté un regard » satisfait sur vos ruches fécondes et sur » vos oliviers chargés de fruits, car l'huile

» et le miel ne vous manqueront pas si vous » répétez joyeusement avec nous : *Allegro* » *maggio, allegro !..*

» Quand le *maggio* est revenu, qu'avez- » vous à désirer encore, vous qui pouvez » presser dans votre main la main de votre » belle et lui dire tout bas à l'oreille : *m'ai-* » *mes-tu* ? Marchez donc, et que la Madone » de Lorette ou Ste.-Catherine de Sienne » se trouve sur votre route *Allegro mag-* » *gio, allegro !..* »

En contemplant les yeux brillans des jeunes filles et leur air candide et joyeux, le Mutilé oubliait qu'il était poursuivi, et qu'un moment de retard pouvait le perdre. Le bonheur a tant d'éclat et de pureté sur des fronts de quinze ans ! Cependant, après

que Gaëtana qui, mieux que lui, connaissait les usages du *maggio*, eut distribué à la petite troupe quelques grains de corail de son collier, ils reprirent leur chemin, gagnant les hauteurs, tous deux pensifs; lui regardant blanchir les deux mers sous un horizon immense, cherchant la trace des volcans, ou remuant du pied les débris d'un ancien monde; elle rêvant aux riches collerettes, aux broderies des manteaux de soie, ou prêtant l'oreille à la cornemuse des chevriers. Qu'il eût voulu lui faire partager les pensées fécondes dont il était assailli! Un moment, oubliant son impuissance, l'appelant du regard, il se baissait pour ramasser un fragment de lave, ouvrait la bouche pour communiquer à son amie les idées fécondes qui lui arrivaient en foule; puis sa tête retombait

sur son sein, l'éclat de ses yeux s'éteignait tout à coup, un soupir s'échappait de sa poitrine; c'est qu'il comprenait alors que sa pensée n'appartenait plus qu'à lui seul, et que, sur ce grand théâtre du monde, qu'il avait cru devoir remplir un jour de sa gloire, il ne devait figurer que comme un spectateur inutile et dédaigné.

Ils cheminèrent ainsi, évitant les cités populeuses, les routes trop fréquentées; ne s'arrêtant que lorsque la fatigue forçait Gaëtana de se reposer; car le sentiment d'enthousiasme qui l'avait fait se précipiter sur la route de Rome à Florence, avait dû s'amortir. Le dévouement était toujours le même, plus grand peut-être, plus entier, mais nu, mais désillusionné : aujourd'hui c'était une vertu, presque un

sacrifice ; l'ame ne soutenait plus le corps ; la pauvre fille souffrait de la marche, elle souffrait du soleil, du froid, des sentiers pierreux, du silence et de l'isolement.

Un matin, toujours se dirigeant à l'orient, ils franchissaient un long défilé des Apennins : le terrain montait ; le ciel était grisâtre ; une brume légère, condensée dans l'air, les pénétrait d'une fraîcheur humide. Resserrés entre deux rangs de rochers qui versaient l'obscurité sur eux, marchant lentement, l'un près de l'autre, enveloppés du même manteau, leur silence et la tristesse de leur ame étaient en harmonie avec les sombres objets qui les environnaient. Sanderino, les satellites de Médicis, dépêchés sans doute sur leurs traces, un avenir de misère qu'il ne pou-

vait même espérer de conjurer par le travail, faisaient se contracter le front du Mutilé.

Des idées plus vagues, mais non moins amères, préoccupaient Gaëtana. Une terreur d'instinct dans cette solitude, une appréhension douloureuse, mais sans objet déterminé, la faisaient se retourner avec effroi et se presser craintive contre son compagnon. Le cri d'un oiseau qui passait sur leur tête, une feuille flétrie qui se détachait et frôlait les parois du rocher, les plis du manteau qui se balançaient sur sa cuisse, le bruit monotone de leurs pas, tout était pour elle une impression pénible, énervait son cœur et remplissait ses yeux de larmes furtives, dont elle-même ne pouvait comprendre la cause. Dans ce

moment, elle n'eût osé parler, élever la voix, sans croire que le son de cette voix, l'écho répétant ses paroles, allaient évoquer ce fantôme confus qui obsédait son imagination, et hâter la catastrophe qui les menaçait.

Lorsqu'ils eurent atteint la hauteur du défilé, ils arrivèrent à un endroit où le terrain divisé formait comme un carrefour de montagnes. Là, un spectacle pompeux les attendait. L'obscurité avait disparu; le brouillard n'était plus qu'au-dessous d'eux. A leur droite s'élevaient, en se mariant, de légères collines de marne grise et bleue, posées sur des bases de lave. Le ciel était pur, et parsemé seulement de bandes violettes. Le soleil, dépouillé de rayons, et se montrant tout à coup sur la cime de Monte-

Traverso, leur apparaissait comme une bombe ardente, jaillissant du cratère de cet ancien volcan. Devant eux, l'abaissement du sol leur permettait de distinguer dans le lointain les champs douteux du Bolonais et les rives du Reno.

Cette vue ranima le poète ; ses sombres pensées s'effacèrent : jamais un tableau de la nature ne l'avait trouvé mieux disposé à l'admiration. Ce n'étaient point des champs de fleurs, des berceaux de pampres, des forêts verdoyantes, élevés par la main des hommes, et que l'aquilon peut flétrir ou renverser, mais des montagnes nues, immobiles, inébranlables, défiant les saisons et les tempêtes, et, ainsi que le génie, ne devant leur beauté qu'à leur grandeur ; c'étaient des cieux animés, un

soleil de flamme, un de ces spectacles enfin comme Dieu seul en sait faire.

Long-temps il le contempla; puis, revenant à Gaëtana qui, rêveuse, était restée assise derrière lui sur une saillie de rocher, il vit de l'autre côté du carrefour et à ses pieds un spectacle plus âpre, mais non moins imposant. Une large ravine creusée par les torrens qui, dans les temps d'orage, se précipitaient des versans opposés des montagnes, semblait, par des monticules échelonnés les uns sur les autres, frayer un périlleux chemin vers les bas-fonds que la brume voilait encore en partie, mais dont il devinait cependant les profondeurs, à ce sol crevassé de nombreuses gerçures, à ces vastes éboulemens, restes désordonnés de l'ancien chaos.

Il se plaisait à sonder de l'œil ces abîmes, à se demander quelles mains, plus vigoureuses que celles du Crotoniates, avaient fendu, séparé ces blocs gigantesques, fouillé dans les entrailles de la terre, pour en bouleverser la surface, éteint ces fournaises allumées autrefois sur toute la chaîne de ces monts.

Il aimait à chercher, à suivre quelque fantasque analogie entre ces ruines si vives encore, entre ces vastes monumens de la nature, brisés, tronqué, stérilisés par elle, et lui, le Mutilé! ruine vivante aussi, tronçon d'homme, volcan étouffé!

Les grandes infortunes sont vaniteuses. Il se sentait soulagé en donnant, par de tels rapprochemens, plus d'importance

encore à ses malheurs, et, penché sur le bord du ravin, il répondait à ce tableau désastreux par un sourire de sympathie.

Gaëtana, dont la délicate organisation se refusait aux distractions pénibles, données par la vue d'une nature convulsionnée, le retenait machinalement par ses vêtemens, et, les yeux fixés à terre, semblait de plus en plus agitée par un triste pressentiment.

Un coup de feu se fait entendre.

Gaëtana pousse un cri, et se réfugie entre les bras de son amant, comme pour lui demander aide et secours, et, le front pâle, l'œil effaré, l'oreille aux écoutes, par un mouvement brusque et rapide, lui indique de la main de quel côté le coup est parti. Il

se répète encore de colline en colline, trouvant un écho dans chaque angle du rocher. Le Mutilé se retourne, et, sortant avec peine de sa puissante contemplation, s'effraie, non du bruit qui s'éloigne en s'affaiblissant de plus en plus, mais de l'image de terreur empreinte sur les traits de Gaëtana. Il regarde; rien ne s'offre à lui; à son tour, il prête l'oreille; tout est rentré dans le silence. Il pense qu'un fragment de roc détaché de la hauteur, en frappant le sentier granitique, a seul causé ce bruit; mais il aperçoit alors une légère fumée, semblable à celle que produit la poudre, s'élever au-dessus de l'une de ces collines marneuses situées à la droite du défilé.

Il n'en peut plus douter : des hommes

sont là ! — Peut-être des chasseurs poursuivent-ils leur proie à travers les bruyères. Il fait un geste pour rassurer Gaëtana ; mais soudain : — Si c'étaient les gens du grand-duc, une meute de sicaires attachée à ses pas, et guidée par Sanderino !..... Sanderino ! jeune, puissant, passionné, a-t-il donc si facilement renoncé à la possession de Gaëtana ? Lui ! dont des obstacles inaccoutumés doivent irriter les désirs ; lui, le lâche ! qui n'a à craindre dans cette circonstance ni le crédit, ni l'épée d'un rival ; lui dont un Médicis se fait l'infâme complaisant ! Ah ! comment l'avoir pu penser qu'il ne poursuivrait pas nuit et jour la femme qu'il a convoitée, qu'il ne jetterait pas à travers tous les sentiers des Apennins ces sbires nombreux que la noble Florence n'entretient plus

que pour protéger les crimes ou servir les amours de ses maîtres ! Ce premier coup d'arquebuse n'est pour eux qu'un signal de ralliement !... Ils songent à lui rendre la retraite impossible ! — A cette pensée, un douloureux frémissement le glace jusqu'au cœur.

En effet, bientôt il voit les diverses issues de la montagne occupées par quelques hommes à figures sinistres, armés de coutelas ou d'escopettes ; mais ce ne sont point là des soldats toscans. Sous de larges feutres, sans plumes, sans ornemens, les uns portent une résille sarde, une casaque de soie, un léger cotteron ; d'autres, sous de riches manteaux, des souquenilles délabrées, des sandales de chanvre ; tout ne lui révèle que trop la

présence d'une compagnie vagabonde de bandouliers. Il pâlit d'épouvante, car il a la vie de sa maîtresse à défendre. — Et il est sans armes! — Tu en aurais, qu'en ferais-tu misérable?

Plus rapides que l'éclair, mille pensées se succèdent dans sa tête pour lui faire entrevoir l'horreur de sa position.

Ces hommes, ce sont les compagnons du célèbre Lorenzo Albano, qui abandonna son riche palais de Venise, sa famille, sa place au sénat, sa jeune et belle épouse, pour aller dans les monts inaccessibles de la Sardaigne fonder une république de brigands. Marquant de sa croix de renonciation tous les domaines de ses pères, rayant de lui-même son nom

du livre d'or pour l'inscrire au livre rouge, il avait voulu ne tenir des hommes que ce qu'il pouvait leur enlever de force, ne se nourrir que de son butin, ne porter d'habits que ceux que *dame Maraude aurait filés pour lui*. Pirate audacieux, terreur de toute l'Italie, comptant pour auxiliaires les barbets des Alpes, les bandits des Apennins et des Abruzzes, lorsqu'il l'ordonne, tout ce qu'il y a de meurtriers du Var au Volturno s'arme et marche. Sans pitié, sans remords, impie et railleur, ayant appris que Sixte-Quint était soupçonné par les autres puissances de favoriser secrètement ses rapines, qui entretenaient dans la Péninsule un état d'irritation favorable à ses projets, il écrit au pontife pour l'assurer de son respect, de la douleur qu'il ressent de ces faux

bruits, attentatoires à l'honneur du saint-siége, et lui promettre qu'avant peu, en bon chrétien, il trouvera un moyen sûr de le justifier. Le lendemain il ravage la campagne de Rome, pollue une église près de Velletri, et dîne dans le sanctuaire, le Christ sur son autel, les cierges saints allumés, et les cloches sonnant à pleines volées.

Il s'est fait proclamer par les siens Empereur de la mer, Roi des montagnes, Prince des vallées, et nul suzerain ne lève plus facilement que lui sur ses sujets et vassaux les impôts et redevances. Les paysans de la Toscane le surnomment aussi le *Pape de l'enfer*. Infaillible comme celui de Rome, il tient à faire exécuter ses ordres, même ceux qu'il a dictés au milieu

des crises de la débauche et de l'ivresse. Un jour, à la suite d'une orgie, où des ruisseaux enflammés de punch avaient coulé pour lui et les siens, on vint à parler de femmes, à vanter les charmes de celles de Terracine. Il jura qu'il ferait enlever la ville d'assaut, en plein soleil, pour qu'on pût distinguer plus facilement celles qui seraient dignes de partager sa couche; et il tint parole. Une nouvelle journée des Sabines eut lieu, après quoi la ville fut livrée à l'épée. Depuis ce jour, un harem nombreux égaya la solitude de sa caverne royale, située dans les monts Limbaro. Pour l'alimenter, ses compagnons durent faire main-basse sur les femmes jeunes et belles aussi bien que sur les trésors les plus précieux. Enlevées, embarquées, soumises à son choix, s'il les dédaigne ou

s'il s'en lasse, elles sont livrées à ses bandits ou vendues aux Barbaresques.

Voilà ce que le Mutilé savait, voilà les hommes qu'il voyait devant lui.

Que fera-t-il?

Tombera-t-il à genoux pour implorer la merci de ces misérables? Mais il ne l'obtiendrait pas. — Le peu d'or qu'il possède leur suffira-t-il? Que Gaëtana satisfera bien mieux à leur brutale cupidité! — Lui faudra-t-il donc la leur céder sans résistance? Oh! que ne viennent-ils, les satellites de Médicis! qu'ils viennent!... il va la remettre entre leurs mains; lui-même il les suivra : il consent à descendre pour la vie dans le plus sombre des cachots de

Florence. Voeux superflus! Il faut agir cependant, le péril presse. Les brigands, après s'être consultés un instant, s'approchent, et Gaëtana est là, sur son sein, l'entourant de ses bras, palpitante de frayeur, sanglotant, murmurant : « Sauve-» moi! sauve-moi! »

Un seul moyen s'offre à lui, inexécutable peut-être; mais il le tentera. Il se courbe, il la saisit avec force entre ses bras, l'enlève, et, tournant brusquement sur sa gauche, disparaît dans la ravine aux yeux de ses agresseurs étonnés.

Lancé sur la pente rapide, l'impulsion qu'il en reçoit lui fait précipiter sa course, même à travers le terrain montueux et déchiré qui la termine. Plus il avance,

plus les excavations, les escarpemens se multiplient sous ses pas. Il s'élance de rocher en rocher, entendant avec angoisse des coups d'escopette répétés par mille échos, les brigands l'ayant d'abord suivi dans cette lice périlleuse. Un précipice, ouvert en vaste entonnoir, lui barre le chemin; il l'affronte, sans prévoir, sans calculer le danger, car déjà, dans ce grand déploiement de forces physiques, toutes les facultés de son ame ont été jetées en dehors; sa pensée inerte n'est plus que d'instinct. Son œil n'a pu sonder ce gouffre dont la brume cache encore les dernières profondeurs. Peut-être si, contre toute attente, il y parvient vivant, il n'aura triomphé de tant d'obstacles que pour s'engloutir lui et cette femme aimée dont la vie tient à la sienne, dans les flots du

Reno ou de la Stella qui baignent la base d'une grande partie de ces montagnes.

N'importe, il ne voit que ces hommes, les infâmes compagnons de Lorenzo; il ne songe qu'à préserver Gaëtana d'une effroyable captivité. Il ne comprend de péril que celui qui est là, derrière lui, qu'il croit entendre s'élancer par bonds sur ses pas, siffler à son oreille, qui le glace de son ombre ou le brûle de son souffle. Essayant de se frayer dans l'abîme une route oblique, il s'appuie contre les parois en talus; il fait quelques pas... son pied se fixe avec peine sur le sol humecté par le suintement des sources, verdi par les mousses, les byssus, rendu plus glissant encore par des couches de ces plantes gélatineuses qui rayonnent transparentes

sur les terrains aqueux, ou par des amas innombrables de petites limaces qui aspirent au matin la rosée et les brouillards... Quelques frêles arbustes, des broussailles, croissent çà et là. — Mais comment les saisir! — Il avance cependant... il avance... Tout à coup le terrain dévale sous lui..... sa chute doit être horrible. Sa pensée s'égare, s'éteint..... une lueur la rallume. Il fait face à l'abîme, et debout, immobile, ancré sur ses talons, il se laisse glisser, descendre, entraînant avec lui les terres, les cailloux, les fragmens rocailleux qui roulent et bondissent à ses côtés. Serrant contre sa poitrine son précieux fardeau, dont ses bras engourdis ne sentent plus le poids, avec lequel lui-même il semble être confondu et ne former qu'un seul corps animé par deux ames, il suit la

pente sablonneuse, encore bercé d'espoir, car son cœur est plein d'amour, et la tête de Gaëtana repose sur la sienne. Mais cette Gaëtana, dont il ne peut voir les traits, dont il ne sent plus les mouvemens, si elle n'avait servi qu'à parer pour lui le coup mortel? si elle avait été frappée par le plomb des assassins de Sardaigne!... Pensée horrible! — Gaëtana existe-t-elle? — Qui le lui dira? — Il la tient dans ses bras et il ne peut connaître son sort, et peut-être lui-même il mourra avant d'éclaircir ce doute affreux.

En ce moment il brise du pied le nid d'un vautour, qui s'élève en criant, et tournoie, menaçant, sur son front. A cet objet réel viennent se joindre des objets fantastiques, fruits de son imagina-

tion en délire. Sa tête se remplit de bruits confus; des flammes passent devant ses yeux; il croit se sentir dans un char qui roule; il croit que le vautour s'est attelé au char et l'emporte dans les airs; et l'oiseau terrible, l'œil ardent, le fascinant du regard, tournant vers lui son cou dépouillé et convoitant une double proie, le suit jusqu'au fond du gouffre en rétrécissant son vol circulaire.

Cette longue agonie morale, cette lutte prolongée de la vie contre la mort, cette vision où tout n'était pas chimère, ce supplice où tout n'était pas réalité, ce voyage interminable, si plein d'émotions, de faits variés, et où l'ame et le corps semblaient avoir pris deux routes différentes,

l'une s'élançant dans les espaces de l'air, tandis que l'autre s'abîmait dans les profondeurs du sol : tous ces événemens si multipliés, ces sensations si compliquées, n'eurent que la durée d'un instant, d'une minute ; mais dans cette minute, chaque seconde avait apporté son développement, avait fait vibrer son timbre, avait agrandi son cercle. Que d'hommes ont accompli une existence entière sans avoir autant senti, autant souffert, autant vécu !

Le Mutilé, parvenu au fond du précipice, y resta immobile dans une espèce de torpeur. Le sable et les débris entraînés à sa suite, amoncelés autour de lui, lui servirent de socle, de point d'appui pour le soutenir et empêcher sa chute, lorsque vint à cesser la rapide impulsion.

qu'il avait reçue. Ses pieds étaient déchirés, ses vêtemens en lambeaux; par la violente pression de ses bras, le sang avait jailli de ses poignets tronqués; les blessures faites par la main du bourreau s'étaient rouvertes, et il ne distinguait rien, il ne sentait rien. On eût dit à le voir, du haut de la montagne, lui et sa florentine, l'un de ces groupes de marbre dus à la statuaire antique, et que l'on découvrait de loin dans les profondes excavations de Pompéia, nouvellement fouillée.

Perché vis-à-vis d'eux, sur l'angle d'une pierre, immobile comme eux, le vautour, les ailes à demi-éployées, le cou tendu, l'œil hébété, n'osait attaquer son ennemi debout encore. Tout à coup, sans changer de place, il battit bruyamment de l'aile.

Le Mutilé releva la tête; ses esprits lui revinrent; des visions qui l'avaient épouvanté, il ne restait plus devant lui que le vautour qui, le voyant se mouvoir, s'élança hors du gouffre et se perdit dans les nues; des bruits confus qui l'avaient assourdi, une chute d'eau prochaine était le seul qui se fît entendre encore. Il regarda autour de lui : à sa gauche, le précipice s'offrait sans issue; à sa droite, l'une des branches de la Stella se frayant un passage à travers l'écartement des masses calcaires, s'était creusé un double lit d'inégale hauteur, soit qu'un côté du sol lui opposât plus de résistance que l'autre, soit plutôt que le cours d'eau ne présentant pas toujours le même volume, n'occupât ses deux conduits qu'accidentellement et gonflé par les pluies d'orage.

Quoi qu'il en soit, dans ce moment, le torrent avait sa rive; un chemin praticable était frayé sur l'un de ses bords. Le Mutilé, se débarrassant aussitôt, non sans efforts, des obstacles qui retenaient ses pieds captifs, se hâta de suivre la route que la Providence ouvrait devant lui, avant que l'irritation fébrile qui le soutenait encore se fût apaisée et que le repos ne l'eût rendu au sentiment de la douleur physique.

Il suivit d'abord le cours du torrent, descendant avec lui cette pente brute et nue, suivant ses détours à travers les déchirures de ces blocs immenses de marbre et de granit, n'apercevant le ciel que comme une bande longitudinale, étroite, dentelée, anguleuse. Se courbant sous les pointes de rochers qui menaçaient

sa tête et celle de Gaëtana, bientôt il a vu le torrent s'engouffrer et disparaître dans un vaste réceptacle souterrain creusé au milieu de ces montagnes. Mais d'autres chemins lui sont ouverts ; la route s'élargit devant ses pas ; une sorte de végétation reparaît ; un faible horizon frappe sa vue. Franchissant les fondrières et les ravins, il parvient enfin jusqu'aux sentiers des étages inférieurs de l'Apennin, soutenant toujours dans ses bras sa maîtresse évanouie. Mais du moins maintenant il sait qu'elle existe : son front s'est humecté de son haleine, et le fardeau qu'il porte prolonge seul sa force surhumaine.—Un jour, avant un an peut-être, dans ses bras et contre son cœur plus navré, c'est ainsi qu'il doit te soutenir encore, pauvre Gaëtana !....

Quand elle revint à la vie, à la lumière, sa première pensée fut celle du désespoir. Elle crut se retrouver au pouvoir des bandits; elle crut que ses sens ne l'avaient abandonnée que le temps de fermer et de rouvrir les yeux, et chercha, stupéfaite, le carrefour des montagnes arides, et les collines marneuses, et ces figures effrayantes qui l'avaient tant épouvantée. Elle ne vit devant elle qu'un paysage riant, des buissons d'églantiers, des touffes d'arbres verts, et sur sa gauche un petit hameau encadré dans des haies vives d'aubépine, et dont les cheminées fumaient. Tout semblait y faire présager le calme et le bien-être. De riches plantations de mûriers et d'oliviers s'y développaient sur le versant des coteaux ondulés qui servaient de première ceinture à cet

Éden. Non loin d'elle, une vache, attachée par la corne, y paissait dans de hautes herbes; auprès étaient parqués des brebis et des béliers, protégés par un chien vigilant, de race bolonaise; de longues bandes de toile blanchissaient dans les prairies; des hommes équarrissaient des chênes; un moulin à eau, entouré d'une oseraie, et mis en mouvement par un ruisseau, bordé de flambes jaunes, tournait à l'entrée du village, et le bruit régulier de sa roue, les chants des travailleurs, le sifflet même du pâtre, ajoutaient à l'animation du tableau. Tout, jusqu'à la température, était changé pour Gaëtana. L'air lui arrivait tiède et doux à sentir. Il lui semblait qu'aucune crainte, aucune appréhension de danger ne pouvait l'atteindre là. Pendant quel-

ques instans, elle se vit seule, et son isolement ne l'effrayait pas, ne lui déplaisait pas; elle crut rêver ou sortir d'un rêve, et déjà se demandait si leur exil de la Vallombreuse, leur marche dans les montagnes, la rencontre des bandouliers, cette détonation retentissante, ces têtes hideuses, n'étaient point un jeu bizarre de son imagination : car, ces faits accomplis, quel pouvoir surnaturel avait donc pu la sauver du danger? Comment se trouvait-elle tout à coup, d'un endroit sauvage et stérile, transportée dans cette vaste et fraîche vallée? Tout cela n'aurait-il été que chimère, songe, vertige, folie peut-être? et, la pensée encore indécise, cherchant et craignant la vérité, flottant dans un doute qui n'était point sans charmes, comme se réveillant à la vie, au bonheur,

elle souriait au spectacle inattendu qui l'entourait, lorsque, en se retournant, elle aperçoit près d'elle, étendu à ses pieds, pâle, ensanglanté, presque mourant, son compagnon d'exil, son amant et son libérateur (elle n'en douta pas). Mais par quels moyens était-il parvenu à tromper les efforts des brigands de Sardaigne? Quels périls avait-il bravés pour l'arracher au déshonneur? — C'est ce qu'elle devait ignorer toujours.

Agenouillée près de lui sur le gazon, elle étancha le sang qui coulait de ses blessures, et, dans sa tendre gratitude, le pressant contre son sein, l'appelant son dieu, son sauveur, le couvrit de larmes et de baisers. Mais le Mutilé, sombre, impassible, les lèvres contractées, semblait

ne recevoir qu'avec indifférence les caresses de Gaëtana.

Si elle pensa qu'en ce moment la fatigue et la douleur paralysaient tous les mouvemens de cette ame ardente, elle se trompa. Brisé de lassitude et d'émotions, le Mutilé songeait peu à ses souffrances. Sorti miraculeusement d'une tentative désespérée, il n'avait point dans le regard un seul éclair de joie pour sa merveilleuse réussite. Il ne voyait dans les moyens employés par lui pour le succès, que des preuves de sa dégradation. — « Ah ! » se disait-il, avec une tristesse profonde, » quel est donc désormais mon rang » parmi les hommes ? Que fait auprès de » moi cette femme qu'il ne m'est plus » permis de protéger ? Je suis jeune, au-

» dacieux, robuste, et mon courage ne
» peut se manifester que par la fuite!
» Reculer sans cesse devant mon ennemi,
» mettre entre nous l'intervalle des
» champs, des plaines, la barrière des
» fleuves, des montagnes, l'espace béant
» d'un précipice! fuir! toujours fuir! me
» cacher!.... voilà ma gloire à moi!... Ce
» serait la honte d'un autre! »

Les meurtrissures de ses pieds s'opposaient à ce qu'il pût continuer sa marche: il fallut se résoudre à séjourner en cet endroit. Ils étaient dans les belles vallées de Scarperia, plus belles encore par le contraste qu'elles présentent avec les autres parties de l'Apennin, sur la ligne qui conduit de Florence à Bologne. Gaëtana descendit vers le jeune pâtre, l'appela d'un geste,

et celui-ci, laissant à son chien la garde du troupeau, accourut, et l'aida à transporter au hameau voisin le voyageur souffrant.

Ce petit pays était presque entièrement peuplé d'anciennes familles florentines, qui, à la prise de leur ville par les troupes impériales, en 1531, se réfugièrent au milieu des montagnes pour y trouver un reste d'indépendance, et pouvoir braver avec plus de sécurité le gouvernement des Médicis, qui ne songeait guère à elles. Une seule maison dans ce village avait une chambre meublée, une *locanda*, réservée aux étrangers que des raisons de commerce ou de plaisir attiraient dans la vallée. Cette maison d'apparence rustique, et où l'hospitalité ne s'exerçait que bourse déliée, appartenait cependant aux descen-

dans du célèbre Feruccio, le dernier héros de la république.

Le malade, soutenu par le pâtre et par Gaëtana, introduit dans ce *castelletto*, qui, à l'extérieur, ne présentait que l'aspect ordinaire d'une hôtellerie de village, avec son pignon surmonté d'une branche de pin, sembla frappé d'abord du singulier ameublement de la salle de réception. Les murailles, tapissées d'images de sainteté, de chapelets, de rameaux bénis, se montraient chargées encore de lourds trophées, composés d'instrumens d'agriculture et de guerre, artistement confondus ensemble. On y voyait près des hoyaux, des bêches et des pioches, de vieilles cuirasses, héritage de famille, de longues hallebardes surmontées de bonnets d'acier;

plusieurs fusils à rouets et à mèches y brillaient, luisans comme s'ils sortaient d'un des arsenaux de Vienne ou de Milan, et, quoique à cette époque et dans ces contrées, où souvent des bandes de malfaiteurs exerçaient leurs ravages, il ne fût pas rare de rencontrer des paysans conduisant la charrue le sabre au côté et l'escopette en bandoulière, tout cet appareil belliqueux, un tel luxe d'armes dans une chaumière, surprit le Mutilé, et ne laissa pas que de faire impression sur l'esprit d'une jeune femme, façonnée aux mœurs de Rome et de Florence, et qui avait rêvé le calme parfait à la vue de cette riante vallée.

La figure grave et sévère des maîtres du logis, leur costume de couleur sombre,

l'air de réserve et de froideur avec lequel ils les accueillirent, fut loin de dissiper cette première impression. L'hôte et ses trois fils, assis autour d'un *focone*, foyer ardent de braise, placé au milieu de la salle, se levèrent à l'entrée des nouveaux arrivans; mais aucun d'eux ne les salua et ne leur fit les complimens d'usage. Gaëtana ne douta pas un instant que sa parure froissée, flétrie, les vêtemens souillés et lacérés du banni, ne fussent l'unique cause de cet accueil glacial. Elle se trompait.

L'hôtelier Peraldi poussait jusqu'à l'affectation l'austérité des moeurs républicaines, ce qui ne l'empêchait pas de lever sur les voyageurs la dîme de Saint-Julien du mieux qu'il pouvait. L'orgueil qu'il

ressentait de compter un héros dans sa famille, la crainte d'avilir le sang plébéien, mais illustre, dont il sortait, surtout devant des étrangers, partisans des Médicis peut-être, voilà quelles hautes raisons lui avaient fait mettre au nombre de ses habitudes invétérées la gravité du maintien et le mépris de toutes les politesses de convenance, usitées alors dans Florence la prostituée. Au milieu des siens même, qu'il avait instruits à agir et à penser comme lui, il conservait ce ton de roideur et cette dignité d'apparat, ne parlait que par sentences, ne se découvrait le front qu'en prononçant le nom du Christ ou celui de Feruccio, et semblait ne s'animer que lorsque la cause de son pays était mise en jeu devant lui. Alors il avait de longues histoires à raconter, de longs

discours à faire, après lesquels il retombait dans un état méditatif dont on le retirait difficilement.

Imbus de ses principes, ses fils prenaient leur part de ses vieilles haines pour tout ce qui touchait au gouvernement des Médicis. Le plus jeune surtout, Antonio, sombre, mélancolique, tourmenté d'une humeur noire, vivait à l'écart, taciturne, silencieux, comme épiant l'occasion de faire éclater ses ressentimens ; car depuis son enfance il entendait son père et les principaux du village s'entretenir sans cesse de projets de révolte, de complots ; et lui, fatigué de ces éternels délais, se sentait impatient de lutter contre le pouvoir qu'il détestait autrement que par de vaines menaces, des bouderies de femme et des colères d'enfant.

Tels étaient les quatre individus qui se trouvaient dans la salle commune. Gaëtana cependant ne tarda pas à se remettre de son émoi. L'hôtelier ayant fortement frappé ses mains l'une contre l'autre, deux femmes entrèrent : la plus âgée, alerte encore, portait sur sa figure cet air de vivacité et de bienveillance qui, dès le premier coup d'œil, vous assure d'un service si vous en avez besoin, et vous promet encore de ne pas vous le faire long-temps attendre. C'était la gouvernante, ou plutôt la *maestra di casa*, depuis que la mort avait privé le vieux Peraldi de sa compagne. Seule, elle connaissait l'art de soumettre au joug ces ombrageux républicains qui l'aimaient, et la redoutaient même; car ses conseils étaient tellement bons à suivre, tant de

fois les prédictions de sa sagesse s'étaient ponctuellement accomplies, elle possédait un si grand nombre de secrets pour guérir les maux ou pour les prévenir, que, sans sa bonté naturelle, on eût pu penser que des rapports mystérieux existaient entre elle et le malin esprit, resté possesseur de l'arbre de la science. Le bruit en avait couru d'abord, parce qu'on la disait originaire de la vallée de Mesolana, en Suisse, où les femmes naissaient sorcières; mais comme ses sortiléges ne tournaient jamais qu'à l'avantage de chacun, on la laissait faire. La jeune fille qui la suivait, Maria, fraîche et jolie, et le sourire sur les lèvres, était le dernier et le plus chéri des enfans de Peraldi.

A la vue de l'étranger, de l'état pitoya-

ble dans lequel il se trouvait, le bon cœur de la *Maestra* éclata tout à coup. Elle se récria, gronda, gourmanda le père et les fils, ouvrit les armoires, en tira du linge, donna vingt ordres à la fois. Grâce à elle, tout fut mis en mouvement dans la maison, chacun eut son emploi, et l'immobile Peraldi lui-même dut descendre chercher un vin généreux à son caveau, dont seul il gardait la clef, tandis que deux de ses fils transportèrent le malade dans la *camera locanda*, que le pâtre retourna dans les champs pour en rapporter les simples qui lui furent désignées et que la jeune Maria, au moyen d'un long trépied de bois, suspendit une chaudière d'eau sur le *focone*. Antonio seul, inactif, toujours rêveur, debout contre la fenêtre basse, sur laquelle il faisait courir machinale-

ment ses doigts, ne songeait qu'aux derniers récits de son père, et sentait se développer de plus en plus dans son ame les germes dévorans qu'y avait semés l'imprudent vieillard. . . . . . . .

. . . . . .

Le malade était dans sa chambre, bien aérée, située au levant, et dont la vue s'ouvrait vers la petite place du village. Il reposait, les pieds enveloppés, en un large fauteuil de cuir de buffle; un drap blanc, un seul, mais exhalant une senteur d'iris, venait d'être placé sur un lit capable de renfermer sous sa couverte six voyageurs fatigués de la route. Gaëtana, assise, le coude appuyé sur le fauteuil et se laissant aller à ses pensées, fixant sur son amant un regard vague et douteux, poursuivait encore le secret, inexplicable

pour elle, de sa délivrance. Peraldi tenait d'une main une grande coupe de verre nuancé et doré, en forme de gondole, et de l'autre une fiasque à double anse, pleine d'un vin *moscadello* en honneur dans le pays. Ses deux aînés, les bras croisés, semblaient attendre, comme lui, pour agir, les ordres de la *Maestra*. Celle-ci allait, venait, sortait, rentrait, se multipliait, abattant la poussière des meubles, des murailles, disposant sur une petite table de cyprès, noircie avec l'écorce de noix, des compresses, des bandages, des flacons de diverses grandeurs, contenant de l'huile et des baumes; puis, ayant terminé la toilette du lit, elle s'approche du malade et se met en devoir de le débarrasser d'une partie de ses vêtemens déchirés et maculés.... Tout à coup une exclama-

tion d'horreur lui échappe. — « Il n'a « pas de mains! » s'écrie-t-elle.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Tous reculent, saisis d'épouvante, comme si le démon lui-même fût tombé au milieu d'eux. Maria et le pâtre, qui arrivent en ce moment, à la vue de ce tableau de stupéfaction, partagent l'effroi général, dont ils ignorent cependant encore la cause.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

— Qui êtes-vous? demande enfin le vieux Peraldi d'une voix émue, mais menaçante, en s'adressant au Mutilé.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Celui-ci semble se réveiller d'un profond accablement, relève la tête, et les marques d'une vive et vertueuse indignation s'impriment sur sa figure souffrante,

car il a deviné les soupçons de son hôte. Pâle, les mains jointes, Gaëtana se tourne vers Peraldi et d'une voix suppliante : « Ne « l'interrogez pas ; ceux qui l'ont privé « de l'usage de ses mains l'ont aussi privé « de la parole. »

L'horreur redouble parmi les assistans.

Mais Gaëtana, à son tour, entrevoit sur les traits du vieillard la pensée qui l'agite : elle se rappelle que dans plusieurs États de l'Italie, la privation du poignet est le châtiment du vol ; celle de la langue, de la calomnie. La misère du Mutilé lui semble comblée ; elle jette un cri de douleur, se redresse avec désespoir sur elle-même comme pour défendre et justifier son amant : mais, rouge de honte, suffoquée,

sentant fléchir ses genoux, et ses yeux s'obscurcir, elle se détourne et tombe dans les bras de la jeune Maria qui, accourue près d'elle, et tout en larmes, la presse sur son cœur avec de sublimes transports de pitié.

— Mon père! mon père! dit la jolie enfant, cherchant à vaincre son émotion, et à donner à sa voix l'accent le plus persuasif: ce sont d'honnêtes chrétiens!...

— Il faut le croire, ajoute la vieille camériste, en élevant la voix et en saisissant la main de Gaëtana, dont elle s'est soudain rapprochée; il faut le croire, car cette jeune femme ne peut être la compagne d'un bandit; au surplus, guérissons-le d'abord, et prenons confiance en Dieu pour le reste.

— Que Dieu nous assiste donc, reprend Peraldi, d'un ton radouci, après que l'oracle de la maison eut, par l'autorité de ses paroles, donné plus de force aux larmes de Maria; que l'oiseau soit de proie ou n'en soit pas, nous ne lui ferons point quitter le perchoir dans l'état où il se trouve : il dormira en paix dans l'asile qu'il aura payé. Cependant, ajoute-t-il (mu par un sentiment de curiosité qui lui fait pour un moment oublier la rigidité de ses principes républicains), il est arrivé ici en fugitif, les pieds meurtris; et vous savez tous que, d'après les lois nouvelles qu'ils ont imaginées, quiconque arbore pour enseigne la pomme de pin, contracte l'obligation de connaître tous ceux qui s'arrêtent sous son toit : telle est la loi, la règle; l'observe qui voudra, peu importe :

mais enfin si cet inconnu n'a pas de raisons pour cacher ce qu'il est, pourquoi ne le saurions-nous pas! et, fût-il coupable, il n'y a point de délateurs parmi nous!

Gaëtana n'hésite plus. — C'est un proscrit! dit-elle.

— Un proscrit! par le sang de Ferruccio, indignement versé à Gavignana, s'écrie le vieil hôtelier, en retirant son bonnet et l'agitant sur son front (mouvement aussitôt imité par ses deux fils). Un proscrit! Je le reconnais pour l'hôte de mon foyer, et malheur à celui qui, par violence, ferait tomber un cheveu de sa tête! Mais qu'a-t-il donc fait?... Et tous avancèrent d'un pas pour se rapprocher du Mutilé, qui déjà semblait étranger à la scène qui se passait autour de lui.

— Hélas ! il osa lutter contre un pouvoir bien redoutable et se faire le défenseur de ses concitoyens.

— C'est une grande imprudence, dit la *Maestra*, en reprenant auprès du malade ses fonctions interrompues, et le débarrassant de son manteau.

— C'est une belle action ! dit Peraldi, qui, d'après l'accentuation toscane de Gaëtana, ne doutait point que son compagnon ne fût du même pays qu'elle, et ne voyait plus en lui qu'une victime des Médicis, un ennemi de ses ennemis. Un proscrit patriote, s'écriait-il, trouvera toujours place autour de ma table, asile dans ma maison, dussé-je ne jamais entendre sonner l'or passant de sa bourse dans la mienne. La proscription n'est point une

plaie honteuse que l'on doive cacher aux habitans de cette vallée, car tous pensent comme moi; et s'il se trouvait parmi nous un traître capable de vendre le sang de l'étranger, le sien en tiendrait compte. Cependant, ajouta-t-il, en changeant de ton et se tournant vers le pâtre : Giacomo, il est inutile d'ébruiter cette affaire; la discrétion est la meilleure serrure que possèdent les hommes pour mettre leur trésor à l'abri. Si tu parles, songe bien que tu dois à mon frère ton droit de pacage, et qu'il peut te l'ôter.

Attiré par le bruit, Antonio venait d'entrer dans la *locanda*. — Regarde! lui crie le vieillard, en désignant l'étranger du geste; voilà l'ouvrage de la tyrannie! ils lui ont coupé la langue et les mains!

Le jeune homme contempla quelques instans le Mutilé avec une avide curiosité, une attention muette. On l'eût cru insensible sans la contraction qui se remarquait à la partie inférieure de son visage et les artères qui lui battaient aux tempes. — Il est bien malheureux, dit-il enfin, car il ne peut plus tenir un poignard.

La *Maestra* jeta sur Peraldi un regard de reproche qui semblait lui dire : « Quelles « horribles pensées cherchez-vous à mettre « dans la tête de vos enfans ! » Et, déroutant aussitôt la gravité de l'entretien, forçant les idées à prendre une autre marche, elle les contraignit tous, à l'exception de Maria, à s'occuper avec elle du pansement du blessé, imposant à chacun sa tâche. Les pieds du Mutilé furent soigneusement lavés dans une eau tiède, mélangée

d'une forte décoction de racines de peuplier; puis, elle enveloppa ses jambes de mousse trempée d'huile, frotta ses bras et ses épaules endoloris de baumes fortifians, lui fit vider d'un coup la gondole pleine de *moscadello*: après quoi deux des frères le prirent entre leurs bras et l'étendirent dans le lit. Pour surcroît de précaution, la gouvernante plaça sous le chevet un évangile de Saint-Jean, déclarant que si le mal résistait, sa dernière et sa plus sûre ressource serait d'avoir recours à *l'art de Saint-Anselme*, qui consistait dans l'apposition d'un lambeau de linceul pour la guérison des plaies, remède souverain et jouissant alors d'un grand crédit, surtout dans les armées italiennes.

Chacun sortit bientôt, et le Mutilé brisé, courbaturé par la souffrance, fatigué d'a-

voir figuré dans cette scène, acteur muet et immobile, malgré ses douleurs poignantes, ne tarda pas à s'endormir. Le soir venu, la jeune Maria offrit à l'étrangère de partager sa couche, et, le lendemain, toutes deux se réveillèrent liées d'une tendre amitié. . . . . .

Avant l'expiration de la semaine, le Mutilé pouvait se tenir debout et se promener dans sa chambre. Gaëtana, par ses soins, par un redoublement d'amour, avec du calme sur son visage et de l'espérance dans ses yeux, était parvenue à lui rendre le repos de l'ame, si nécessaire à toutes les guérisons. Assidue près de lui, prodiguant à son amant ses trésors de pitié et de tendresse, elle lui laissait voir assez combien le malheur parle éloquemment au cœur des femmes!

Maria venait souvent aider son amie à distraire le convalescent ; et quand il avait besoin de repos, de sommeil, toutes deux allaient respirer l'air dans la vallée, se promener au bord du ruisseau, écouter le bruit du moulin, jouer avec la chèvre favorite de Giacomo. Il semblait alors à Gaëtana que le bonheur parfait fût revenu pour elle ! Le son d'une voix qui répondait à la sienne était si doux à son oreille, une figure qui lui souriait en l'écoutant avait tant de charmes à ses yeux ! Elle contait à la jeune villageoise une partie de ses malheurs, passant sous silence, avec un merveilleux instinct de pudeur, ce qui eût pu alarmer l'ame naïve d'un enfant : mais dans le narré de ses traverses, parfois la coquetterie lui revenait malgré elle, presque à son insu, et

elle n'omettait point de dire les persécutions que lui avaient attirées sa beauté, ses vingt ans, et l'harmonieuse flexibilité de sa voix. Du reste, maintenant elle ne regrettait rien ou croyait ne rien, regretter, et ne demandait à l'avenir que des instans semblables à ceux dont elle jouissait alors.

Un jour, les deux amies, rentrant au village, furent étonnées de voir un grand nombre d'habitans rassemblés sur la petite place et presque devant la maison de Peraldi. Gaëtana se troubla, et toute une série de nouveaux malheurs se déroula dans sa pensée. Mais Maria, prenant l'avance, courut s'informer de ce qui se passait, et Gaëtana, rassurée rien qu'en la voyant revenir, se rapprocha avec elle du

cercle de curieux, où leur attention fut bientôt vivement éveillée.

. . . . . . . . . . . .

Un improvisateur causait ce rassemblement dans le hameau. C'était le Gelmi qui, encore tout parfumé d'un encens de cour, comblé des bienfaits du Grand-duc, se rendait dans sa patrie, et, chemin faisant, ne dédaignait pas d'exciter l'admiration et les largesses des bons paysans de la vallée, rançonnant ainsi les sujets après le souverain, ne perdant jamais une occasion d'accroître sa gloire ou sa fortune, aussi bien inspiré devant des chapeaux de feutre que devant des toques de velours, ne se souciant guère plus d'avoir pour accompagnement les accords des harpes, que le bruit des sonnettes des deux mulets qui composaient son équipage, et par-dessus

tout cela vivant joyeusement et largement en route.

Lorsque les deux jeunes amies vinrent grossir le nombre des spectateurs, le Gelmi demandait un sujet pour ses chants, un thême sur lequel il pût étendre ses broderies poétiques; et dans son rustique auditoire, nul ne semblait se disposer à faire droit à sa demande : chacun le regardait l'œil étonné, la bouche béante, et sans avoir l'air de chercher même un sens à ses paroles, quand tout à coup un vif mouvement se manifeste sur un des points de l'assemblée. Antonio Peraldi, le front nu, le geste véhément, se fait jour dans le cercle, jette sa bourse de cuir aux pieds de l'improvisateur, et, l'œil enflammé, lui crie d'un ton impératif : — « Chante la

« liberté et la gloire de la vieille Toscane! »
— Un murmure approbateur se fait entendre, des *bravi* éclatent dans la foule plus resserrée, et soudain une pluie de pièces d'argent et de monnaies de cuivre tombe autour du Gelmi. . . .

Celui-ci ne se fit point prier. Comme il avait chanté l'illustration des Médicis, il célébra les bienfaits de la liberté, avec autant de chaleur, autant d'entraînement, empruntant même à son improvisation du palais Pitti quelques-uns des vers les plus saillans et des images les plus pompeuses, pour les replacer avec adresse, déguisés, fardés, dans son nouvel œuvre. Au reste, n'y mettant nul effort, républicain de naissance, flatteur par caractère, vaniteux, prodigue et gourmand, il s'inquiétait peu

du sujet, et n'était soucieux seulement que de s'attirer l'approbation et les bonnes grâces de son auditoire, quel qu'il fût.

Cette fois, personne n'eut à se plaindre. L'improvisation fut vive et chaleureuse, l'auditoire reconnaissant.

Lorsqu'il eut fini, deux mouvemens opposés se firent remarquer dans cette assemblée composée de gens de même opinion. Les plus timides, effrayés d'avoir écouté jusqu'au bout ces vers audacieux, observaient un profond silence, et, baissant la tête, interrogeant furtivement du regard les figures qui les entouraient, souriaient ou se troublaient, selon qu'ils y croyaient découvrir des signes de terreur ou de

sécurité. Les autres, émus, entraînés, enthousiasmés, sautaient, criaient, riaient, embrassaient le poète, aux pieds duquel ils ne tardèrent pas à déposer, comme hommage, un monceau de cédrats, des melons *cocomeri* de Pistoie, des mortadelles, des tortues du lac, et toutes les friandises que produisait ou que possédait l'heureuse vallée.

Les deux jolies filles, toujours en observation devant la foule, s'étonnèrent de ne pas voir parmi ces derniers ce fougueux Antonio, dont la brusque exaltation avait seule provoqué une scène qui pouvait n'être pas sans danger pour les habitans de Scarperia. Elles le cherchèrent des yeux et ne l'aperçurent point, même lorsque le Gelmi, se disposant à reprendre

sa route, embourša les pièces d'argent, chargea un mulet à bagages de ses provisions et de sa menue monnaie, et prit congé du pays, en envoyant gracieusement des baisers à ses auditeurs, dont une partie le suivit encore quelque temps, et dont le reste se dispersa.

Antonio était déjà dans la petite cellule qu'il habitait à l'étage supérieur de la maison de son père. Là, accroupi sur une natte, les coudes sur les genoux et la tête dans ses mains, il se répétait, les yeux fermés, les accens de liberté qu'il venait d'entendre ; il se les répétait, pour y trouver de vertueuses instructions, des ordres!....

Il se persuadait que l'arrivée du poète

véronais au milieu de cette vallée des Apennins n'avait point eu lieu sans quelque vue secrète de la Providence. C'était elle qui l'avait guidé à travers les sentiers périlleux des montagnes, jusque sur la place d'un misérable village, pour venir éprouver le courage d'un pauvre paysan, et, par un mot inattendu, lui arracher le secret de son éternelle pensée, faire jaillir l'étincelle du caillou, la foudre du nuage. Puis encore, il se rappelait les cris de joie et les battemens de mains de son père et des autres, et se disait que si on honore ainsi celui qui parle au nom de la liberté, que ne devrait-on pas à celui qui agirait pour la reconquérir.

Son cerveau ne se remplissait que de projets terribles, des visions d'un avenir

de gloire, de rêves libérateurs; et lui, il aspirait à tenter l'exécution de ces nobles desseins : il se croyait appelé par une voix divine à mettre la main au grand œuvre. Et quand il se fut bien enivré de ses pensées, que son sang embrasé eut exalté ses esprits et troublé sa raison, il sentit le plancher de son *camerotto* tourner et s'agiter sous lui : la voix divine, la voix mystérieuse frappa distinctement son oreille; il ouvrit les yeux, et vit dans l'angle obscur de sa cellule une lumière blanche et vive glisser du haut en bas, s'étendre sur la double paroi, des caractères de feu courir en serpentant sur la muraille, et y tracer son devoir. Il jura d'obéir.

En cet instant où les chants de liberté du Véronais bouleversaient ainsi l'ame

d'Antonio Peraldi, au-dessous de lui, dans la chambre du malade, la même cause faisait naître d'autres transports.

. . . . . . . . .

Le Mutilé était assis près de sa fenêtre, aspirant la fraîcheur du vent d'est, lorsque le Gelmi fit son entrée dans le hameau. La rumeur qui ne tarda pas à s'élever sur la petite place ouverte devant lui, attira son attention. Il fut témoin de l'énergique apostrophe d'Antonio, et l'admira. Il entendit le poète nomade; sa facilité l'étonna; mais la médiocrité de ses vers fut loin de satisfaire cet esprit difficile. Cependant quand il en vit les effets, lorsqu'éclatèrent les cris répétés d'admiration, lui-même se prit à l'émotion générale; ses idées ambitieuses de célébrité l'assaillirent avec plus de force; la gloire lui parut

belle, même au village; il envia ces hommages grossiers, mais sincères, dont on entourait le Gelmi. Cet homme, lyre vivante, dont chacun pouvait tirer des accords à volonté, lui sembla doué d'un sens de plus que les autres hommes; ce talent qu'il avait d'abord dédaigné, il en devint jaloux. Commander ainsi à son inspiration, rhythmer sa pensée, parler librement cette langue divine, dont les plus splendides génies ont long-temps bégayé les mots avant de les pouvoir articuler, voilà ce qui lui sembla un don venu du ciel, le comble de l'art, et le complément d'une grande organisation poétique. — Mais comment le cerveau pouvait-il suffire à tous ces travaux divers, à toutes ces élaborations successives et rapides de la pensée, nécessaires à l'accomplissement de cette

œuvre de révélation subite? Comment l'esprit pouvait-il, d'un seul coup, saisir, embrasser un sujet dans son ensemble, lui marquer ses divisions, le créer dans ses détails, le revêtir de pompe, d'images, d'harmonie, se soumettre à toutes ces actions simultanées, produire enfin le vers léger, tendre, sonore, en préparant celui qui va suivre, grave et majestueux?

Il essaya. Il s'imposa un sujet; mais ses pensées confuses ne se groupaient qu'avec lenteur. L'expression le fuyait, rebelle, fantasque, capricieuse. Il ne s'élançait en avant que pour s'arrêter, bronchait à chaque pas, timide, irrésolu, décontenancé, voulant toujours régler les mouvemens de son imagination, au lieu de se laisser emporter par elle. Erreur! car ce

n'était plus un coursier bridé, sellé, que l'on guide du mors et de l'éperon, qu'il avait devant lui pour le conduire; c'était un cheval fougueux, indompté, aux jarrets nerveux, à la croupe bondissante, au poitrail haletant, qu'il fallait saisir par la crinière, monter d'un bond, et suivre en aveugle dans sa course inspirée.

Il l'osa; il y parvint. Il se reconnut doué au plus haut degré du talent de l'improvisation, cet homme à qui la parole était interdite à jamais. Les pensées audacieuses, inattendues, naissaient, fermentaient, se développaient avec rapidité dans sa tête, et, pour les peindre, les vers sonores et brillans, étincelans de verve, jaillissaient en foule, pour venir expirer éteints sur ses lèvres closes et muettes.

Cet état de faiblesse et d'irritation, de force morale et d'impuissance physique, le jeta de nouveau dans un profond abattement, auquel des transports de rage succédèrent; puis une fièvre ardente le saisit.

Ainsi, deux fois les chants du poète véronais étaient venus ajouter à sa misère. L'effet n'en avait pas encore cessé pour Antonio.

Dans la soirée de ce même jour, le bruit se répandit parmi les habitans de la vallée qu'une troupe nombreuse de gens d'armes, commandée par un jeune seigneur de Florence, avait paru sur la route de Fiorenzuola à la Scarperia. Chacun pensa d'abord qu'ils avaient été envoyés pour surveiller et repousser les compa-

gnies de bandouliers qui exerçaient leurs ravages de ce côté ; mais Maria, se rappelant les récits de Gaëtana, fit part de ses soupçons, de ses terreurs à sa famille, rassemblée alors dans la chambre de la gouvernante pour les travaux et les prières du soir. — Ces hommes armés, c'étaient les sbires dépêchés sur la trace des deux fugitifs ; ce jeune seigneur, c'était le chevalier Sanderino, favori de Médicis. A ce dernier mot, Antonio, qui avait à peine semblé prêter attention aux paroles de sa sœur, leva la tête ; puis il rentra dans sa méditation.

Le vieux Peraldi parut d'abord déconcerté, soit à cause du danger que pouvaient courir ses hôtes, soit par un retour sur lui-même. Cependant il se remit bien-

tôt, prit un ton rassuré, et, tout en interrogeant du regard la figure de la gouvernante, il proposa de mettre sur-le-champ en lieu de sûreté le Mutilé et sa compagne, pour les dérober aux recherches des persécuteurs, ou, arborant ouvertement le saint drapeau de l'hospitalité, d'appeler tout le pays aux armes pour le défendre.

— Votre tête folle, couverte de cheveux blancs, ressemble aux volcans couverts de neige, dit la *Maestra*. Croyez-vous trouver chacun disposé à risquer ses biens et sa vie pour protéger des étrangers que vous-même connaissez à peine, et envers lesquels vous n'exercez qu'une hospitalité d'aubergiste ?

Le vieillard se tourna vers elle d'un air

de mécontentement. — Aubergiste! murmura-t-il, le descendant de Feruccio! et à ce nom révéré, le père et les fils inclinèrent leur tête, en se la découvrant.

— Béni soit le souvenir de Feruccio! répondit la gouvernante; que le ciel récompense ses mérites, et qu'il nous garde à tous une bonne place dans le saint Paradis! Mais ce n'est pas de lui qu'il est question ici. Songeons à nos hôtes! — A nos amis, ajouta Maria à demi-voix. — Soit. Mon avis est qu'il ne faut pas les alarmer sans raison. Gardons nos mauvaises nouvelles pour nous. Un coup de lancette peut sauver un malade, un coup de langue peut le tuer. Voici donc ce que je propose : ce Sanderino n'est pas encore près d'ici; laissons aux proscrits leur nuit de

repos; demain, avec le jour, on enverra Giacomo en avant, le plus loin qu'il pourra, sur la route praticable aux cavaliers, qui conduit à Fiorenzuola. Il verra, il s'informera, et nous préviendra en coupant droit par les sentiers des montagnes qu'il connaît mieux qu'aucun autre habitant de la vallée. Si le danger se détourne, nous laisserons le malade guérir à son aise, et la jeune femme dépenser avec nous la bonne humeur qui, dit-elle, lui est revenue au milieu de nous. — Maria, d'un coup-d'œil, remercia la gouvernante. — Que si le péril s'approche, nous ne resterons pas les bras croisés et les pieds enracinés dans le sol devant lui : alors seulement, croyez-moi, il faudra sonner le tocsin aux oreilles du pauvre homme malingre et souffreteux, et lui marquer l'heure du dé-

part et la route à suivre. Est-ce votre avis?

Chacun approuva, à l'exception d'Antonio, qui, voyant son père renoncer si facilement à ses idées belliqueuses, avait brusquement pris congé de la famille et regagné son gîte.

Au jour naissant, le nouveau projet était mis à exécution, et déjà le pâtre Giacomo voyageait lestement dans l'Apennin, mettant l'oreille contre terre pour entendre le pas des chevaux, ou escaladant le sommet des rochers pour voir de loin briller au soleil les cuirasses florentines.

Le Mutilé sommeillait encore, épuisé par ses émotions précédentes; Gaëtana,

ignorant le danger, prenait plaisir à le voir reposer ainsi, et, attendant patiemment son réveil, disposait des vases de fleurs dans la *locanda*, rangeant tout, mettant tout en ordre à petit bruit.

Depuis quelque temps l'heure du repas était sonnée pour l'hôtelier, et la famille, réunie dans la salle commune, n'attendait que l'arrivée d'Antonio pour se mettre à table. Cependant Antonio se faisait attendre; on ne l'avait point vu de la matinée, et Peraldi, impatienté, se disposait à dire le *Bénédicité* sans lui. — Tout à coup les yeux de la gouvernante, levés vers cette partie de la muraille où brillaient, échelonnés, des fusils de toute espèce, s'y arrêtent fixement. Elle reste immobile, la pâleur au visage; une idée de

terreur semble la préoccuper, puis, soudain, avec un geste convulsif, et comme saisie d'une de ces inspirations subites qui parfois viennent surprendre les habitans des montagnes, elle s'écrie d'une voix retentissante : — « Pourquoi ce vide sur la » muraille? une arquebuse a été enlevée » de sa place!... par qui?... dans quel » dessein? courez! on tue un homme près » du *Ponte-Calvo!* »

Peraldi et ses fils, dans une horrible anxiété, semblaient attendre qu'elle achevât de s'expliquer; mais pendant quelques instans elle garda le silence; ses yeux se détachèrent avec lenteur de la muraille, s'arrêtèrent tour à tour sur chacun de ceux qui l'entouraient; ensuite elle passa péniblement la main sur son front, et, tom-

bant dans une espèce d'accablement, ne laissa plus échapper que ces mots : — « Il » n'est plus temps!... restez!.... s'y re- » prendre à deux fois, quelle horreur!... »

Tous se regardaient avec étonnement, ne sachant encore que conclure des paroles ambiguës de la *Maestra*, et cependant, quoiqu'ils n'osassent se communiquer leur pensée, ils s'accordaient sur le sens qu'ils devaient donner à ses révélations, mais sans y ajouter une foi entière, ne pouvant s'expliquer les causes probables d'un si terrible événement.

Un meurtre!... L'absence d'Antonio, l'arquebuse enlevée disaient assez que c'était le plus jeune des fils de Peraldi qu'elle avait voulu désigner. — Mais une toute

autre idée que celle de l'homicide ne pouvait-elle l'avoir poussé hors du domicile paternel? — La chasse ou la cible ne suffit-elle pas pour le retenir? Il est infatigable, adroit, et ces exercices lui plaisaient beaucoup naguère. — Errant dans les montagnes, il a peut-être rencontré un voyageur égaré, et lui sert de guide pour le remettre dans son droit chemin; car, malgré sa tristesse habituelle, il est bon et bienveillant.

Et après ces questions, les regards se tournaient vers la *Maestra*, comme pour lui demander une réponse plus rassurante, et qui apportât un adoucissement à la blessure qu'elle avait faite; mais elle gardait un silence obstiné.

— Mon frère, dit Maria, n'a point d'en-

nemis : à la vie de qui donc eût-il voulu attenter, ou qui eût voulu attenter à la sienne? . . . . . . .

— Qui sait? répondit en soupirant le vieux Peraldi; avec de jeunes têtes, il suffit parfois d'un mot, d'un geste, et les querelles vont vite et loin entre gens armés. Mais, s'écria-t-il en se levant précipitamment, et se croyant éclairé par une lueur inattendue, n'a-t-elle pas parlé du *Ponte-Calvo*, sur la route de Fiorenzuola?... Antonio n'a pu aller de ce côté... quel motif l'y eût conduit? C'est de Giacomo qu'il s'agit. Le malheureux! il y aura rencontré les sbires du Médicis, qui peut-être le prenant pour un espion... ah! pauvre Giacomo!... N'est-ce pas cela? Répondez, Leonora, dit-il en s'adressant de

nouveau à la gouvernante : c'est de Giacomo qu'il s'agit, n'est-il pas vrai? Pourquoi hier avons-nous écouté vos conseils!... Que n'ai-je suivi ma première idée!... les étrangers seraient en sûreté, et Giacomo... Mais parlez donc!... du moins, faites un signe de tête.... Voyons, répondez! répondez! je vous l'ordonne.

La *Maestra* resta immobile, impassible, ne fit point un geste, n'articula point un mot, et parut à peine s'apercevoir de l'injonction qui venait de lui être adressée, d'un ton auquel cependant on ne l'avait point encore accoutumée.

— Malheureux Giacomo! répétait Peraldi, cherchant à se détourner lui-même de ses premières appréhensions; malheu-

reux jeune homme!... Dieu punisse l'assassin!... Comment annoncer à sa mère...

. . . . . . . . . . . . . . . .

— Ah, mon père! mon père! s'écria alors Maria, après avoir jeté un regard vers la fenêtre basse de la salle, c'est lui-même; je l'aperçois qui accourt de ce côté.

— Lui? Antonio? mon fils!....

— Non, dit la jeune fille avec une profonde émotion..... c'est Giacomo.

— Lui! alors, Leonora, que signifient donc vos visions, vos prédictions? Nous avons été bien dupes de nous alarmer si vite des vains propos d'une vieille folle. Votre esprit est dérangé, je n'en doute pas... vous avez rêvé... vous avez menti...

cela est certain. Puis, interrompant tout à coup cette brusque apostrophe : Mais pourquoi donc Antonio tarde-t-il tant !... s'écria-t-il en renversant sa tête et se couvrant les yeux de ses mains, avec un mouvement de désespoir.

En cet instant, Giacomo entra. Il était haletant, essoufflé ; mais sur sa figure brillait cet air de satisfaction contrainte qu'apporte toujours avec lui le messager possesseur d'une nouvelle importante, fût-elle même de nature à répandre plutôt l'effroi que la sécurité.

— Les soldats de Florence étaient en route, dit-il ; mais sans doute ils ont déjà rebroussé chemin : maintenant le berger manque au troupeau, car le chef de l'escorte a été assassiné.

— Assassiné! répétèrent Peraldi et ses fils, saisis d'épouvante, et fixant leur regard stupéfait sur la *Maestra*, restée dans la même position, toujours muette, et ne paraissant éprouver ni surprise ni terreur.

— Oui, assassiné, au *Ponte-Calvo*, ajouta Giacomo; du moins voilà ce qui m'a été répété, car le temps m'a manqué pour aller jusque-là.

Maria pleurait à sanglots. Elle se rappelait le mouvement expressif et le départ de son frère, la veille au soir, après qu'elle eut nommé Sanderino comme chef de l'escorte et favori du grand-duc, et ne doutait plus qu'il ne fût l'homicide.

Elle ne se trompait point. En effet, la bouche de l'innocente enfant avait désigné

la victime au fanatique jeune homme, qu'un vague désir de meurtre poursuivait sans relâche. Cette nuit même, il s'était enfui secrètement de la maison de son père, emportant l'arquebuse. Après six heures de marche, à travers des sentiers montueux, il vit poindre le jour, et le brouillard du matin, se dissipant peu à peu, lui permit de s'orienter plus sûrement, et de reconnaître le lieu où il se trouvait. Il cotoyait le mont Badia; et lorsqu'il en eût escaladé le premier versant, il aperçut devant lui le val riant de Mugello, et sur sa droite le mont Crespino. Non loin de là, un triple rang de rochers, prolongeant les derniers embranchemens de la montagne, venait s'arrêter brusquement en jets inégaux, en arcades rompues, en promontoires, sur le bord

d'une petite rivière qui, dans cet endroit, coupait en deux la route de Fiorenzuola à Scarperia. Un pont, taillé dans un roc vif, aride, nu, que n'entourait aucune végétation, et que pour cette raison on nommait communément le *Pont-Chauve* (Ponte-Calvo), renouait les parties disjointes de la route et rétablissait la communication. . . . . . .

. . . . . . . . .

Ce lieu lui parut propice à ses desseins. L'escorte devait nécessairement avoir recours à ce passage, et de l'une des sombres cavités des rochers, il dominait le pont, et pouvait d'autant mieux ajuster son coup, qu'il voyait tout sans être vu. De plus, s'il voulait fuir, ces masses granitiques, parallèles au chemin, et n'offrant d'issue que du côté de la montagne, lui présentaient

encore un moyen presque infaillible de salut, en forçant à un long détour ceux qui prétendraient le poursuivre. Il résolut donc de demeurer là et d'attendre.

Pour s'affermir dans son projet sanglant, il repassa dans sa mémoire tout ce qu'il avait entendu dire à son père des crimes des Médicis, et de la honte déversée par eux sur la mère-patrie. S'il ne pouvait frapper le tyran lui-même, du moins le coup retentirait dans son cœur, car c'était sur l'un de ses favoris qu'il allait s'essayer. Plus tard, il ferait mieux peut-être. Il se rappelait encore les chants de liberté du Gelmi et les caractères de feu inscrits dans le coin obscur de son *camerotto*. Ses doutes de conscience dissipés, il fit sa prière du matin, prépara son arme, et attendit

avec un calme frénétique le moment d'agir.

Le bruit d'une trompette retentit derrière le mont Crespino, puis il cessa tout à coup. Adossé contre l'angle rentrant d'un rocher qui voûtait sur sa tête et le couvrait d'ombre; Antonio, du haut de sa retraite, le corps à demi-penché, s'appuyant sur son arquebuse, prêtant l'oreille et l'œil fixé sur une bande de terre jaunâtre qui fuyait en marquant le détour de la route, présentait l'image hideuse du crime qu'anime la vengeance ou la cupidité, et aucun de ces deux mobiles si puissans ne pouvait avoir accès dans son cœur. L'homme dont il convoitait la vie avec tant d'acharnement, il ne l'avait jamais vu, n'en avait entendu parler qu'un moment,

et se rappelait à peine son nom. Une haine, née de l'éducation, de l'esprit de parti, seule l'excitait contre lui. Le connaissant, il l'eût aimé peut-être ! Voilà quelles idées lui vinrent soudain, lorsqu'un hennissement de chevaux, distinct et rapproché, lui fit comprendre que sa victime arrivait.

La cavalcade débouchait sur la route. Il pouvait facilement distinguer à sa tête un jeune homme, à la figure efféminée, aux formes élégantes, et monté sur un genêt d'Espagne, qui, ardent, les naseaux ouverts, semblait frémir, indocile, sous la main qui le guidait. Les insignes de l'ordre de Saint-Étienne, suspendus sur la poitrine du cavalier, le faisaient reconnaître assez. C'était lui. Antonio fit le signe de la croix, prépara son arme, en pressa le

rouet; mais déjà sa pensée n'était plus en harmonie avec ce mouvement machinal de meurtre. Le doute revenait.

L'amour de son pays, sa haine contre ses oppresseurs, quelque noble et grande que fût son intention, lui donnaient-ils bien le droit d'arracher la vie, par surprise, à un être qui jamais ne lui avait fait offense? S'il était poursuivi, atteint, dagué, arquebusé par les soldats, ne risquait-il pas son ame en mourant dans un état d'impénitence? Cependant, aurait-il si longtemps médité, caressé, nourri dans son cœur une idée de force, pour l'étouffer au moment où l'exécution s'offrait facile et certaine? Une action dictée par sa conscience, par ses inspirations d'en-haut, lui paraîtrait-elle tout à coup criminelle, lors-

qu'il ne fallait plus qu'oser? Aurait-il quitté de nuit, avec mystère, la maison paternelle, dérobé une arme au foyer domestique, usé pendant six heures ses espadrilles contre les rochers des Apennins, pour venir tranquillement, au soleil, voir défiler l'escorte sur le pont?

Dans cette perplexité d'esprit, une résolution moyenne lui vint, qui, sans lui faire renoncer entièrement à son premier projet, put tranquilliser sa conscience. Il essaya de tenter Dieu. Déjà la troupe touchait au *Ponte-Calvo*, qui n'avait pour parapets que quelques lourds fragmens de pierres siliceuses, alignées sur ses côtés.

Certain de son adresse et de l'invariable justesse de son coup-d'œil, il dirigea le

bout de son arquebuse, non plus sur Sanderino, mais sur son cheval, laissant au ciel le soin de décider du sort du cavalier. Le coup partit, déchira le poitrail de l'animal fougueux, qui, bondissant tout à coup, désarçonna son maître, et le lança sur sa droite, dans la petite rivière coulant de l'est à l'ouest.

Antonio disparut aussitôt derrière la ligne des rochers, s'enfuit, troublé, hors de lui, persuadé que Sanderino avait dû se briser la tête contre les masses de granit qui bordaient la rive et saillissaient même du milieu des eaux. Engagé dans le meurtre, et devant en porter la responsabilité, ne pouvant désormais faire un pas en arrière, il ne cherchait plus à en discuter la justice et l'opportunité. Dieu lui-même

avait prononcé. Il s'applaudissait de son action, jusqu'à se reprocher alors de n'avoir osé frapper un coup plus sûr. Marchant ainsi au hasard, en suivant l'escarpement du sentier, il arriva sur les bords de la petite rivière. De là, masqué par des arcades de rochers, le vent lui apportait les cris, les imprécations tumultueuses des soldats sur le pont Un bruit plus rapproché frappa son oreille. Il n'en pouvait voir la cause; mais le flot venait battre à ses pieds avec plus de force; des cercles grandissaient sur la rivière et en agitaient la surface; il entendait comme un mouvement régulier de rames. Il crut qu'une barque, chargée de sbires, avait été détachée pour lui couper la retraite. Il voulut fuir : sa pensée confuse refusa de lui indiquer la route à suivre. Indécis,

terrifié, il resta en place, s'abritant du rocher, chargeant son arme pour défendre sa vie. Le bruit cessa ; puis, sanglant, meurtri, les vêtemens ruisselans, un homme parut soudain devant lui. C'était Sanderino, que le courant avait entraîné, et qui peut-être allait remercier le ciel de sa délivrance, lorsqu'un coup d'arquebuse le fit tomber mourant sur le sable et poussant des cris lamentables. Épouvanté de ces cris et du tumulte qui redouble sur le *Ponte-Calvo*, voyant déjà briller et courir des hallebardes le long de la crête granitique, excité au crime par le crime lui-même, le meurtrier, sans pitié, sans remords, poussé par une inspiration féroce, s'élance, s'acharne sur sa proie, l'achève du couteau, l'égorge impitoyablement. — « Malheureux !... que

» vous ai-je fait? Vous tuez un homme » mort !... »

Ces derniers mots sont les seuls qui aient retenti à son oreille; ces mots, encore enivré de sang, il se les répète avec joie; ce sont les mêmes que prononça son aïeul Feruccio en tombant frappé par l'Espagnol Maramaldo. Il croit dans ce rapprochement trouver la justification de son meurtre, et ne songe plus qu'à l'honneur qui doit lui en revenir au yeux du vieux républicain Peraldi.

S'enfonçant dans les détours des montagnes, il avait pris des chemins où les chevriers seuls eussent pu le suivre; mais sa marche en fut doublée, et la nuit n'était pas loin lorsqu'il revit la Scarperia,

et la maison que signalait une branche de pin.

La consternation y régnait plus que jamais. Son absence prolongée donnait tant de poids aux paroles inspirées de la vieille gouvernante, qu'alors nul n'osait en douter. Chacun gardait un silence morne et douloureux, qu'interrompaient seulement de temps en temps de vagues exclamations de Peraldi. Une crainte plus forte encore que celle de la culpabilité de son fils agitait son ame : — Si la mort de Sanderino avait été vengée ! — Plus confiant dans les révélations de la *Maestra*, il la consulta à ce sujet ; mais, abandonnée par cette puissance surnaturelle qui l'avait animée un instant, elle ne put trouver de réponse. Alors le vieillard, cherchant un

appui à sa douleur, invoquant tous les saints dont les images étaient sous ses yeux, avait fait vœu, et juré sur le crucifix, que si son fils revenait à lui coupable, mais vivant, il l'enverrait à Rome se purger d'un crime pour lequel il était plein d'indulgence au fond de son cœur, car il s'en reconnaissait complice.

On entendit frapper vivement à la porte. Toutes les têtes se redressèrent, et s'illuminèrent d'espérance et de terreur. C'était encore Giacomo, toujours aux aguets; mais cette fois il apportait pour nouvelle le retour tant désiré du fugitif. Il l'avait entrevu descendant la colline Verte; et comme la colline Verte est située presque à l'opposite du chemin de *Ponte-Calvo*, aussitôt avec la joie que causait l'arrivée

d'Antonio, l'espoir revint de le trouver étranger à l'attentat commis. — Ce n'était point lui que Leonora avait voulu désigner. — Une pensée cruelle pouvait-elle lui venir, à lui, qui, il y a deux ans à peine, pleurait sur la mort de ses mésanges ? — Sa tristesse habituelle n'était le résultat que d'une disposition passagère d'esprit; — un amour contrarié peut-être. — Cette passion ne suffisait-elle pas pour motiver l'emploi de son temps? Et, renforcé par tous ces propos rassurans, l'espoir se changeait en certitude.

Gaëtana, qui, depuis une heure, témoin des angoisses muettes de la famille, prodiguait à Maria les consolations qu'elle en avait reçues, dans l'ignorance de ses peines cependant, voyait maintenant éclater les

signes du contentement sur la figure de ses hôtes, et se réjouissait de leur bonheur, comme elle s'était attristée de leur chagrin, toujours sans en deviner la cause, et sans chercher même à pénétrer un secret qu'on semblait vouloir dérober à sa connaissance.

Ce fut dans ce moment, où l'imagination leur riait à tous, que le meurtrier parut devant eux, pâle, méconnaissable, les traits décomposés par la fatigue, par un long jeûne, couvert de poussière, en désordre, ses sandales, à demi-détachées, claquant sous ses pieds, et les vêtemens tachés de sang.

Le vieillard, déjà levé pour courir à lui, à sa vue était retombé sur son siége, les

bras encore tendus, mais la terreur sur le visage.

—D'où viens-tu? pourquoi ce retard? lui cria-t-il enfin. Sais-tu que ce favori du Médicis, ce Sanderino!... Il ne put achever.

À ce nom, Gaëtana, effrayée, avait pressé convulsivement le bras de son amie.

Le jeune homme s'avança vers son père, et s'agenouillant devant lui : — Bénissez-moi, lui dit-il, c'est moi qui l'ai tué!

Tous baissèrent les yeux. Le vieillard laissa pesamment retomber ses bras, et garda quelque temps le silence. Gaëtana,

attérée de surprise et d'effroi, connaissait enfin le mot de cette sanglante énigme, qu'elle ne pouvait cependant encore expliquer.

Toujours à genoux, et promenant un regard étonné sur les siens, Antonio, au lieu de l'admiration qu'il croyait due à son dévouement, voyait sur chaque figure sa réprobation écrite. L'élan d'enthousiasme qui l'avait fait courir au devant du meurtre, le commettre, et s'en glorifier hautement, se refroidissait, et le laissait livré à une nouvelle et horrible perplexité.

Il se rappelait les cris de bonheur et les bénédictions qui avaient accueilli le Gelmi célébrant la liberté : — « Mieux vaut donc

celui qui la chante que celui qui la sert, » se disait-il à lui-même. Et portant une main à son front, de l'autre s'appuyant sur le sol, il resta pensif et découragé.

— Je ne te maudis point, mon fils, dit alors Peraldi, dont une émotion puissante rectifiait alors la raison naturellement exaltée ; j'aime à penser que ton cœur n'a pas dicté la sentence exécutée par ton bras. Les maximes les plus généreuses, en fermentant dans de jeunes cerveaux, y laissent un levain impur. Crois-moi, quand les peuples opprimés se lèvent unanimes, ils frappent sans remords ; car le nombre non seulement fait la force, il fait aussi le droit. Quelques hommes généreux peuvent même se réunir pour tenter de renverser un pouvoir tyrannique ; du moins ils

échangent leurs lumières, annulent ou mettent à fin leurs projets, et le résultat proclame de quel côté se trouvait Dieu; mais la raison d'un seul n'est jamais suffisante pour décider de l'heure où l'on peut enfreindre cette loi divine qui défend l'homicide. Tu t'es mépris, et moi-même avec toi. Peut-être ai-je semé l'ivraie avec le bon grain. Tu iras à Rome implorer du Saint-Père notre pardon à tous les deux.

— Qu'il soit ainsi fait! s'écria la *Maestra*, reprenant tout à coup son ton et sa vivacité ordinaires, qu'il parte, qu'il s'éloigne; car les sbires ne peuvent tarder à se montrer dans la vallée.

— Mais, dit Peraldi, il est sans doute exténué par le jeûne et par la fatigue.

— Qu'il mange, s'il a faim ; qu'il dorme, s'il peut dormir, répondit-elle. Pendant ce temps, nous préparerons, Maria et moi, sa besace et ses provisions ; ses frères mettront les roues à la voiture et harnacheront le cheval. Il est temps aussi que nos hôtes nous disent adieu : ils partiront avec lui.

Ce n'était point dans ce jour qu'on pouvait négliger les avis de la gouvernante ; tout fut ponctuellement exécuté selon son désir ; et, comme si le ciel eût pris plaisir à justifier ses prévisions, les préparatifs à peine terminés, une bande de cavaliers entra dans le village.

Heureusement la maison de Peraldi avait sur le derrière une issue qui de sa cour conduisait dans les champs.

Peraldi indiqua la route à suivre jusqu'à la frontière, en passant par Castellouchio; et la *Maestra*, en se séparant d'Antonio, lui remit le *bâton du voyageur*, préparé par elle, pour le préserver de toute mauvaise rencontre sur la route. C'était un scion de sureau, dans lequel la moelle comprimée lui avait permis d'introduire quelques petites pierres sympathiques et constellées, certaines poudres, et des feuilles de verveine en nombre impair. Son père lui présenta des armes peut-être plus sûres pour sa défense; mais le jeune homme, détournant la tête, les repoussa de la main. Enfin les trois fugitifs montèrent dans la voiture, après des adieux longtemps prolongés.

Bien avant Castellouchio, le chemin de-

vint impraticable. On dut couper obliquement sur la droite, et, en quelques heures, ils atteignirent une chaussée plus large et plus facile au charriage. Antonio la reconnut, et frémit de tout son corps, mais sans rompre le silence qu'il avait gardé jusqu'alors. C'était la route de Fiorenzuola. Il mit pied à terre; ses compagnons de voyage en firent autant : Gaëtana, souffrante, abattue, s'appuya sur le bras du Mutilé, dont les forces commençaient à revenir. La lune se levait; le ciel était pur et semé d'étoiles; mais la pauvre voyageuse songeait à son destin contraire, et, la nuit, au milieu de ces montagnes qui sans doute avaient été le théâtre du meurtre, se voyait avec effroi sous la protection du meurtrier. D'autres pensées la préoccupaient encore, et disposaient son ame à l'atten-

drissement. Le sort de Sanderino excitait sa compassion. Il n'avait été son persécuteur que par amour; et quelle femme ne sait trouver une excuse aux excès d'une passion dont elle fut l'objet !

Ils marchaient ainsi, Antonio quelques pas en avant, quand soudain Gaëtana le vit se rejeter précipitamment de l'autre côté de la route, comme s'il eût mis le pied sur un reptile. Effrayée elle-même, elle regarda quel objet pouvait causer sa terreur, et n'aperçut qu'une croix taillée grossièrement, plantée sur le bord du chemin et près d'un pont, dans un terrain nouvellement remué. Elle comprit tout, et, quittant le bras qui la soutenait, prosternée devant cette croix, elle donna des pleurs à la victime, en priant pour le re-

pos de son ame. Et lorsque, achevant sa prière, elle leva les yeux, Antonio était près d'elle, à genoux, implorant sans doute du ciel ce pardon qu'elle venait d'y envoyer.

Le Mutilé les contemplait, croyant ce double transport de piété né seulement du simple aspect d'une croix. S'élevant plus haut, plongeant de la pensée dans le ciel, et par-delà toutes les étoiles, il y cherchait ce Dieu au nom duquel un prêtre sans pitié avait ordonné son supplice.

Tous trois se remirent en route. En traversant le *Ponte-Calvo*, Antonio, hors de lui, crut sentir l'arche s'agiter sous ses pas, voir la montagne vaciller; et son œil épouvanté distingua, se mouvant au milieu

des rochers, une forme gigantesque, sous l'apparence d'un jeune homme pâle, sanglant ; une croix comme celle de Saint-Étienne, mais flamboyante, brillait sur sa poitrine : il était embusqué dans cette retraite que le meurtrier avait occupée le matin même, et à son tour il l'ajustait de l'arquebuse. Au moindre bruit des flots de la petite rivière, il lui semblait que des voix couraient le long du rivage, murmurant confusément les dernières paroles du mourant. Des vertiges troublaient sa tête, et ce ne fut qu'en chancelant, et comme frappé de folie et d'ivresse, qu'il parvint à traverser le pont.

Il venait de le franchir. Le Mutilé lui fit signe de s'arrêter, et, immobile, prêta l'oreille dans une douce extase. C'était

un air de flûte, gracieusement modulé, qu'on entendait dans le lointain; sans doute un berger du mont Badia, qui charmait sa veille en savourant la beauté et la fraîcheur de la nuit.

Le reste du voyage s'acheva paisiblement. Sur les limites de la Toscane, après Pietra-Mala, où, dans l'obscurité, des feux magiques semblent sortir de terre, Antonio prit congé des deux amans, chargea un *vetturino* de reconduire la voiture à son père, et prit le chemin de la Romagne pour gagner le duché d'Urbin, à pied, son frêle bâton du voyageur à la main et la besace sur le dos.

Enfin le poète allait toucher une terre libre et hospitalière, où la proscription ne peserait point sur sa tête. Il connaissait à

Bologne le célèbre Ulysse Aldrovende, savant philosophe. Il vivrait avec Gaëtana tranquille sous sa protection. Le sage vieillard était aveugle ; il lui servirait de guide, et jouirait de la douceur de ses paroles pleines de charme et d'instruction. Rempli de ces idées, il atteignit le village de Scaricalasino, à l'extrémité duquel s'élevait le poteau qui sépare la Toscane du Bolonais.

Du côté qui lui faisait face, se montraient les armes du grand-duc, avertissant le banni qu'il n'était pas encore à l'abri de la persécution, et que sur ce sol qu'il achevait de parcourir, un homme à la livrée de Médicis pouvait apparaître tout à coup devant ses yeux, s'interposer comme barrière entre lui et ses espérances, ravir sa

maîtresse à son amour, et le priver même pour toujours de la vue des montagnes et du ciel. Mais quelques pas de plus, et il braverait tous les efforts des sbires de Ferdinand, respirerait à longs traits l'air de la liberté, sous la tutelle d'un peuple généreux. Dans ces champs, dans ces plaines qui se déroulaient à ses regards, les murs de chaque cité, le toit de chaque maison, l'ombrage de chaque arbre, s'offraient à lui avec leur inviolable droit d'asile. Là, il jouirait du repos, il serait aimé, il serait libre du moins. Il s'élance, joyeux, ranimé, presse le pas, franchit la frontière, et de l'autre côté du poteau aperçoit..... les armes de Sixte-Quint !

Sixte-Quint était maître de Bologne. Le

Mutilé se trouvait de nouveau dans les états de son bourreau.

Tandis qu'à la Vallombreuse les deux amans ne vivaient que pour eux et retirés du monde, le Bolonais avait passé sous le joug de fer du Pontife. Les proscrits ne pouvaient s'arrêter; ils ne firent qu'entrevoir la tour penchée de Garisende, et cette chapelle miraculeuse qui, sapée par la mine, monta dans les airs d'un seul bloc, et retomba perpendiculairement sur sa première base. Le poète parcourut un instant cette péninsule formée par deux fleuves, et où les triumvirs de Rome s'étaient autrefois partagé l'univers, et devant ces grands souvenirs une inspiration ne lui vint pas, et son ame resta froide. Il fallait fuir encore! Le patron

d'une barque les reçut à son bord, et le lendemain, après avoir traversé différens canaux, ils prirent terre dans les états de Venise.

## La Cabane de l'Adige.

---

En quittant la Scarperia, Gaëtana avait senti s'évanouir ses derniers rêves de bonheur. Sur la route de Castellouchio et de Fiorenzuola, durant sa traversée des

champs bolonais, dans cette barque dont la voile latine se tournait vers la terre vénitienne, ce n'étaient ni les souvenirs de sa jeunesse oisive et opulente, ni ses triomphes de vanité, ni ceux qu'on avait préparés nouvellement pour elle dans sa ville natale, qui excitaient le plus vivement ses regrets. Cette vallée verte, fraîche, apparue d'abord à son premier regard, comme dans un songe, et où l'accent de la patrie se faisait encore entendre; le ruisseau bordé de flambes jaunes, la chèvre de Giacomo, la petite place du village, si riante, si animée parfois; les causeries du voisinage, qui venaient la distraire de ses inquiétudes et de ses chagrins, et surtout sa douce et naïve Maria: voilà maintenant ce que pleurait cette fille du luxe et des arts, qui autrefois ne sem-

blait vivre que d'accords et de parfums, et dont les beautés de Florence avaient été jalouses.

Ce n'est pas que sa mémoire ne la ramenât souvent à ses fêtes sur l'Arno, aux pompes du palais Strozzi, aux promenades du soir sous l'allée de verdure. Songeant sans cesse à la mort de Sanderino, elle y revenait malgré elle. Il avait été témoin de cette joyeuse et folle époque de sa vie; et, dans la pitié qu'elle ressentait pour le jeune courtisan, dans les pleurs qu'elle donnait encore parfois à sa fin déplorable, peut-être ses regrets pour ce temps où elle l'avait connu, pour ces plaisirs dont il avait pris sa part, pour les succès auxquels il avait applaudi, y entraient-ils pour quelque chose.

Les enchantemens d'un monde fastueux, les jouissances modestes d'une vie champêtre, mais active et variée, qui les remplacerait dans son ame? — L'amour y suffirait encore. — Elle le disait. Cependant un voile de tristesse obscurcissait son front, ses yeux perdaient de leur éclat, et les vives couleurs de la jeunesse et de la santé ne revenaient point ranimer son teint: effet des émotions trop fortes et des fatigues du voyage, sans doute.

Arrivés dans les états vénitiens, ils s'arrêtèrent sur le territoire du Padouan, et cherchèrent un asile où la persécution des hommes ne pénétrât point. Non loin des bords de l'Adige, dans un endroit sablonneux, appelé le Désert, et qu'aucune route fréquentée ne traversait, ils décou-

vrirent une cabane solidement construite avec les cailloux énormes que rejette le fleuve, devenu plus impétueux lors de la fonte des neiges du Tyrol. Une terre argileuse, mêlée de sable et de paille hachée, formait le ciment des murailles, recouvertes d'une mousse sèche et blanchie par le temps. Mais de larges amas de joubarbes et de sédum en égayaient la toiture de chaume par leurs touffes jaunes et rouges. Des arbres entiers, avec leur écorce, et dont la hache n'avait touché que la racine et les branches, formaient les soutiens de l'édifice, et venaient même, en guise de colonnes, en décorer le pérystile, autour duquel une vigne-vierge étalait gracieusement ses feuilles étoilées. Deux bancs de gazon ornaient les côtés de l'entrée, tournée vers l'Orient. De là, on

pouvait se croire au milieu d'une oasis, jetée comme ornement sur cette portion de terre inculte et stérile ; car, dans le Désert, les alentours de la cabane offraient seuls à la vue quelques bouquets d'arbrisseaux, et de légers tapis de verdure, passementés de fleurs. Une grande quantité de prêles et de plantains aquatiques qui se multipliaient sur la gauche, y révélaient le voisinage d'une source.

Au petit village de l'Olmo, situé près du Désert, un marché se tenait chaque matin : on pouvait donc exister là. Que leur fallait-il de plus? Ils achetèrent la cabane. La bourse commune en reçut une rude atteinte ; mais on vit de si peu de chose ! et Gaëtana possédait encore un bien dans sa patrie.

Désormais à l'abri des poursuites de ses admirateurs, tranquille dans cette retraite, elle eût dû recouvrer ses forces épuisées par son triste pélerinage. Elle y jouissait du repos, et son amant veillait sur elle comme une mère veille sur son enfant. Cependant l'amaigrissement de ses traits, la pâleur de sa figure semblaient s'y accroître encore de jour en jour. L'œil fixé sur les siens, le Mutilé la contemplait avec une sombre inquiétude, cherchant à plonger dans son ame pour y découvrir la cause de son abattement : mais la contrainte qu'inspirait à la jeune fille ce regard pénétrant redoublait son angoisse.

Parfois elle parvenait pourtant, à force de dévouement, à raviver ses élans passionnés ; mais tout à coup, au milieu de ses

épanchemens de tendresse et de ses accès de folle gaîté, les muscles de son visage se contractaient involontairement et de grosses larmes venaient trahir le secret de ses émotions habituelles. Parfois aussi, essayant de distraire le proscrit de ses rêveries poignantes, ses paroles se perdaient avec volubilité dans des récits sans fin; mais cet esprit si souple, si bizarre, si naïf, lorsqu'il portait encore l'empreinte de celui qui l'avait formé, lorsque des répliques animées, des exclamations ardentes venaient l'exalter, s'était détendu depuis que lui n'était plus là pour le soutenir, et prendre part à ces luttes si variées et si enivrantes de la parole.

Elle-même sentait le vide de sa pensée, et rougissait de ne trouver, pour distraire

son poète, que des observations futiles ou des médisances de femme. Qu'y pouvait-elle? la voix qui faisait vibrer autrefois dans son ame tant de cordes, aujourd'hui muettes, s'était éteinte; le flambeau qui lui avait fait entrevoir tant de vérités sublimes n'existait plus pour elle; l'arbre qui nourrissait et soutenait ses frêles rameaux était là, brisé par la foudre. Livrée à ses propres forces, sa pensée ne la ramenait qu'à des objets puérils, et, dans ses efforts pour s'élever, ne pouvait que battre la terre d'une aile impuissante. Tout était vague et désordonné dans le cœur de la florentine. Revenue à ses terreurs d'enfance, elle se surprenait même parfois effrayée d'avoir tout abandonné pour suivre un maudit, un excommunié!... Elle triomphait bientôt de cette idée affreuse; mais

sa faible imagination luttant sans cesse contre toutes ses émotions d'instinct, s'épuisait et se refroidissait. Le découragement s'emparait d'elle, et l'abattement de ses traits, son regard terne décelaient assez l'état de langueur et de souffrance de son esprit.

Un ver avait piqué à la racine cette fleur si belle et si brillante naguère, et qui s'étiolait à l'ombre, redemandant son sol natal, et cette atmosphère de louanges et d'amour qui la faisait vivre. Un mal secret tarissait lentement en elle les sources de la vie, et ce mal cruel, horrible, c'était l'ennui.

L'ennui! elle mourait de son ennui! Et près d'elle, à ses pieds, dans ses bras, était

cet homme dont la pensée de feu, dont l'imagination opulente eussent pu suffire à charmer les loisirs d'un peuple entier; elle mourait ! et cet homme il sentait en lui mille moyens de la sauver; il avait de ces paroles qui consolent et qui raniment; il avait de ces chants d'amour et de délire qui font croire au bonheur, qui font étinceler les yeux et nous transportent dans un monde d'enchantemens et d'illusions. Et rien ne pouvait s'échapper de sa bouche que des sons rauques et confus qui frappaient de stupeur et d'effroi.

Cinq mois entiers elle résista à ce mal destructeur ; mais déjà sa beauté était en partie effacée. En contemplant ses lèvres amincies, ses yeux rentrés dans leur orbite, la pâleur de ses traits et de ses mains,

on eût pu se demander ce qu'étaient devenus la vie et le sang qui coloraient autrefois de tant de nuances charmantes ce front si pur, ce teint si brillant de jeunesse; une sorte d'apathie et d'indifférence se lisait dans tout l'ensemble de son être. Immobile, blanche et froide, comme ces figures de marbre ou d'albâtre que le statuaire assied sur des tombeaux, elle n'essayait même plus de dissimuler l'état de son ame; il ne lui restait de force que celle de la résignation. Sans pousser un soupir, une plainte, assise sur un banc, à la porte de la cabane, les yeux au ciel, et cachant entre ses mains un petit reliquaire qu'elle baisait à la dérobée (c'était un dernier don de l'amitié de Maria, à son départ de la vallée), elle semblait, avec calme et sans regrets, se préparer à la

mort. Ses paupières s'humectaient cependant en songeant au sort qui attendait celui qui allait rester seul sur la terre. Mais quel sacrifice possible lui restait-il encore à faire? Aucun. Dans ses longues rêveries de piété, elle tâchait de se persuader que Dieu veillerait sur lui et le soutiendrait; dans ses instans d'amour, elle aimait à penser qu'il ne lui survivrait pas. Ainsi s'éteignait la jeune fille.

Il le voyait, et d'affreuses tortures déchiraient son cœur. Alors, prenant Gaëtana entre ses bras, l'entraînant hors de sa chaumière, et lui montrant à l'horizon un léger nuage qui semblait se diriger vers la Toscane, il lui disait de l'ame et des yeux : « Quitte-moi, va-t'en; va revoir » Florence, ta Florence bien-aimée; va

» te ranimer au sein des arts et du luxe et
» de l'amour, si un autre amour est né-
» cessaire à ton existence. Dieu ne t'avait
» point donné tant d'attraits pour venir
» les ensevelir dans la solitude. Aucun
» arrêt d'exil n'a été lancé contre toi. Ne
» donnons pas cette joie au pontife de frap-
» per deux victimes d'un même coup; va-
» t'en! Puisque ma voix ne peut plus ré-
» pondre à la tienne, et que ma pensée
» n'existe que pour moi, laisse-moi seul.
» Ta présence ajoute à mes regrets; elle
» est pour moi presque un remords. J'ai
» déjà grand'peine à supporter mon dé-
» sastre, et je souffre de tes maux plus que
» des miens. Va-t'en! va vivre!»

Mais la pauvre malade ne le comprenait point, ou feignait de ne le point compren-

dre. D'un air étonné, elle lui souriait tristement, en regardant le nuage; répondait à ses gestes par de légers signes de tête affirmatifs, et restait dans ses bras. Elle devait se dévouer jusqu'à la fin.

Depuis quelque temps, Gaëtana ne quittait plus sa chambre. Un jour cependant elle voulut sortir, respirer l'air du matin. Appuyée sur le bras de son compagnon, elle visita les environs du Désert. La marche sur une herbe douce et épaisse, la fraîcheur du vent, la vue du ciel et de l'Adriatique avaient paru lui rendre la force et le courage. Elle parla vivement et avec intérêt des arts, et de la musique surtout. Elle devait se procurer des instrumens pour charmer ses loisirs et ceux de son ami; puis, après s'être arrêtée quel-

que temps sur tous ces projets d'avenir, elle en vint encore à rappeler sa première entrevue avec le poète au palais Strozzi, et ses yeux brillaient de leur ancien éclat, et sa voix devenait plus pleine et plus sonore, et elle précipitait le pas. La fatigue la força bientôt de s'arrêter. Elle s'assit au pied d'un tilleul, sur un tertre élevé, d'où l'on découvrait les vallées de l'Adige. Etendu près d'elle, son amant contemplait avec transport, sous sa chevelure noire, agitée par le vent, cette figure pâle, mais belle encore, et où les couleurs de la santé semblaient près de revenir.

. . . . . . . . . . . . .

« Dieu nous garde encore des jours » heureux, lui disait-elle. Je le crois, » notre temps d'épreuve est passé. Le

» bonheur, c'est la santé de l'ame, et
» celle-là, pour moi, elle semble revenir
» avec l'autre. Notre Désert va me plaire
» maintenant, car je veux y contracter
« des habitudes et m'y créer des occupa-
» tions. Déjà les petits oiseaux s'enfuient
» moins vite à notre approche ; ils viennent
» d'eux-mêmes au devant de la nourriture
» que je leur donne, et un rossignol s'est
» fixé près de la source. Que j'aime le
» chant du rossignol ! la nuit surtout ; il
» dissipe les pensées noires. Mais il nous
» faut d'autres voisins encore, plus rap-
» prochés de nous, plus à nous, pour
» peupler notre solitude et égayer notre
» cabane. Quand j'étais auprès de ma
» mère, petite fille, j'avais mes colombes
» apprivoisées et ma poule favorite, qui
» me suivait comme un chien suit son

» maître, qui n'aimait que moi, et qui me
» laissait toucher ses œufs lorsqu'elle les
» couvait. Nous en aurons. Nous aurons
» de plus une chèvre blanche comme celle
» de Giacomo. Alors que nous manquera-
» t-il? Si des idées de tristesse s'emparent
» de toi, je les chasserai par une joyeuse
» *canzone* que j'accompagnerai de ma gui-
» tare; puis je travaillerai : les femmes
» de ce pays composent des ouvrages
» charmans et légers avec de la paille
» découpée et nuancée; je les imiterai;
» j'apprendrai d'elles cet art sans doute
» facile, et l'argent que j'en retirerai aug-
» mentera notre aisance. Alors peu à peu
» notre domaine s'agrandira; notre cabane
» aura ses dépendances, sa ferme et son
» verger, que l'eau de la source viendra
» alimenter au moyen d'un canal ou d'une

» rigole. Tu ris de mes projets, tu les » trouves insensés, parce que tu sais que » je ne puis suffire seule à tant de choses. » Mais laisse faire. Je te prépare une sur- » prise, une joie : j'ai un secret, que j'ai » su garder..... Oh! baisse tes yeux, ne » me le demande pas..... Tu le sauras » bientôt. »

Elle avait cessé de parler; un léger assoupissement s'emparait d'elle. Le Mutilé craignit de l'en distraire, et, le bras appuyé sur les genoux de sa convalescente, il rêva, rêva long-temps, et ne sortit de sa rêverie qu'en sentant le petit reliquaire rouler à ses pieds. Il se retourne; Gaëtana était morte.

Un homme se présenta le lendemain devant l'habitation du Mutilé. Il venait de Florence. Cet homme avait été le père nourricier de Gaëtana et le serviteur le plus dévoué de sa famille : veuf et sans enfans, il cultivait auprès du *Monte-Lupo* un petit bien dont la jeune fille avait hérité, lorsqu'il reçut d'elle cette lettre :

« Je n'ai plus que quelques jours à » vivre, je le sens ; hâtez-vous de vendre » la propriété du Mont, et venez nous re- » joindre ; vous vivrez avec nous si vous » arrivez à temps, avec lui si je n'existe » plus. Si vous m'avez aimée, vous veille- » rez sur lui, vous le soignerez et ne le » quitterez jamais. Que Dieu vous con- » duise ! »

Cet homme avait trouvé la chaumière

déserte, et avait passé la nuit à attendre sur le seuil. Au point du jour, il s'était aventuré à parcourir les sentiers qui s'ouvraient devant lui, lorsqu'au détour d'une haie, il aperçut le Mutilé, les vêtemens en désordre, le front meurtri, souillé de poussière, qui s'avançait portant péniblement entre ses bras une femme, un cadavre. Il resta immobile, frappé de stupeur. Le Mutilé passa, poursuivit sa route, et regagna sa chaumière pour y déposer son fardeau.

L'habitant du Mont (on le nommait Francesco Nari) l'y suivit bientôt. Il entendit ses sanglots, il vit ses pleurs et l'aima.

Le poète passa ce dernier jour près de sa compagne morte. La tête de Gaëtana

reposait sur ses genoux, et lui, la contemplant encore avec ivresse, il regardait ses larmes tomber sur la figure de la jeune fille, humecter ses yeux éteints, et il lui semblait voir ses traits se ranimer; car qui témoigne plus de la vie que les signes de la douleur? Ces larmes il les éffaçait lui-même sous ses baisers; puis il relisait cette lettre, dernier gage d'un dévoûement sublime. Alors, amassant dans sa mémoire tous les souvenirs de ce qu'elle avait fait pour lui, appelant toutes les puissances de son imagination pour exalter ses regrets et sa souffrance, il espérait d'en mourir; il sentait sa tête se perdre; il se plaisait à penser qu'elle allait éclater sous tant de secousses horribles. Mais après ces accès frénétiques de désespoir, il s'étonnait d'éprouver une sorte de calme. Il se surpre-

nait méditant presque de sang-froid sur les causes mystérieuses qui faisaient dépendre l'existence de l'homme d'un faible dérangement de ses organes matériels, du léger contact des objets extérieurs, car la paroi d'une artère qui s'amollit et se détend, la pointe d'une aiguille, un coup d'air, tout peut le frapper de mort avec rapidité, tandis que cette puissance morale, si forte, si impérieuse cependant, la première de celles qui composent son être, cette pensée qui anime, qui vivifie, qui dirige la puissance physique, ne peut tuer à coup sûr, ou ne tue que lentement.

Ce n'était plus qu'un philosophe devant un cadavre.

Cette glaciale interruption à sa douleur

dura peu. Il recommença bientôt à sentir, à souffrir, à pleurer.

Quand la nuit tomba, Francesco prenant en pitié l'état de son nouveau maître, s'offrit pour donner la sépulture à celle qu'il avait élevée. — Celui-ci répondit par un signe de tête négatif. — Francesco alors lui fit observer que le corps commençait à sentir mauvais.

A ce mot si cruel, qui sembla pénétrer dans le cœur de l'amant et du poète pour y détruire ce dernier prestige que la mort même laisse encore après elle, le Mutilé tourna vers lui des yeux enflammés de colère; puis soudain il croisa les bras, sa tête retomba sur sa poitrine et, après un moment de rêverie, il se leva et désigna

du geste le sol intérieur de la chaumière. C'est là qu'il ordonnait que Gaëtana fût inhumée, car il voulait toujours rester près d'elle, et ne point abandonner celle qui avait tout sacrifié pour le suivre.

Francesco obéit; il souleva les dalles qui formaient le pavage de la cabane, il y creusa avec effort une fosse profonde, et ce fut là, dans cette chaumière isolée, au milieu d'une nuit orageuse, à la clarté d'une lampe que des raffales de vent faisaient vaciller en larges ombres, que le Mutilé, aidé du fidèle serviteur, déposa la noble florentine, Gaëtana la bien-aimée, Gaëtana la chanteuse, la belle, la douce Gaëtana.

Le poète espérait finir ses jours dans cet

asile et vivre autour de ce tombeau ; mais les persécutions des hommes vinrent encore l'en arracher. Le bruit s'était répandu que cette jeune étrangère qui de temps en temps se montrait aux marchés du village voisin, sur les chemins de l'Adige, l'habitante de la chaumière, la compagne de l'inconnu, venait de disparaître.

Un pêcheur qui, la nuit, jetait frauduleusement ses filets dans le fleuve, racontait que, traversant la plaine dans l'obscurité, il avait entrevu sur le monticule du tilleul un homme luttant avec fureur contre un autre personnage, dont les vêtemens blancs révélaient assez le sexe. Il avait entendu des gémissemens, des sanglots, des cris de détresse ; sans doute ceux de la victime.

Que pouvait le Mutilé opposer à tous ces dires du peuple? Où était Gaëtana? Pourquoi l'avoir enfermée mystérieusement sous la pierre de la cabane? Si le maudit se faisait connaître, n'était-il point condamné d'avance? Il fallut fuir de nouveau, et cette fois, il était seul, sans autre compagnon que ce Francesco dont un monde d'idées le séparait, dont l'ame ne pouvait comprendre la sienne.



## Le Poète.

---

Il traversa l'Adriatique, gagna Trieste, la Carinthie, et ne s'arrêta qu'à la barrière des Alpes.

Privé d'amour, mais livré tout entier à

ces inépuisables souvenirs, aliment du poète, il ne cherchait plus à comprimer dans son sein le génie actif qui y bouillonnait. C'était là le seul baume dont il pût couvrir ses blessures. Ses regrets, ses malheurs, ses souffrances, tout redevint poésie; il en adoucissait l'amertume en les chantant. Gaëtana exista encore pour lui; il réédifia l'idole inspiratrice, non plus seulement sur la terre, mais dans l'air, dans les cieux, lui donnant tour à tour pour piédestal la pelouse fleurie des vallées ou le front des étoiles, la voyant monter et grandir au milieu de la légère vapeur qui s'élevait au-dessus des torrens, ou courir sur les nuages de pourpre qui se développaient à l'orient.

Les tableaux gigantesques dont il vivait

entouré, ces arbres qui bravaient la tempête et verdissaient sur des volcans éteints, ces neiges séculaires qui couvraient le sommet des monts Noriques, ces rochers qui pendaient sur l'abîme, ces belles nappes d'eau qui scintillaient d'azur sous le soleil, ce soleil même qui se couchait à l'horizon dans une mer de feux, au milieu de ses îles lumineuses, tout se transformait en vers pour lui, tout subissait en lui, malgré lui, la forme métrique : il pensait en vers, il pleurait des vers.

Errant au milieu de ces solitudes alpestres, face à face avec son génie, sa verve s'allumait à ces spectacles sublimes ; mais sa pensée, trop froissée encore par les émotions positives, ne savait point s'arrêter et s'étendre, et, distraite, bondissait d'ob-

jets en objets, effleurant tout, et tombant sans cesse, pour se relever sous une autre forme. Une grande idée, dont les développemens eussent fourni un sujet complet, ne pouvait encore se fixer dans ce cerveau ébranlé par tant de sensations douloureuses.

Cependant bientôt son imagination ardente concentra ses rayons. Depuis quelque temps, il allait s'asseoir et rêver sous un groupe de sapins jetés sur le versant des montagnes. Le vallon qui s'ouvrait devant lui, borné par une ceinture rocheuse, brillantée de silex et de mica, était crevassé dans toute sa longueur par les eaux pluviales qui descendaient des Alpes. Mais une végétation vigoureuse s'y était établie : de hautes herbes, parsemées d'ar-

bustes, y croissaient variées, nombreuses, sur un terrain vierge et sauvage.

Il aima ce vallon, car l'habitude d'y entretenir ses rêveries lui faisait croire que l'image de Gaëtana lui apparaissait là plus volontiers qu'ailleurs, et puis il connaissait ces rochers, ces sapins, ces eaux; ils n'éveillaient plus en lui d'idées nouvelles, et lui permettaient de se livrer avec plus d'abandon à ses hallucinations poétiques.

Le matin, quand l'obscurité noircissait encore la base des montagnes, et que les vapeurs humides qui couvraient la terre s'élevaient plus transparentes, nuancées par les réflections d'un beau ciel, il se complaisait à s'abandonner à toutes les

illusions de son esprit. Alors les pics des Alpes qui surgissaient autour de lui, les rochers qui cernaient le vallon, le ciel et tous les spectacles de cette nature si imposante, n'étaient plus que de magnifiques décorations au milieu desquelles, sous ses yeux, dans le brouillard de la vallée, s'agitaient des êtres bizarres, confus, rêves de son imagination.

Donnant un corps, une ame à tous ces fantômes vains, Gaëtana était la puissance épique, mystérieuse, dont la parole retentissait au milieu de ce chaos pour en créer un monde. Déesse, fée, magicienne, elle descendait, et, à sa voix, les arbrisseaux, les grandes consoudes et les chardons, aux longs bras, couverts de soies blanches, semblaient emprunter tout à coup des

formes humaines, étranges; dans ses visions, le poète les revêtait d'ornemens et de draperies de tous les genres, de tous les siècles; il les couronnait de casques, de toques et d'aigrettes brillantes; il les couvrait d'écharpes, de baudriers et de cuirasses : il voyait luire des yeux noirs, enflammés d'amour ou de vengeance; il voyait briller des armes, des flambeaux; flotter des drapeaux et des banderoles; il entendait le son des cors, des harpes et des psaltérions, puis, au loin, dans les bas-fonds, se ruaient devant lui des monstres informes, sphynx, hippogriffes et centaures; puis, si le vent fraîchissait et faisait onduler les hautes herbes, si le bouquetin des Alpes qui courait se désaltérer aux ravines, inaperçu sous les roseaux, les agitait en laissant

derrière lui une trace mobile, ou, sur son passage, brisait au pied quelqu'un de ces héros fantastiques, alors c'étaient le tableau des batailles, les lignes mouvantes de la cavalerie; tout était bruit et action pour lui; il entendait le choc des armures, la voix des chefs, les cris des mourans; il avait des chants de guerre et de gloire pour les combattans, des chants de mort pour ceux qu'il avait vu tomber.

Mais soudain si le soleil, se montrant au-dessus de la ceinture de rochers, désassombrissait la vallée, si ses rayons, plongeant dans le brouillard, s'y brisaient en reflets de pourpre et d'or, comme dans un prisme éclatant, alors les premières créations du poète disparaissaient tout à coup; son imagination, entraînée dans une

autre carrière, lui montrait, au milieu d'un nuage resplendissant d'arcs-en-ciel et d'auréoles, des troupes d'ondins et de sylphides, qui montaient, s'élançaient, unis, en gerbes animées, et, les membres enlacés, mêlant leurs chevelures, s'abreuvant de rosée et de lumière, jouaient dans la vapeur, s'y roulaient en cercles, étalant leurs bras et leurs seins nus, ou tournoyant en spirale, s'élevaient, colonne vivante, pour soutenir le trône diaphane de leur reine.

Sur ce trône, apparaissait, dans l'éclat de sa beauté céleste, Gaëtana la magicienne, la flamme au front, et faisant étinceler au soleil sa tunique éblouissante de rubis et de saphirs. Mais les souvenirs de l'amant venaient contrarier bientôt les

illusions du poète ; la baguette créatrice s'évanouissait ; les joyaux et le clinquant s'éteignaient sur les vêtemens de la jeune ombre ; ce n'était plus que la florentine, Gaëtana la chanteuse, la Gaëtana du palais Strozzi, avec sa bouche humide et ses sourires enivrans ; puis soudain un voile de pâleur s'étendait sur ses traits ; la fraîcheur et les sourires de la jeune fille s'éteignaient comme les joyaux de la magicienne, et, sur ce trône des sylphides, ne reposait plus qu'un cadavre décharné, que rongeaient les vers.

Alors tout s'effaçait dans la vallée ; le brouillard se dissipait, et le Mutilé rentrait dans son monde de misère et de douleurs.

Ainsi, ce génie actif, puissant, mais bi-

zarre, inégal, incomplet, ne recevait encore son impulsion que du hasard; ce cerveau fécond, mais malade, ne savait enfanter que de folles visions; rien de régulier, rien de ce qui sentait l'effort et le travail n'existait en lui. Il ne le cherchait point; pourquoi l'eût-il cherché?

Cependant, à travers ses créations désordonnées et confuses, au milieu de ces fantômes vacillans de la vallée, une grande idée avait surgi, d'abord inapperçue, mobile, passagère; mais il la retrouvait sans cesse, se mêlant à toutes ses visions comme une réalité au milieu de chimères, comme un être doué de raison, confondu avec des aliénés. Sans qu'il le voulût, d'heure en heure il la sentit se développer en lui, plus forte, plus féconde, grosse de faits et de

combinaisons, et dévorant autour d'elle tout ce qui n'était pas elle.

Cette idée, il la couvait malgré lui. Bientôt elle s'empara de toutes les puissances de son esprit; elle se fixa dans sa tête, elle s'y cloua. Il l'emportait dans les montagnes et dans la plaine, dans son sommeil et dans ses veilles. Pour s'en affranchir, il résolut de se livrer à elle, de la mettre à exécution et d'en être quitte. Il devint poète de patience. Il médita son plan, d'abord simple et borné; mais chaque jour, ses dimensions s'élargissaient; de nouvelles créations venaient prendre rang parmi les autres, sans qu'il se sentît la force de les repousser; car tout, dans son travail, lui semblait porter le caractère du génie défini par Platon : « l'ordre dans la grandeur. »

Il commença enfin cette œuvre immense ; il s'y attacha avec transport, avec amour, vécut au milieu de ses héros comme au sein d'une famille qu'il s'était donnée, se rapprochant d'eux par un lien d'autant plus solide qu'ils étaient passionnés comme lui, qu'il avait distribué sur eux toutes les nuances de son caractère si mobile, si varié. Ses joies d'enfant, sa timidité de jeune homme, ses exaltations de poète et d'amant, sa fierté sauvage, ses ardeurs de vengeance, de plaisir, son calme de philosophe, il les avait tous marqués de ses différentes empreintes : il se retrouvait en eux, il les retrouvait en lui.

Aussi, quand le moment de l'inspiration lui venait, avec quel accent de vérité, avec quelle chaleur d'ame, il les faisait

agir et parler! Combien il se sentait lui-même saisi d'enthousiasme devant son propre ouvrage!

Mais ces vers si beaux, si sonores, qui les entendra jamais? Qui pourra jamais leur payer le tribut d'admiration qui leur est dû? En sera-t-il donc toujours réduit à ses propres applaudissemens? Doué de deux existences actives, c'est sur lui-même, sur lui seul, qu'il peut essayer l'effet de ses rhythmes : il est le chantre, il est le juge. Cet élan sublime, échappé de son cœur, est retombé sur son cœur et l'a brisé; ses larmes ont arrosé ce passage touchant qui ne fera point couler d'autres larmes. L'harmonie de ses vers restera inconnue même à ses propres oreilles!

Trois ans entiers il travailla sans relâ-

che à ce grand œuvre ; et quand il fut terminé, loin de se sentir affranchi d'un poids pénible, ainsi qu'il l'avait d'abord espéré, il s'aperçut qu'il venait d'ajouter à ses maux un supplice plus cuisant, plus durable que tous les autres; car il s'était mesuré avec son génie, et de ce jour seulement, et après cette lutte prolongée, il en comprenait l'étendue, la force et l'éclat. Il se répétait son poème; il passait des jours à se le redire lentement d'un bout à l'autre; il en scrutait les détails, il en saisissait l'ensemble, et les rapides pulsations de son cœur, le feu qui lui montait au visage, ses transports, tout lui révélait les beautés et le grandiose de sa conception.

Et il croyait entendre une voix interne murmurer : « Tu es poète comme le Dante

» et comme le Tasse, supérieur à eux » peut-être. Tes contemporains te doivent » des couronnes et des statues, la postérité » des autels; on te surnommera le cygne » romain, l'aigle d'Ausonie; on dira de » toi : le poète! » . . .

. . . . . .

Il se levait alors, tremblant et convulsif, harcelé par ses frénétiques désirs de gloire et de célébrité. Où sont-ils ces honneurs qui l'attendent? Où sont-ils ces hommes qui doivent enfin comprendre son génie? Une barrière insurmontable s'élève entre eux et lui : semblable à la Pythie des anciens, il sent aussi le Dieu se débattre dans son sein; mais il ne rendra point d'oracles.

. . . . . .

Vingt fois, gravissant les pics escarpés,

défiant l'avalanche et l'abîme, courbé sur le précipice, une idée de destruction s'empara de son esprit. Il n'avait qu'à se laisser aller et ses maux seraient finis ; mais cette œuvre dont il était le dépositaire, cette œuvre vivante, née pour l'immortalité, se briserait-elle donc avec lui sur les pierres anguleuses? Non! que la fleur vive, dussent ses parfums s'exhaler au désert! Il se respectait dans son ouvrage. Qu'un miracle se fasse, que la parole lui soit rendue, un jour, une heure... que le peuple s'assemble, qu'il l'entende, qu'il le comprenne, qu'il l'admire, et il consent à mourir! Est-ce trop de ce triomphe? amenez devant le poète un homme, un seul; mais que cet homme soit sensible à l'harmonie, qu'il ait dans le cœur des éclats de passion. Cet homme,

il l'enivrera, il l'embrasera de sa flamme, il le terrassera sous son génie; qu'un instant du moins le poète puisse se révéler dans toute sa splendeur, et cet instant, c'est avec joie qu'il le paiera de sa vie!... Vœux stériles! cette même voix qui l'avait bercé d'espérances fallacieuses, il l'entendait encore, mais moqueuse, ironique, impitoyable, lui répétant: « La » terre n'aurait point assez de couronnes » pour toi; les anges seuls sont dignes de » t'entendre! » Furieux, haletant, il parcourait alors les Alpes à pas précipités, poussant des cris de désespoir. Accablé de son impuissance, traînant après lui ce monde qu'il avait créé, il le sentait s'agiter, il l'entendait crier dans sa tête, impatient d'en sortir; il baisait les rochers, il étreignait les arbres dans ses bras, leur

demandant la gloire, la gloire qui fuyait à son approche, la gloire, son salaire mérité ! Puis, le soir venu, abattu, blême, défait, il regagnait son gîte, et quand les hommes qu'il rencontrait sur son chemin étaient bons et compatissans, ils avaient pitié de lui.

. . . . . . . .

Pitié!... pitié pour le rival du Dante, pour le vainqueur du Tasse!... Oui, pitié, misère, abandon !

. . . . . . . .

Francesco l'avait quitté. Ce rustique compagnon était resté long-temps près de lui, exécutant avec fidélité les derniers ordres de sa jeune maîtresse. Il prenait soin du Mutilé par devoir et par attachement, car il l'aimait à cause de ses malheurs. Mais lorsque le produit de la vente

du petit bien de Gaëtana vint à s'épuiser, il se trouva dans un grand embarras. Jamais son maître n'avait paru s'inquiéter de l'emploi de cet argent et de la durée qu'il pouvait avoir. Le bon Francesco ne put se résoudre à lui annoncer ce nouveau désastre. Le poète passait le jour à errer dans les montagnes. Francesco résolut de lui laisser ignorer l'épuisement de sa bourse, de louer au premier venu le reste de vigueur de ses bras et de travailler pour le faire vivre. Le travail manquait. La terre et les hommes se reposaient après la moisson rentrée. Un seul moyen lui restait : il se fit mendiant.

Chaque jour, suivi de Ligio, chien alerte, intelligent, au museau de renard, au poil noir et soyeux, qu'un chasseur de chamois,

mort sous les neiges, avait livré à la merci des passans, seul être au monde dont le Mutilé reçût encore les caresses, Francesco allait tendre la main dans des hameaux perdus, éloignés, où sa figure, étrangère à tous, ne pût compromettre la fierté du malheureux qu'il servait et qui, depuis quelque temps, sans qu'il s'en doutât, ne vivait plus que d'aumônes. Mais bientôt la bienveillance même ferma sa porte devant l'héroïque quémandeur. — Vous n'êtes point de ce village, lui disait-on; chaque pays nourrit ses pauvres. — Êtes-vous pèlerin? nous ne vous devons que le passage et le retour.

Francesco regagnait alors sa demeure, triste, déconcerté; et comme si Ligio eût deviné sa pensée, il marchait à ses côtés,

l'oreille basse, jetait un regard dolent sur la sacoche vide, sans exiger sa pitance accoutumée. Quand le Mutilé revenait, Ligio se dressait devant lui, espérant peut-être que l'un aurait été plus heureux que l'autre; puis, désabusé, il léchait ce bras sans main qui ne pouvait lui offrir la nourriture.

Après plusieurs tentatives infructueuses, le désespoir s'était emparé de Francesco. Ne voyant plus de remède au mal, inutile désormais à son maître, il se souvint qu'il avait des parens et des amis au Mont-Lupo. Mais comment prendre congé de celui qui allait perdre sa dernière espérance? comment lui révéler l'horreur de sa situation? Il n'en eut pas la force, et, préférant s'exposer même au soupçon

d'infidélité plutôt que d'être témoin un seul instant d'une douleur pareille, il s'enfuit comme un malfaiteur, lui dont la vertu modeste méritait tant d'admiration.

A peine en marche, cependant, il s'aperçut que Ligio l'avait suivi, selon sa coutume. Il ne voulut point priver l'abandonné du seul ami qui lui restât encore. Revenant sur ses pas, il indiqua au chien, par un geste connu, le sentier des montagnes : c'était lui dire d'aller à la recherche du rêveur et de le ramener. Ligio avait l'habitude de ce manége : il obéit, joyeux, s'élança avec vivacité, bondissant, flairant, aboyant, visitant tous les endroits le plus fréquemment parcourus par le Mutilé ; et Francesco, alongeant le pas, poursuivit sa route commencée.

Oh! nous n'insulterons pas au poète jusqu'à le présenter en proie aux besoins matériels. Un temps se passa pendant lequel il vécut comme d'ordinaire, s'apercevant à peine du départ de Francesco ; puis un jour, l'hôte dont il habitait la maison lui dit qu'il avait besoin d'argent, et qu'il ne pouvait plus le loger ni le nourrir : il attendait, disait-il, un parent qui devait séjourner chez lui en se rendant aux fêtes du Jubilé à Rome.

Effectivement, depuis quelque temps des bandes de pèlerins traversaient les chemins praticables des Alpes, venant de Saltzbourg et de la Styrie, et se disposant à se rendre à Rome, à pied, en tournant le golfe de Venise.

Le Mutilé suivit une de ces bandes et

s'y mêla. Il avait des compagnons presqu'aussi pauvres que lui : mais dans les hameaux qu'ils traversaient, la charité publique se hâtait de venir au devant d'eux, en faveur du but de leur voyage ; et dans les villes, ils recevaient leur nourriture à la porte des couvens. Ligio vivait au milieu des pèlerins, n'obéissant qu'au regard de son maître, mais caressant pour chacun à l'heure des repas.

Lorsqu'on fut près d'entrer dans les états pontificaux, le proscrit se rappela son arrêt d'exil ; mais il avait soif de Rome : il voulait revoir les lieux où il avait rêvé la gloire, où il avait été heureux près de Gaëtana. Que pouvaient, les hommes, lui ôter de bien-être et même de liberté ? Lui ravirait-on ses souvenirs ? Le monde qu'il

habitait n'était-il pas là, à lui, en lui? Il continua sa route, peu soucieux des regards investigateurs de ses concitoyens. Qui donc sous cette barbe noire, épaisse, en désordre, sous ces vêtemens en lambeaux, eût songé à reconnaître le brillant secrétaire du riche Norsini?

Après avoir franchi le *Ponte-Molle*, d'où Constantin aperçut la croix lumineuse dans les cieux, arrivée devant la porte du peuple qui, cinq ans auparavant, avait vu passer ce chariot traînant la justice du pape, la troupe des pèlerins, sans prêter la moindre attention au magnifique spectacle que lui offraient la place triangulaire et le cours et cette longue perspective de portiques et de palais, entra dans Rome, les yeux baissés, psalmodiant des

cantiques, récitant des litanies, et, après s'être prosternée sur le pavé de la ville sainte, se dispersa pour aller visiter les églises.

Livré à lui-même, le Mutilé gagna rapidement *Ripetta*, longea les bords du Tibre, cherchant son ancienne demeure, et ne la trouvant plus; il remonta vers la ville, il la parcourut sans pouvoir la reconnaître, tant partout une main puissante avait transformé, régularisé, nivelé les rues tortueuses et le terrain montueux de la vieille cité! Il visita les marchés, les places publiques, et partout les fontaines, les colonnes, les obélisques, les statues colossales, semblaient surgir à ses yeux pour attester le génie et l'activité de Sixte-Quint. La capitale du monde chrétien se

redressait avec orgueil sur les débris de l'ancienne Rome; Saint-Pierre et Saint-Paul avaient remplacé sur leurs hautes colonnes Antonin et Trajan; la croix dominait les cirques, les amphithéâtres; et la coupole, tracée par Michel-Ange, exécutée enfin par Fontana, sur l'ordre du pontife, illimitait l'horizon romain, et venait d'associer dans les airs, sur le faîte du monument le plus prodigieux élevé par les hommes, à la gloire du Bramante et de Raphaël, celle du prêtre-roi, Sixte-le-Grand.

« Il vivra dans la postérité, se disait le » poète avec rage; tant que dureront ces » marbres et ces bronzes, on répétera son » nom! Et qu'a-t-il fait? Il a spolié les » grands, il a pressuré la misère du peuple

» pour en extraire des trésors ; puis, avec
» de vils artisans, des chevaux, des bœufs
» et le génie de Fontana, du fond de son
» palais, il a ordonné à ces aqueducs
» immenses de sortir de terre, à ces obé-
» lisques de se relever sur leur base, au
» Vatican de s'élargir, à la coupole de
» s'élancer dans les nues ; et tout cela lui
» donnera la gloire ! tandis que moi, moi
» qui n'ai rien emprunté aux hommes
» pour édifier l'œuvre née de mes en-
» trailles, moi dont la pensée a suffi pour
» construire un monument qui devait être
» impérissable, je mourrai inconnu, mé-
» prisé. Mon nom déjà est mort : ma
» bouche ne peut plus le prononcer, ma
» main ne peut plus l'écrire, et ma figure,
» décomposée par la douleur, ne le rap-
» pelle plus même au souvenir de mes

» anciens amis. Et c'est ce prêtre qui m'a » tout ravi ! Sans lui, peut-être, en ce » moment, Rome entière retentirait de » mon arrivée, et cette foule qui passe près » de moi avec indifférence s'arrêterait » pour me contempler, et s'écrierait : » *voilà le poète !*.... Et le père, me dési» gnant du doigt, dirait à son fils : *Regarde-* » *le, car un jour viendra où, vieillard,* » *tu seras fier de pouvoir dire à tes enfans :* » *je l'ai vu !* Romains, vous vous proster» nez aux pieds de mon bourreau ; vous » l'admirez dans ces édifices pompeux » qu'il a cimentés de vos larmes et de » vos sueurs. Ah ! si vous saviez ce dont » il vous a privés, votre admiration se » changerait en haine. Ma gloire eût été » la vôtre, celle de toute l'Italie, et ne » vous eût rien coûté ! »

C'est sous l'arc de Septime-Sévère que le rêveur achevait sa boutade, entre les débris des temples de la Concorde et de Jupiter tonnant, lorsqu'en relevant les yeux, il aperçut devant lui le Capitole. Il y entra, et le premier objet qui frappa ses regards ce fut la statue de Sixte-Quint, consacrée au pontife par la reconnaissance du peuple romain.

Déjà!.... se disait le poète avec indignation et son geste furieux semblait menacer l'effigie de bronze, lorsqu'il fut détourné de ses pensées haineuses par des paroles sorties d'un groupe placé non loin de lui.

—Sa statue est debout du moins, disait un des spectateurs.

— Le sera-t-elle long-temps? répliquait un autre. Laissez faire; le peuple est l'ouvrier qui détruit le plus facilement son ouvrage.

Et un troisième interlocuteur : — Debout!.... C'est ainsi que voulait mourir ce singe mitré de Vespasien; mais Sixte-le-Grand, le maître *Urbi et Orbi*, avait oublié qu'il existe une puissance devant qui fléchissent les rois et même les papes, qui ne craint ni les bourreaux, ni les excommunications : c'est la fièvre.

—Silence, impies, reprit ironiquement la première voix; la fièvre nous a rendu le bon cardinal de Montalte; et si Vespasien mourant se sentait devenir Dieu, celui-ci commence à se sentir devenir saint. La canonisation vaut l'apothéose. Respect

à celui qui vous faisait peur hier encore, et qui portera la parole là-haut avant vous.

— Ne vous y fiez pas, s'écria un autre; il est capable d'en revenir et de répéter sur son lit d'agonie la scène du conclave. Quant à moi, quoique tout le monde soit admis aujourd'hui à visiter le pape moribond dans son humilité, je me suis bien gardé d'en essayer, dans la crainte de le voir se relever tout à coup et entonner de nouveau,

D'une voix de Stentor,
Le *Veni*, *Creator*.

comme a dit la chanson.....

Le poète n'en avait pas entendu davantage. Il avait franchi l'enceinte du Capi-

tole : il était déjà dans la rue, marchant à grands pas, et cherchant de l'œil ce palais où mourait Sixte-Quint.

Les flots de peuple amoncelés autour de *Monte-Cavallo* le lui eurent bientôt indiqué. A travers les pèlerins et les mendians de Rome, pressé, heurté, coudoyé, il tenta de se frayer un passage jusqu'au grand portique; mais les diverses impulsions, données à la foule, agitaient, sur la place, toute cette multitude d'hommes, comme par une double force attractive et répulsive de flux et de reflux. Il avançait pour reculer aussitôt; porté un instant par le courant qui se faisait jour vers l'entrée, il se sentait tout à coup entraîné bien loin de là par un courant contraire, et ballotté par ces vagues sans

cesse réagissantes les unes sur les autres. Il résista, il patienta, et, après une longue attente, pénétra enfin avec effort dans la cour, gagna les vestibules, et là, quitte de tout ce mouvement, contraint de tenir sa place, d'attendre son tour, de suivre la ligne des visiteurs, la pensée lui revint plus nette, et il se ressouvint.

Il se trouvait, lui proscrit, lui maudit, dans ce palais quirinal où il n'était entré qu'une seule fois, pour en sortir LE MUTILÉ! Il entrevoyait, au fond du long corridor, la porte basse et ferrée de ce cachot où des hommes l'avaient transporté jeune, brillant, lui dont la parole enivrait, lui dont les vers avaient déjà fait tressaillir Rome. Là, ces hommes s'étaient fixés, attachés à ses membres roidis : ils avaient entr'ou-

vert sa bouche de force, et pressé des fragmens de liége sous ses dents; puis, avec une tenaille, ils avaient saisi sa langue, et ils l'avaient coupée, et ils l'avaient cicatrisée par le fer ardent, et la hache avait abattu ses poignets.

. . . . . . . . . . .

Voilà ce dont il se ressouvint.

. . . . . . . . . . .

Alors un mouvement se fit sentir dans la bande des visiteurs. On avançait; il se laissa entraîner hors du vestibule, franchit l'escalier principal, et, malgré sa poignante préoccupation, fut frappé du désordre et de la confusion qui régnaient dans les appartemens qu'il traversa. Partout les meubles avaient été enlevés, les murs même dépouillés de leurs tentures écarlates et de leurs crépines d'or par les

parens et les domestiques du pontife, jaloux de s'assurer avant sa mort leur part dans un héritage que le peuple leur dispute souvent. Les visiteurs, pèlerins et mendians, avaient fait main-basse sur le reste, et les nouveaux venus, furetant du regard dans tous les coins et jusque sur le plancher, semblaient s'être présentés au palais quirinal bien moins dans l'intention de voir mourir un pape que d'avoir leur part du butin.

La pièce où gisait Sixte-Quint était la seule qu'on eût à peu près respectée. Une sorte de grandeur et d'éclat semblait relever encore ce dernier sanctuaire où l'illustre pêcheur devait rendre son ame à Dieu. D'un côté de l'appartement, se tenaient ses cardinaux et les chefs de ses

gardes, en grand costume; de l'autre, les clercs de la chambre, les notaires apostoliques et les membres de sa maison; au milieu, le souverain pontife, Sixte-le-Grand, sur un lit de paille, entouré des pénitenciers de Saint-Pierre, en longs manteaux de deuil et des flambeaux à la main, comme attendant le corps pour le descendre au caveau funèbre. Ainsi le pontife lui-même l'avait ordonné.

Lorsqu'il s'était senti atteint mortellement, son premier mot avait été celui de l'orgueil humain : « Il faut qu'un prince » meure debout ! » Il croyait pouvoir toujours trôner et jouer jusqu'à la fin le rôle brillant qu'il s'était tracé. Terrassé par la maladie, il redevint humble, voulut donner au monde le spectacle de sa mort

chrétienne, et cacher sa pourpre sous la paille. Sa vanité n'y devait rien perdre. Sur cette couche de misère, s'y lisaient bien mieux les hautes qualités qui l'avaient distingué pendant sa vie; et ceux qui assistaient là, attendant sa dernière heure, malgré sa posture modeste et son air de résignation, voyaient encore en lui l'illustre décorateur de Rome et le maître sévère qui les avait fait trembler.

Le Mutilé entra. A peine avait-il jeté un regard douteux sur cet appartement lugubre, que, malgré le changement apporté par le temps et la circonstance, il reconnut cette salle de justice où le terrible pontife avait prononcé son arrêt. Ses genoux tremblèrent et son cœur battit avec violence. Il crut entendre retentir à

ses oreilles les cris déchirans de Gaëtana; tout ce qu'elle avait souffert, tout ce qu'il souffrait lui-même, tout ce qu'il devait souffrir..... sa gloire au néant..... Gaëtana morte! vinrent se présenter devant lui, d'un seul trait, dans un seul tableau, rapide, complet, plein d'angoisses, comme le rêve du désespoir. Il leva les yeux, cherchant le puissant Sixte-Quint sur son estrade; puis il les baissa, et le vit à terre, pâle, défaillant. Un mot, un geste de ce moribond pouvait le tuer encore; mais que lui importait la vie! Il écarta la foule, rompit son rang et s'avança vers lui.

•

Quelques pèlerins avaient été admis à l'honneur de baiser les pieds du Saint-Père; on le laisse approcher. Alors il s'a-

genouille devant le lit du mourant, se courbe sur lui, en écartant les cheveux qui voilent sa figure, contractée par la haine et le désir stérile de la vengeance. Sixte fait un mouvement d'horreur, mais ne le reconnaît point. Le Mutilé, les yeux étincelans, lui montre ses moignons nus et sa bouche vide. Sixte s'épouvante..... Cet homme!... cette salle dans laquelle, à son tour, il attend le suprême arrêt, tout le glace de terreur. Il va donner l'ordre de chasser ce fantôme du remords..... il ouvre la bouche; mais lui aussi il est muet; il essaie un dernier effort, veut faire un geste, mais lui aussi il est privé de l'usage de ses mains. La paralysie le retient immobile et froid. La justice de Dieu et celle des hommes se manifestent dans ces deux misérables créa-

tures mises en regard l'une de l'autre. La puissance et le génie se sont rencontrés pour se montrer leur néant. La victime et le bourreau n'ont pu même se maudire.

Sixte ferma les yeux pour ne le plus voir et ne les rouvrit pas.

Le lendemain, le cardinal camerlingue, armé du marteau d'or, brisait l'anneau du pontife; et tandis que la cloche du Capitole annonçait à la ville éternelle la mort du pape, sa statue de bronze tombait en éclats sous les marteaux du peuple. Ce fut une fête dans Rome.

On pouvait enfin se livrer en toute sûreté à la censure des actes du défunt: aussi ce fut un débordement public d'in-

jures contre lui : chacun lui reprocha ses exactions, ses cruautés, sa justice semblable à la vengeance, la condamnation de tant d'illustres citoyens. Dans cette litanie de martyrs, le poète s'attendait incessamment à entendre son nom prononcé, et à voir les Romains se soulever d'indignation au souvenir de son supplice; mais, soit que le coup qui n'avait atteint qu'un individu obscur leur parût de trop peu d'importance, soit que le châtiment infligé au satirique eût semblé mérité, ou que déjà cet événement se fût effacé de leur mémoire, nul ne songea à le rappeler. Il prit ses compatriotes en haine.

Le nouveau pape avait relevé les excommunications et les arrêts d'exil lancés par son prédécesseur. Mais les hommes

pouvaient-ils désormais donner au Mutilé ce qu'il avait espéré d'eux?

Lorsqu'il s'était présenté devant la demeure de son ancien patron, on l'avait méconnu, ou voulu méconnaître, et il s'était vu chasser du palais Norsini. Que lui restait-il à implorer quand le peuple qu'il avait voulu venger, l'homme pour lequel il avait affronté les bourreaux, restaient froids et sans souvenirs devant lui?

Il recommença à chercher la solitude, passa ses nuits sous quelque portique ou dans une grange écartée, seul, abandonné du monde entier, même de son chien; car Ligio s'était lassé d'aimer celui qui ne pouvait ni le nourrir, ni le caresser, et il

avait rejoint la bande des pèlerins. Quand venait le matin, le Mutilé gagnait la campagne de Rome et les bords de la mer, et rentrait dans son monde de poésie et d'illusions.

Doué d'une mémoire prodigieuse, et sans cesse préoccupé de son poème, il passait les jours à en recomposer, à en nuancer le tissu flexible. Tel site sauvage et pittoresque qui frappait sa vue, le clapotage des flots qui venaient mourir à ses pieds, en les couvrant d'une blanche écume, le cri lointain d'un pâtre, le chant d'un oiseau; tout, malgré lui, venait lui prêter de nouvelles couleurs pour son grand tableau. Parfois il l'embrassait lentement dans son vaste ensemble, ajoutant, retranchant dans les parties qui semblaient

pécher contre l'harmonie générale de l'ouvrage ; parfois il le dépiécait machinalement vers par vers, pesant sur chaque mot pour le remanier et le polir, sans songer quel prix attendait tout ce travail ; et plus ce travail avançait vers la perfection, et plus l'oubli auquel il était condamné d'avance navrait et brisait le cœur du poète.

Un jour qu'il passait devant l'église de Sainte-Marie-Majeure, il vit la foule en sortir, et se rappelant que là reposaient les restes de Sixte-Quint, il entra pour y chercher une distraction de haine. Sur les côtés du monument funèbre, le sculpteur avait représenté la Piété et la Justice, comme images emblématiques des vertus du pontife. Le poète s'indigna. La majesté

de la basilique, la fraîcheur du lieu, les derniers sons de l'orgue qui murmuraient en s'affaiblissant sous les longues voûtes, et courant en bouffées sonores d'arcades en arcades, remplissaient la vaste enceinte d'une mélodie expirante; le bruit monotone et lointain des pas des fidèles sur les dalles de marbre, leur sourde rumeur sous les porches du temple, le calme et le silence qui y régnèrent bientôt, attiédirent l'irritation de ses pensées. Il s'étonna d'éprouver des impressions d'une douce quiétude : son esprit, exalté par la solitude et par la vie contemplative, devait s'ouvrir facilement aux émotions religieuses. Il se rappela les croyances naïves de Gaëtana, ses terreurs superstitieuses, qu'alors même il ne trouvait point sans charme, et il se les rappela pour essayer de les

comprendre et de les sentir. Agenouillé devant une image de la Vierge, l'élève de Galilée, dans cette image qu'un ciseau habile avait empreinte d'un caractère de douceur céleste et de beauté angélique, crut retrouver les traits de sa florentine; et comme son imagination animait, vivifiait tout, faisait de tout une réalité, son cœur battit et il passa des heures d'extase aux pieds de la statue.

Bientôt son temps s'écoula, partagé entre ses promenades du rivage et la chapelle de Marie. Après avoir en poète, en créateur, en maître, ordonné, régularisé son monde à lui, il venait, néophyte timide, pécheur repentant et soumis, se prosterner aux pieds de la Vierge. C'était sa Notre-Dame de consolation, son amie et sa con-

fidente au ciel, et il avait pour elle des hymnes sublimes de ferveur et de tendresse, où, au milieu de la poésie éclatante des prophètes, perçaient les expressions brûlantes d'une passion humaine : car tout était flamme et délire dans son cœur; ses baisers et ses soupirs se mêlaient à ses prières; il aimait, il adorait la Vierge : c'était là son second, son dernier amour.

. . . . . . . . . .

Il lui dédia son poème. Elle, du moins, pouvait lire dans sa pensée, le comprendre et correspondre avec lui. Il en récitait intérieurement pour elle les plus beaux passages. Marie était là, près de lui, qui souriait à ses inspirations et s'enivrait à ses chants. Alors, dans ses transports extatiques, il chargeait sa nouvelle amante d'être son divin interprète, sa messagère

céleste. Il composait des cantiques pour les chœurs des anges, et croyait entendre déjà la milice des chérubins répéter ses vers au bruit sonore des mondes et de l'harmonie des sphères.

. . . . . . . . . . . . . . .

Mais un doute le saisit. . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . .

— Ce génie dont il se glorifie, et qui fait son tourment, s'il n'existait pas! — Cette gloire qu'il attendait des hommes, et dont il importune le ciel, s'il ne l'avait pas méritée! — Qui pouvait lui donner la certitude de sa supériorité? — Sur quelles ames, sur quelles oreilles, avait-il pu essayer l'effet de ses créations? — Quelques traits satiriques, déjà oubliés, et dont le succès peut-être était dû à la haine qu'inspirait Sixte-Quint. . . pour-

vaient-ils lui servir de garant pour son génie?

Non!

—Quel auteur médiocre ne s'est point enthousiasmé sur l'excellence de ses productions?—Pourquoi lui, homme de fougue et de passion, serait-il plus exempt qu'un autre d'un excès d'orgueil, ou d'une erreur vaniteuse? Ces pensées eussent dû apaiser dans son cœur sa soif ardente de célébrité. Qu'était-il donc pour tant gémir, pour tant se plaindre du sort et des hommes? — Un misérable pamphlétaire qu'un puissant du monde avait châtié; — une de ces existences communes qui passent inaperçues, et sur lesquelles la société ne fonde rien; et desquelles elle n'attend

rien. — Alors il rentrait dans la foule de ces malheureux, victimes de leur imprudence, ou de la sévérité des lois, ou de la tyrannie des hommes. Puis il revoyait cette image de la Justice placée sur le tombeau de son ennemi. Il devait se résigner.

Mais le pouvait-il ? — Ses désirs frénétiques de renommée, cette gloire impossible qu'il poursuivait, c'était son ame, c'était sa vie ; il n'existait que par eux. Comme le dard enfoncé avec force dans les flancs du soldat, l'en arracher, détruire la cause de son mal, c'était hâter sa mort. Ainsi, cette idée désolante, ce doute de lui-même ne lui apparaissait que comme un supplice ajouté à tous les autres :

Son doute allait s'éclaircir.

Toute la ville de Rome s'émouvait pour une grande fête. La foule du peuple se portait vers le Capitole, dont la route était bordée de riches tentures et jonchée de rameaux. Les maisons pavoisées montraient leurs balcons chargés de femmes brillantes de charmes et de parure. De nombreuses cavalcades parcouraient les rues en agitant de légères banderoles, et les cris mille fois répétés : *Au Capitole ! au Capitole !* retentissaient partout.

On allait y couronner la production la plus distinguée des muses italiennes, au dire des experts nommés à cet effet, et procéder à cette auguste cérémonie qui n'avait point été renouvelée depuis la mort du Tasse.

Déjà, sur les places publiques, des hom-

mes, montés sur des bancs de pierre ou sur les bornes équestres, déclamaient à haute voix, devant les cercles d'auditeurs dont ils étaient entourés, l'ouvrage jugé digne de cette grande ovation populaire.

Chacun, selon ses idées et son goût, blâmait, approuvait, censurait librement tel vers ou telle tirade, relevait la beauté de tel passage ou de telle expression, et prétendait réformer ou consacrer le jugement des premiers examinateurs. C'étaient des cris, des murmures, des exclamations qui souvent forçaient le lecteur de s'interrompre.

De l'un de ces aréopages en plein vent, des applaudissemens partirent tout à coup avec force et unanimité. Le Mutilé s'approcha et prêta l'oreille.

Les vers qu'il entendit lui parurent beaux et harmonieux ; mais il lui sembla les avoir lus déjà dans un ancien auteur; il s'aperçut même que la plupart étaient depuis long-temps dans sa mémoire, car il anticipait, en se les disant, sur le récit du déclamateur ; puis, ses idées s'éclaircissant, il en vint à ne plus douter que ces vers ne fussent de lui, de lui-même : il en était l'auteur !

Il se rappela les essais de sa jeunesse, ces intercalations verveuses dont il ravivait autrefois les productions languissantes de son patron. Il les entendait. Les cris d'enthousiasme redoublaient autour de lui; les battemens de mains, les *bravi* répétés faisaient retentir la place. Il crut rêver, il crut que ses sens l'abusaient, et tenta de

percer la foule pour arriver près du lecteur. Mais au forum comme au sénat chacun tient à sa place. Ses vêtemens inspiraient peu de confiance, ses tentatives pour se faire jour importunaient les auditeurs attentifs : on le repoussa rudement, en le poursuivant d'apostrophes grossières. — Loin d'ici le mendiant !... de tels vers sont-ils faits pour de telles oreilles ?... Loin, bien loin le *mentecatto*, le *meschinetto !*

Il rejoignit un autre groupe. Là, les mêmes passages excitaient les mêmes transports ; les cris, les trépignemens, les contorsions italiennes témoignaient assez vivement de l'enthousiasme général. L'admiration qu'excitaient ces parties brillantes de l'ouvrage faisaient passer sur les défauts de l'ensemble et la faiblesse des au-

tres détails. Et ces vers tant applaudis, seuls ils étaient de lui!

Le Mutilé ne pouvait plus s'y méprendre; son génie avait reçu le baptême du peuple; il était reconnu de ses contemporains. « Ah! se disait-il, à la fois navré » de joie et de douleur, s'ils pouvaient » savoir combien la jeune muse qui bé- » gaya, qui jeta négligemment ces vers » misérables, a grandi depuis! Que di- » raient-ils donc de mon œuvre à moi, à » moi seul, de l'œuvre glorieuse de ma » jeunesse et de ma force! »

Pendant ce temps, le cortége du triomphateur s'avançait, cortége pompeux et bizarre, où, comme aux jours du tribun Rienzi, l'ancienne et la nouvelle Rome

semblaient s'être réunies pour fournir les costumes, les ornemens, et dicter le rituel du cérémonial.

Les timbaliers du pape ouvraient la marche; puis venait une cavalcade de jeunes seigneurs, en manteaux de velours, en pourpoints chamarrés d'or; puis une autre cavalcade, cuirassée, armée de piques, portant des casques ombragés de plumes blanches et rouges, comme les soldats de Pharsale. Une foule tumultueuse, où, près des riches habits de ville, se montraient le capuchon du moine, et le manteau couvert de coquilles du pèlerin, où s'agitaient, se heurtaient, confondus en l'air, le labarum des empereurs et la croix de Saint-Pierre, les faisceaux consulaires et les bannières des Saints,

suivait. On voyait ensuite s'avancer gravement une députation des autorités principales de la ville, les membres des diverses congrégations, les camériers du pape, escortant le sénateur et le prélat gouverneur de Rome, protégés par une double haie de sbires et de hallebardiers. Sur de hauts chevaux richement caparaçonnés, et qui agitaient avec fierté leurs sonnettes d'argent, se tenaient deux hommes, vêtus de la tunique et du manteau des empereurs, jetant au peuple de petites médailles et des pièces de monnaie en criant : *Largesse au nom du poète !*

A ce cri, le Mutilé, livré de nouveau à son avidité frénétique de gloire, s'était élancé au milieu de la foule attentive et silencieuse, et appelant à lui l'attention de

tous, se plaçant devant leurs pas, sous leurs yeux : par ses gestes multipliés, par l'expression de sa physionomie, il tentait de leur faire comprendre qu'à lui seul étaient dus les honneurs du Capitole. Chacun alors, le prenant pour un fou ou pour un baladin, jetait sur lui un regard de mépris ou de dégoût, détournait la tête, et, se dressant sur la pointe des pieds, le cou tendu, cherchait à plonger sur la ligne du cortége pour y voir l'auteur couronné.

Il parut enfin sur un char à l'antique, traîné par quatre chevaux blancs. Alors les fanfares sonnèrent, le canon du château Saint-Ange se fit entendre, la multitude poussa des cris de joie, et de toutes les croisées jaillit sur lui une pluie de rubans et de bouquets.

Ce poète, ce triomphateur, c'était Pandolfe Norsini.

Le Mutilé le voit et le reconnaît, lorsque déjà le char roulait sur la pente qui conduit au Capitole. Alors ses transports impuissans se changent en fureur; dans son délire aveugle, réclamant le prix de sa victoire, sa place usurpée, sa part du triomphe, il se précipite au devant du char, comme pour le forcer de s'arrêter; mais les chevaux effrayés se cabrent, le renversent et le foulent aux pieds. Un moine le retira sanglant, meurtri, et le cortége continua sa marche. Ce moine, c'était Antonio Peraldi.

Les maux du Mutilé touchaient à leur terme. Quelques jours après, il s'exila de Rome volontairement, erra de pays en

pays, recevant partout l'outrage et l'insulte, ne pouvant se fixer nulle part, car en horreur à tous, il était repoussé, persécuté, comme si les hommes eussent deviné son génie. Des pâtres de l'Apennin qui le virent passer près de leurs habitations, à sa physionomie sinistre, au désordre de ses vêtemens, le prirent pour un sorcier qui, par ses maléfices, jetait l'amaigrissement et la stérilité sur leurs troupeaux. Ils le tuèrent.

Ainsi finit cet être prodigieux, que la nature avait doué de tous les trésors de l'intelligence et de l'imagination, et qui ne laissa sur la terre ni un nom, ni un livre, ni une tombe.

SUITE ET FIN

DE LA

# PRÉFACE.

## III.

COMMENT LE LIBRAIRE VINT A BOUT DE L'AUTEUR, ET DE L'INDISPENSABLE NÉCESSITÉ DES PRÉFACES.

J'AVAIS remis mon manuscrit au libraire et je croyais ma tâche terminée : il n'en devait pas être ainsi. Un jour, mon éditeur vint à moi, pâle et désolé. — Vous me

voyez au désespoir, me dit-il; notre volume menace de rester en route, malgré les blancs, les interlignes; rien n'y fera, la matière manque. Au nom du ciel, ayez de l'érudition, et jetez quelques dissertations savantes au milieu de votre action : cela seul peut nous sauver ; l'ouvrage y gagne de l'importance et du poids ; ou, si la science vous gêne, un épisode largement détaillé, adroitement intercalé, peut encore nous tirer d'affaire.

— Un épisode, lui dis-je, interromprait le fil de mon action, déjà presque imperceptible, et j'ai horreur, je vous l'avoue, de cette érudition qu'on acquiert la veille pour en faire parade le lendemain. Mais rassurez-vous : il me reste encore en dépôt quelques contes de notre ami *Jonathan*

*le Visionnaire;* nous les ferons marcher à la suite du *Mutilé*.

— Impossible ! Il me faudrait mettre sur le frontispice : Le Mutilé, suivi de.... et de... ou précédé de... vieux genre... détestable. Nous aurions l'air d'une affiche de théâtre. Ce serait un titre à me faire honnir par tout ce qui comprend la librairie moderne ; et, je vous l'ai déjà dit, maintenant le titre fait le succès de l'ouvrage, comme autrefois le nom de l'auteur. Notre siècle philosophe et défiant ne se laisse plus prendre à la bonne renommée du marchand, mais à son enseigne. Le Mutilé me paraît devoir faire son effet en tête du volume ; il n'y faut rien d'additionnel, si ce n'est votre nom en petit caractère, le mien en gros, et une vignette

de Tony-Johannot et de Thompson entre nous deux. C'est ainsi qu'un in-octavo doit se présenter dans le monde aujourd'hui.

— Comment, un in-octavo !

— C'est le format reçu.

— Qu'importe le format !

— Le format importe beaucoup. Vous autres qui vous bornez simplement à écrire l'ouvrage, vous ne vous inquiétez guère des besoins du public. Vous ne songez qu'au lecteur, nous à l'acheteur. L'in-12 n'a plus cours que dans les cabinets de lecture ; l'in-octavo peut se montrer partout ; c'est le format qui case un livre. Les bibliothèques sont ainsi faites.

Il parlait au nom de l'expérience ; je dus me laisser persuader. Pour conserver un titre unique et tenter d'atteindre à ce format si nécessaire au succès, je développai quelques parties de l'ouvrage, et même, interrompant sa marche si simple, j'inventai une séance d'artistes au palais Pitti. Si l'harmonie de l'ensemble en souffre, honte à l'éditeur et au format in-octavo !

Je croyais enfin avoir satisfait en tout aux exigences de mon persécuteur ; il revint.

— J'ai parcouru quelques épreuves, me dit-il, voulez-vous me permettre de vous soumettre mes observations ?

— Bien volontiers, pourvu qu'il ne vous

soit pas venu dans l'idée d'augmenter encore le format ou de diviser l'ouvrage en deux volumes, à force de développemens.

— Ce n'est plus de cela qu'il s'agit, mais de la raison de votre œuvre. Je crains fort que la critique n'y trouve à mordre.

— C'est son métier, et trop heureux si elle daigne s'occuper de nous! Mais, voyons, chargez-vous d'abord de sa tâche; faites-moi vos objections, j'y répondrai.

— Eh bien donc, je vous avouerai que l'idée première de votre composition me paraît tout-à-fait invraisemblable... C'est l'histoire des sensations, de la vie intellectuelle d'un homme, dont la langue et les

mains ont été coupées, dont toutes les relations avec le monde extérieur sont rompues. Comment alors sa pensée vous a-t-elle été révélée, à vous, à vous seul?

— C'est mon secret.

— Voilà une réponse dont peu de gens se contenteront.

— En voulez-vous une autre?

— Très-volontiers.

— Les faits physiques une fois connus, et ceux-là les témoins suffisent pour les mettre au jour, j'ai su, à force de perspicacité, en tirer toutes les conséquences possibles. Mon Mutilé est un homme de génie. Ceci admis, vous comprendrez ce

qu'a dû être le génie dans cet homme brûlé par des passions ardentes, vivant sans cesse avec sa pensée, et qui, ne recevant que peu de distraction du dehors, a dû nécessairement en doubler l'énergie. Toujours errant, toujours face à face avec la nature, ne subissant point le frottement des esprits vulgaires, il fut original; renfermé, absorbé, englouti dans une seule idée, il en a extrait tout ce qu'elle pouvait contenir de faits dramatiques et de combinaisons sublimes. Donc il fut un grand poète, donc il fut désireux de gloire et de célébrité, donc son génie méconnu a fait le supplice de toute sa vie. Le reste découle de source; et le premier fait établi, les autres n'en sont que la conséquence rigoureuse. Êtes-vous convaincu?

— Pas tout-à-fait.

— Eh bien! puisque vous êtes de ces esprits contre lesquels le raisonnement est sans force, supposez que tout ce que j'ai avancé dans l'ouvrage ne vient pas de moi, mais de mon ami Jonathan, pour qui, vous le savez, la nature morale elle-même n'a pas de mystères. Ce n'est plus mon secret, c'est le sien. Qu'il se charge de l'explication.

— Alors, pourquoi votre ami Jonathan qui vous a révélé le nom de tous vos personnages, même celui de *Ligio,* n'en a-t-il oublié qu'un seul, le plus important, celui du Mutilé?

— Il pourrait fort bien n'en avoir retenu et ne m'en avoir dit aucun; mais quel

auteur consentirait à périphraser sans cesse autour de tous ses acteurs et à les désigner seulement par un nombre plus ou moins grand d'étoiles? Il m'a donc bien fallu leur trouver des noms: mais j'ai dû m'arrêter devant celui du poète, car le sien avait été créé pour la gloire, et je ne devais point envoyer un mensonge à la postérité.

— A la bonne heure, vos raisons sont excellentes, et je ne demande pas mieux que de me laisser convaincre. Maintenant, une dernière critique. Je trouve que vous terminez bien brusquement. La mort du Mutilé pouvait fournir matière à plusieurs pages; c'est à retoucher.

— Je n'y retoucherai pas.

— Du moins, vous pouvez finir plus à la moderne par une petite *fioriture* en guise d'épilogue.

— Je sais parfaitement ce que vous voulez dire. Il vous faut quelque chose dans ce genre-ci :

« Trois ans après, un vieux berger de » l'Apennin se présenta devant le tribunal » de la pénitence, à Rome, au couvent » des Hyéronimites. Le moine Antonio » Peraldi reçut sa confession. Il s'accusait » d'avoir pris part au meurtre d'un pauvre » sorcier, et craignait d'avoir failli en le » tuant, car depuis sa mort les troupeaux » du canton n'en dépérissaient pas moins. » Le moine lui refusa l'absolution. »

— Très-bien ! c'est cela ! Ces deux

meurtriers fanatiques mis en regard, c'est fort joli, et voilà la *fioriture* que je demandais.

— Ou préférez-vous?....

« On dit que dans ces montagnes où le » poète était obscurément tombé, pendant » quelque temps, lorsque la lune se levait, » et que le rossignol chantait, une voix » humaine, harmonieuse et flexible, se » faisait entendre, qui rivalisait avec la » sienne, et plusieurs assurèrent alors » avoir vu glisser sur le versant des colli- » nes, autour des monticules de bruyère, » une femme, un fantôme, dont la cheve- » lure noire contrastait avec la blancheur » de ses vêtemens. C'est à elle qu'on attri- » buait ces chants si doux. Etait-ce l'ombre » de Gaëtana, fidèle encore à celui dont

» la mort seule l'avait séparée? Francesco,
» qui, vers cette époque, visita la cabane
» de l'Adige, trouva la chaumière debout,
» la porte close; mais la dalle qui couvrait
» le tombeau avait été soulevée, et le corps
» de la florentine n'y reposait plus. »

— Excellent! voilà au moins cette pauvre Gaëtana revenue en scène, et d'une façon pittoresque. Cependant l'affaire des deux meurtriers ne me plaît pas moins; mettez l'un ou l'autre, à votre choix.

— Eh bien! je ne mettrai ni l'un ni l'autre. Cela sent la manière, l'auteur, le roman, et ce n'est point un roman que j'ai voulu faire. L'œuvre devait finir, et finira avec le héros.

Je croyais mon éditeur-critique bien

loin, il revint sur ses pas. — J'oublie l'essentiel, s'écria-t-il. Votre ami Jonathan, qui a si bien sondé l'ame et le cerveau du Mutilé, doit savoir par cœur ce poème admirable qu'il a composé. Si jamais il vous le communique, je le retiens.

— Je vous le promets : publiez-en d'avance le prospectus ; un prospectus n'engage à rien aujourd'hui. Si les souscripteurs abondent, nous saurons bien retrouver le chef-d'œuvre ignoré. Adieu.

L'ami auquel je faisais part de cette dernière conversation avec mon libraire, me demanda pourquoi je me donnais la peine de la jeter sur le papier.

— Pour faire suite à ma préface, lui répondis-je.

— Mais encore une fois, pourquoi une préface ?

— Pour atteindre enfin au format in-octavo.

— Une préface n'est donc bonne qu'à grossir le volume?

— Justement.

FIN.

# TABLE.



FIN DE LA TABLE.

